

Sébastien Junca

**LE VOULOIR
DU
VÉRIDIQUE**

TOUS DROITS RÉSERVÉS © 2015

Sébastien Junca © 2015

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Contact : sebastienjunca@laposte.net

Site : <http://effondrement.wifeo.com/>

Du même auteur

Aux Éditions de l'Arbre d'Or :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En téléchargement libre sur le site de l'auteur :

- *La Sensation du gouffre. Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Vériidique - Carnets hygiéniques*, 2015.
- *Le Totem et l'atome - Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.

LE VOULOIR DU VÉRIDIQUE

Carnets hygiéniques

2010 - 2016

Sommaire

<i>Du même auteur</i>	3
Le monde ne suffit pas.....	8
Un monde sous contrôle.....	10
Travailler plus pour gagner quoi ?.....	13
Une liberté de supermarché.....	16
Le printemps est de retour.....	20
Le sens de la Terre.....	22
La peinture de Jacques Bernard.....	27
Le désir d'apocalypse.....	30
L'apnéiste, le grillon et le philosophe.....	34
Peter Falk et Pythagore.....	40
Ernest Louis Lessieux à perte de vue.....	45
Trois mille milliards de dollars.....	48
Un naufrage peut en cacher un autre.....	52
Le « jeu du foulard » : instinct de vie ou pulsion de mort ?.....	56
Socialisme ou individualisme ?.....	69
Nul ne guérit de son enfance !.....	73
Michel Rousseau juge de Jean-Jacques Onfray.....	79
La fin du monde aura-t-elle lieu ?.....	88
Mon voisin le tueur.....	96
La Procréation dans les limites de la raison.....	101
Darwin, les cerfs-volants et la tarte Tatin.....	117
Les invasions barbares.....	121
Têtes de linottes et cervelles de moineaux.....	126
L'âge de la falsification.....	135
Amour des arbres et de la patrie.....	141
Les vétérans ont la parole.....	146
C'est l'intention qui compte.....	150

Le rêve d'une vie.....	159
Plaidoyer pour la vie.....	163
Les martyrs de la République.....	174
Qu'est-ce que la France ?.....	181
Le syndrome de Sivens.....	188
L'heure de choisir.....	193
La science est une croyance comme les autres.....	211
Grand corps malade.....	221
Nature morte.....	229
La somme de tous les mondes possibles.....	235

*Affranchi d'un bonheur servile,
Délivré des dieux et des cultes,
Sans peur et terrible, grand et solitaire,
Tel doit être le vouloir du véridique.*

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

*Et, fit-il, quels sont ceux dont tu dis
Que ce sont les philosophes authentiques ?
– Ceux sont, répondis-je,
Ceux pour qui la vérité est le spectacle dont ils sont amateurs.*

Platon,
La République.

Le monde ne suffit pas

Le 25 octobre 2010

Dans quelque domaine que ce soit, la nature et le monde de manière générale ne suffisent plus à satisfaire nos exigences, nos envies, nos désirs de nous distinguer, de nous singulariser du reste du troupeau. Tous les moyens sont bons pour faire preuve d'originalité au risque d'en oublier nos origines. Mais la raison de cette ruée à la consommation est-elle véritablement à chercher chez le client, le demandeur, toujours insatiable ? L'origine de cette boulimie consumériste n'est-elle pas plutôt à chercher chez les « marchands du temple », les industriels, les financiers, les annonceurs... tous à la solde de groupes toujours plus énormes et protéiformes qui font l'économie et allant jusqu'à dicter leurs lois aux gouvernements les plus inflexibles ?

Pour susciter de nouveaux achats, pour continuer de faire marcher la planche à billets ; pour que notre sacro-sainte économie puisse continuer de subvenir aux besoins et apparentes nécessités que nous nous sommes nous-mêmes créés, pas d'autre solution que de continuer d'inventer, de produire et de subdiviser à l'infini le réel en autant de nouveaux produits de consommation. Les plantes, les animaux, les aliments ne font pas exception à la règle qui préside à la fabrication des téléviseurs, des automobiles, des téléphones, des programmes de remise en forme, des régimes, des produits financiers, des médicaments, des assurances-vie et autres conventions obscures.

Pour vendre, il faut immanquablement créer de la nouveauté. Une nouveauté que la nature, depuis plus d'un siècle, ne suffit plus à fournir. Ainsi, il faut attirer l'œil, susciter la convoitise, l'envie, le rêve. Offrir à chacun la possibilité de croire qu'il peut être différent de son voisin tout en continuant d'endosser la parfaite panoplie de la réussite sociale, de l'appartenance au groupe et à toutes ses certitudes de carton-pâte. Ainsi nous nous perdons, chemin faisant, au milieu d'une kyrielle de nouveaux produits de consommation et concepts qui, à défaut de nous rendre heureux, sont au contraire autant de leviers, d'emprises et d'occasions de nous créer de nouvelles dépendances, de nouveaux manques et de nouvelles servitudes. Chaque plaisir associé à la possession de ces nouveaux objets du quotidien n'est là que pour masquer la présence d'un éternel mal-être, d'un manque, d'une nausée et d'une incapacité à vivre sa vie de la manière la plus authentique possible. Nous pensons que cette nouveauté permanente contribue à entretenir notre bonheur. Elle ne fait que farder et masquer notre répugnance à vivre. On crée sans cesse de nouvelles races, de nouvelles espèces, de nouvelles variétés tandis que d'autres disparaissent dans une quasi-indifférence, paradoxalement victimes de cette industrialisation à outrance. Nous précipitons ainsi la vie et l'humanité dans un inextricable imbroglio au sein duquel nous nous perdons chaque jour davantage. Le souvenir de l'essentiel, de nos origines, du vrai bonheur se trouve de la sorte submergé, englouti, étouffé sous cette débauche de créations, d'inventions et de profits.

Car ne nous y trompons pas, le seul but, la seule fin de toute cette falsification à échelle planétaire n'a pas d'autre ambition que de continuer à enrichir les uns et à laisser espérer les autres qu'ils pourrons eux aussi, un jour peut-être, avoir accès à leur part du gâteau et leur place au soleil, fut-il de pacotille et *Fabriqué en Chine*.

Un monde sous contrôle

Le 27 novembre 2010

Nous vivons aujourd'hui dans une société absolument formidable où tout se doit d'être sous contrôle. La domestication des corps et des âmes ; la régulation, la maîtrise, la reproduction à échelle industrielle, la hiérarchisation, l'organisation, la prévision, la planification, la gestion, l'ordonnancement... sont autant de déclinaisons qui jusque dans les plus infimes recoins de nos existences sont la traduction au quotidien de cette société du contrôle. Contrôle des naissances ; contrôle fiscal ; contrôle du travail ; contrôle des échanges ; contrôle médical ; contrôle sanitaire ; contrôle des connaissances ; contrôle judiciaire ; contrôle à distance ; autocontrôle et self-control... la liste serait longue. D'autant plus longue qu'elle est encore amenée à s'enrichir de nouvelles notions et de nouvelles lois qui se traduiront au quotidien par toujours plus de contrôle.

Tout est sous contrôle et aspire à l'être. Le hasard, la providence, les accidents de la vie n'ont plus droit de cité. L'héritage des sciences nous a appris que tout évènement, fut-il anodin, se doit d'avoir une explication rationnelle, une origine qu'il nous faudra à terme contrôler. Qui plus est, en l'absence de contrôle, il y a toujours dans le pire des cas une première responsabilité à chercher en amont des évènements qui surviennent. Il n'y a plus de destin et de fatalité. Ce qui arrive au uns et aux autres, de bon ou de mauvais, trouve toujours, du moins doit-il en être ainsi ; une responsabilité, une première origine naturelle, scientifique mais aussi légale. Nous

sommes tous responsables ; nous sommes tous contribuables ; nous sommes tous redevables... Ainsi nous nous donnons l'illusion de garder un semblant de pouvoir sur nos vies. Or, ces hasards, ces accidents sont, depuis les plus lointaines origines du monde, le ferment, le levain de toutes les formes d'existences. Ils ont été et sont encore les aliments de toutes les formes de création et de progression.

Au milieu de cette cohorte d'expédients il nous faut au contraire réapprendre à faire confiance et à accepter ce que la nature nous propose. Dans notre désir de fixité, de stabilité, de pérennité et de conservation (d'éternité en somme) nous risquons, bien au contraire, de figer l'essence même de la vie qui n'est que progression, diversité, pluralité et richesse. Il nous faut réapprendre à accepter que les plus petits accidents comme les plus graves catastrophes sont autant de propositions de la part d'une nature souveraine qui ne juge ni ne condamne jamais. Une nature qui n'a pour seule raison d'être et pour unique « volonté » que la vie elle-même.

Car tous ces accidents, tous ces apparents manquements ; toutes ces « faiblesses » de la part d'une nature que nous supposons imparfaite, incomplète, inachevée ; ce sont nos cultures, et plus loin encore, nos traditions religieuses qui les ont considérés comme tels. Nos peurs, nos doutes, notre incompréhension vis-à-vis d'un monde et d'une existence qui nous submergent et nous dépassent nous ont contraint à nous retrancher derrière les murs d'une culture qui n'a pas vocation à être universelle.

La culpabilité, le culte de la faute ou du péché déposés comme autant de poisons dans le cœur des hommes par les grands monothéismes nous font depuis toujours considérer les difficultés que la nature nous impose comme autant d'injustices, d'épreuves ou de châtiments. Rien de tout cela en fait ! Il faut que notre regard devienne vision et que nous reconsidérions les faits non plus dans cet éternel rapport entre bien et mal. Tout concourt à la vie. Tout participe de cette force sans origine et sans fin qui n'est qu'une éternelle expression d'elle-même. Voir que la mort n'est là qu'au service de la vie. Elle est cette articulation, cette transition qui permet le changement, l'évolution, la création. Elle est comme ces milieux

fluides qui permettent tous les échanges possibles entre micro-organismes.

Aussi, et sous l'apparent contrôle que nous pensons avoir et accroître sur les choses et sur la vie, la nature poursuit heureusement toujours son œuvre. Néanmoins, plus nous tenterons d'accroître notre pouvoir et notre contrôle sur les réalités et plus nous en comprimerons le ressort. Aussi, tôt ou tard, toutes ces forces, toutes ces potentialités, toutes ces puissances de la sorte contenues, retenues, analysées et canalisées resurgiront avec d'autant plus de violence. N'est-ce pas ainsi que naissent les révolutions et les apocalypses ?

Travailler plus pour gagner quoi ?

Le 29 janvier 2011

Travailler plus pour gagner plus ! N'est-ce pas là du stakhanovisme de base ? Le véritable progrès ne consisterait-il pas plutôt à travailler moins en gagnant tout autant, et même peut-être un peu moins ? Autrement dit, pouvoir subvenir à ses besoins les plus élémentaires sans faire le jeu de la surproduction à outrance, de la surenchère dans le domaine des heures supplémentaires, quand elles sont rémunérées à leur juste proportion.

Travailler plus pour gagner plus ! Voilà un leitmotiv qui n'a de pertinence que pour ceux-là seuls qui ont su allier leur passion et leur travail et qui ne comptent ni leurs heures, ni leur peine. J'ai nommé, les rares artistes à vivre de leur art, les sportifs professionnels, les artisans, les chefs d'entreprise et les politiciens parvenus à vivre grassement des revenus du pouvoir et de toutes ses dérivées. Quel ouvrier, quel travailleur à la chaîne encore sain de corps et d'esprit accepterait, ne serait-ce que de faire une heure de plus tous les jours lors qu'il est déjà usé de sept heures passées au pied d'une chaîne de production, dans le bruit, les toxicités de toutes sortes - physiques et morales -, les ordres et les contre-ordres, le dos brisé, les articulations fatiguées, les poumons encrassés, l'esprit sclérosé, les nerfs à vif et le moral dans les chaussettes ? Quel personnel de production accepterait de vivre du temps supplémentaire au sein de l'entreprise au détriment de sa vie de famille, de ses vraies passions, de son temps libre, de son repos largement mérité avant que l'usure et la vieillesse ne viennent corrompre une retraite bien incertaine aussi

bien financièrement qu'en terme de santé ? Quand « gagner sa vie » équivaut à la perdre !

Travailler plus pour gagner plus ! Gagner plus pour surtout dépenser plus. Telle est l'hypocrisie sous-jacente. Celle qui consiste à nous faire croire qu'en gagnant plus nous serons d'autant plus libres. Libres surtout de dépenser plus encore dans tous les produits inutiles que la société de consommation n'a de cesse d'inventer et de déverser comme autant de poison à seule fin de nous tenir un peu plus en laisse et d'enrichir les autres. Et toujours au détriment d'une terre ravagée et épuisée.

Travailler plus pour gagner plus ! Ou se perdre davantage dans les infinies ramifications des désirs et des passions inassouviées, savamment entretenues par les politiques commerciales, les conseillers en communication, les « pros » du *management*, du *packaging* ou du *merchandising*. Travailler mieux pour vivre mieux aurait dû être le seul slogan véritablement progressiste. Autrement dit, encourager chacun à être un véritable artisan sinon artiste dans son travail comme dans son existence.

Travailler plus pour gagner plus ! C'est pousser à la surconsommation, à la surproduction, au surendettement des ménages et au surmenage des travailleurs les plus humbles. Une surexploitation des personnes et des biens qui n'est qu'un gavage économique menant tout droit à toutes les formes d'inégalités et de disparités sociales. Il nous faut dès à présent renoncer à cette économie suicidaire qui nous fait marcher sur la tête depuis des décennies. Il nous faut nous mettre au régime, à la diète et commencer, progressivement et par une sorte de désaccoutumance, à renoncer à ce jeu de dupe qui chaque jour creuse un peu plus le fossé entre certaines « élites » et le reste du monde. Un fossé de fossoyeurs. Un fossé de fosses communes où sont jetées les vraies victimes de cette tyrannie économique que les nations riches et sans fosses communes - mais pleines de faux-semblants - exercent à l'endroit des plus pauvres. Pays exsangues où les dictatures et les guerres civiles sont prétextes à tous les génocides, à tous les plus noirs comportements humains. De ceux que la faim et la misère font

resurgir au détour d'une révolution faite au nom de la justice et de la liberté.

Travailler plus pour gagner plus ! Certainement pas une maxime de philosophe, mais plutôt un leitmotiv de banquier, un slogan à quatre sous de marchand aux dents longues.

Travailler plus pour les enrichir davantage, à coup d'impôts, de recettes fiscales ; de détournements de fonds ; de placements frauduleux ; de blanchiment d'argent sale ; de délits d'initiés ; de dessous-de-table ; de parachutes dorés ; de *stock-option* ; d'avantages en nature ; de cumul des mandats ; de fausses factures ; d'emplois fictifs ; de prises illégales d'intérêts sur des contrats gonflés à coup de principe de précaution, de veille sanitaire et autres psychoses savamment entretenues grâce au puissant levier des médias inféodés à la tyrannie du profit...

Une liberté de supermarché

Le 13 mars 2011

À n'en pas douter, nous vivons une époque formidable ! Comment peut-on aujourd'hui mettre encore en cause les bienfaits de la modernité et de la technologie ? Pour exemple : une grande enseigne de supermarché vient de lancer une nouvelle ligne de caddies absolument révolutionnaire. En effet, et toujours pour le bien-être et une plus grande liberté de la « ménagère », nos vulgaires chariots de supermarché seront désormais bardés du *nec plus ultra* de la technologie. Entre autres, GPS et scanner afin de ne plus avoir à chercher le rayon et les produits de notre choix. Le GPS, et ce n'est sans doute qu'un début, est désormais mis à toutes les sauces ; depuis le navire perdu en mer jusqu'au tube de sauce tomate. Autant dire que l'entrée dans le supermarché de quartier finira bientôt par relever d'une véritable expédition où les esprits les plus aventureux auront tout le loisir de donner libre cours à leurs instincts les plus sauvages.

Consommer plus et toujours plus vite. Et pour y parvenir, éliminer autant que faire se peut le maximum d'obstacles et d'entropie à même de venir s'interposer entre le consommateur avide de liberté en tube, en boîte ou sous cellophane, et tous ces produits merveilleux pleins de promesses qui nous tendent les bras. Car ne nous méprenons pas, tous ces efforts ne sont bien sûr pas tant là pour favoriser le bien-être de la ménagère, que pour accélérer la cadence du tiroir-caisse.

De plus en plus souvent, à travers les différents médias tout entiers vendus à la cause du profit, le mot liberté – sans doute l'un des plus

beaux, quelle que soit la langue dans laquelle il est prononcé ; le plus universel, le plus original, le plus profondément enraciné au cœur de n'importe quel organisme vivant, fut-il une bactérie – ce mot donc est de plus en plus souvent associé à celui de consommation. On est aujourd'hui véritablement libre que si l'on consomme. Combien de fois n'a-t-on pas vu dans nombre de reportages télévisés des familles d'indigents, de mal-logés, de rmistes et autres chômeurs, revendiquer leur droit à la dignité, c'est-à-dire au téléphone portable, à la télévision numérique et au moins une fois dans l'année, à l'incontournable pèlerinage avec toute la sainte famille à Disneyland Paris ?

Nous nous croyons libres en repoussant chaque fois plus loin les barrières de la nécessité. Mais l'espace sans cesse conquis sur toutes les formes d'entropies ; les contingences matérielles, les exigences du corps et de l'esprit, ne fait qu'augmenter d'autant la longueur de la clôture qui nous protège du monde extérieur ; de la réalité. Et cette clôture, ce rempart, cette forteresse, il nous faut sans cesse l'entretenir, la renforcer, la consolider, en surveiller les moindres faiblesses susceptibles de laisser filtrer insidieusement la vérité qui presse de toute part et ronge comme une invincible et invisible érosion le moindre de nos édifices.

Nous passons et dépensons ainsi toute notre vie et notre énergie à sillonner de part en part notre si vaste liberté comme un puissant propriétaire terrien, mais sans jamais prendre le temps de nous en délecter. À la longue et au fil de la civilisation, ce mot seul de liberté ne voudra plus rien dire et les Diogène, les Épicure et les Démocrite n'auront plus qu'à définitivement regagner leur tonneau, leur jardin et leur cabane et s'y enfermer pour l'éternité.

Il est des degrés dans l'apprentissage et la maîtrise de l'esclavage comme il en est dans la maîtrise d'une langue, d'un art ou d'une technique. Le premier degré – le degré zéro devrait-on dire - consiste à inviter dans son sous-sol un immigré sans-papiers, le plus indigent possible et ne maîtrisant pas la langue du pays qui n'a pas voulu l'accueillir. Enfin, le faire travailler si possible nuit et jour sans autre salaire que l'enferment, l'humiliation, les brimades de toutes sortes, la solitude, la faim, la peur, les aboiements répétés, les vexations,

l'avilissement, la dégradation, les coups ; toutes les sortes de violences sinon de tortures physiques tout autant que morales... autant de vocables que l'on pourrait résumer par la déshumanisation progressive de la victime et du bourreau. Le dernier degré quant à lui ; le sommet, l'aboutissement, le summum, la forme la plus aboutie de l'esclavage consiste à faire de la victime son propre bourreau. C'est-à-dire, et comme dans le cas du mouvement perpétuel ou du moteur à explosion, faire en sorte que le mouvement une fois initié s'entretienne de lui-même sans plus avoir à ne faire aucun effort que celui qui consiste à retirer de ce juteux commerce les dividendes qu'il procure.

Depuis plus de deux mille ans, notre bienfaitrice civilisation a développé toutes les formes d'esclavages, depuis le plus grossier jusqu'au plus accompli. Nous en vivons aujourd'hui une des dernières formes, sans doute la plus insidieuse, la plus venimeuse mais aussi la plus irrémédiable. Celle qui consiste à vouloir se procurer au prix de notre liberté, toutes sortes de biens de consommation. Insidieuse au point que nous nous convainquons nous-mêmes que cet esclavage moderne est absolument nécessaire à la bonne santé économique de nos nations, à la croissance et à l'emploi... cette sainte trinité qui, si l'on y réfléchit suffisamment, n'est utile qu'à elle-même, c'est-à-dire aux prêtres de la modernité et à leurs adeptes : ceux à qui profite ce qui n'est autre que l'exploitation de l'homme par l'homme et que l'on nomme pudiquement le commerce.

Diogène de Sinope disait que « le propre des dieux est de n'avoir besoin de rien, celui des gens semblables aux dieux, de désirer peu de choses ». Henri Bergson, à la fin de *Les deux sources de la morale et de la religion* imaginait l'univers comme une incroyable machine à fabriquer des dieux. Aujourd'hui, à près de quatre-vingts ans de la première publication de ce texte et une seconde guerre mondiale, plusieurs génocides, des catastrophes technologiques et humanitaires majeures, le baby-boom, la contraception, le clonage, la fécondation artificielle, les réseaux numériques, la guerre des étoiles, l'édification puis la chute du mur de Berlin, le Viagra, la greffe du visage, les vols spatiaux, le taylorisme, le terrorisme, le réchauffement climatique et

les fast-food... il se pourrait bien, à échéance, que notre planète devienne la plus généreuse pourvoyeuse d'esclaves de toute la création.

Le printemps est de retour

Le 27 mars 2011

Le printemps est de retour et avec lui les joies du jardinage et de l'embellissement de nos charmantes demeures. Les marchands, encore eux, ne s'y trompent guère, et chaque année quantités de nouveaux produits, de nouveaux outils et surtout de nouvelles plantes envahissent les jardinerie et autres commerces tout entiers dévoués aux dieux pénates. J'ai toujours été étonné par cette propension à vouloir à tout prix recréer chez soi ce que la nature nous offre avec une prodigalité, une créativité, une perfection et une pureté à nulle autre pareille. Rien à voir en effet avec ce que les hommes peuvent inventer tous les jours à grand renfort d'art, de science, de technicité, de manipulation, de falsification et autres pollutions non seulement chimiques mais aussi biologiques et parfois même visuelles et odorantes.

Quel jardin aujourd'hui n'a pas son palmier, son lilas des indes, son bananier, son bougainvillier et autres arbres venus des quatre coins du monde ? La nature qui nous environne ne nous suffit plus. Il nous faut tout à portée de main. Le constat est également le même concernant nos différents besoins quotidiens, qu'ils soient physiques ou intellectuels. Rien n'est jamais suffisamment adapté à l'homme. Rien n'est jamais assez ergonomique, pratique, utile, rapide, efficace ou fonctionnel. Chaque nouvelle invention, chaque nouvelle conquête technologique ne fait que surajouter un peu plus de confusion au sein de l'inextricable écheveau de nos désirs.

Qu'advient-il à terme de notre espèce au train où vont les choses ? De plus en plus protégée, de plus en plus assistée, de plus en plus dépendante de toutes ces prothèses que nous nous sommes au fil des décennies confectionnées, l'espèce humaine finira à terme par ressembler à n'importe quelle espèce de bactérie ou de virus disséminées à la surface d'une planète exsangue. Au fil des générations nos vies se résumeront aux fonctions de base de n'importe quel micro-organisme : nutrition, reproduction... extinction.

Les derniers événements survenus au Japon nous crient à quel point nous sommes devenus «dépendants » (au sens toxicologique du terme) de toutes les formes d'énergies susceptibles de satisfaire nos besoins les plus insensés. Et cette dépendance quotidienne, cet état de manque permanent qui fait de nos civilisations occidentales les plus grandes consommatrices d'énergie, laissent toute liberté de manœuvre aux revendeurs de pétrole, de nucléaire ou toute autre forme d'« énergie renouvelable ».

Car ne nous y trompons pas, tous ces marchands ne valent pas mieux que le revendeur de drogue tapis au coin de la rue. Ils sont, comme ces derniers, prêts à écouler auprès des États (les petits dealers du quartier) n'importe quel narcotique de mauvaise qualité, pourvu que chacun paye le prix fort pour tourner la clef de son nouveau monospace, surfer sur le web, envoyer des SMS ou téléphoner depuis son portable « en illimité ». Quel est l'accident, quelle est l'overdose qui nous fera reconsidérer nos besoins énergétiques ?

Le sens de la Terre

Le 1^{er} mai 2011

Blasphémer Dieu était jadis le pire des blasphèmes, mais Dieu est mort et morts avec lui ces blasphémateurs. Désormais le crime le plus affreux, c'est de blasphémer la terre et d'accorder plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la terre.

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

Le récent tremblement de terre survenu au Japon; le tsunami qui a suivi et la non moins terrible catastrophe nucléaire de Fukushima nous en avertissent : plus le monde moderne continuera ainsi d'accroître sa dépendance à la fois matérielle, technologique et énergétique et plus les populations concernées seront fragilisées et vulnérables face aux plus ordinaires et inévitables démonstrations de force de la nature. En de telles circonstances, nos plus puissantes technologies sont autant de points d'appui pour une nature dont les effets dévastateurs s'en trouvent de la sorte multipliés. Croyant par là nous affranchir d'une nature depuis toujours considérée comme hostile, nous ne faisons chaque jour que nous fragiliser davantage. La frugalité, l'économie, le bon sens, l'improvisation et la solidarité à elles seules auraient pu suffire à notre bonheur et à une immunité auxquels nous avons progressivement tourné le dos au fil de nos soi-disant progrès.

L'histoire de la vie et de la Terre nous enseigne que nombre d'espèces et de civilisations ont de la sorte disparues, ensevelies, écrasées sous le trop lourd fardeau de leur propre histoire, de leur mémoire, de leur généalogie ou de leur culture. Survivre c'est évoluer. Et évoluer c'est avant tout savoir renoncer à chaque instant à celui qui l'a précédé. C'est en cela que réside le secret, la dynamique, l'articulation de toute forme de mouvement, de progression ; de liberté en somme. Les certitudes les plus dures ; la thésaurisation des acquis, de la culture, des modes de vie, des traditions, des sciences et des techniques ; des richesses dans tous les domaines... sont autant de lourds édifices qui ne demandent qu'à être renversés. Arrachés d'une terre cent fois millénaire qui les aura nourris jusqu'à épuisement. Toutes les formes d'immobilismes, de concentrations et de concrétions sont autant de dangers et de « prises au vent » du destin. Nos sociétés modernes n'ont jamais autant eu la possibilité de stocker, de classer, d'inventorier, de comptabiliser, d'étiqueter, qu'elles l'ont aujourd'hui grâce à ce que l'on nomme les *nouvelles technologies*. Les chercheurs tournés vers le passé ; les conservateurs, les glossateurs, les paléontologues et les archéologues n'ont jamais été si nombreux. On creuse, on gratte, on dépoussière, on sauvegarde, on protège. On éventre à l'envi tous les tombeaux ; toutes les sépultures du monde antique dans une ivresse profanatoire à seule fin de venir grossir les bibliothèques numériques, les réserves des musées et les patrimoines culturels des pays les plus riches. On se repaît de mort de toutes les manières possibles : c'est le culte de la mort contre celui des morts. C'est le culte du nécrophage contre celui du sarcophage.

Rien n'est plus insaisissable, diaphane, léger, furtif et mobile que la vie. Aussi, toute tentative de fixation de ces forces incommensurables dont elle est la partie visible, entraîne immédiatement à sa suite l'accumulation rapide de puissances d'autant plus incontrôlables et dévastatrices que l'opposition à ce puissant torrent se fera croissante. Cette volonté de puissance naturelle aura toujours le dernier mot parce qu'elle est infinie.

Aussi, eu égard aux enjeux et surtout aux urgences qui nous pressent de toute part, les pays développés du monde entier se

doivent d'opérer une conversion, pour ne pas dire une véritable révolution. De la même manière qu'une *écologie politique* semble sur le point de naître et de bouleverser de manière significative le paysage politique de nombreuses nations ; pareillement, une révolution du même ordre s'imposera tôt ou tard à tous les grands courants religieux de la planète. Il est temps pour eux ; il est temps pour tous, de renouer avec la matière. Depuis ses plus grossières terminaisons jusqu'à ses plus subtiles et encore invisibles ramifications. Autant s'impose la nécessité de recourir à une politique de proximité ; autant une religion de proximité semble être aujourd'hui, ou au plus tard demain, la seule alternative offerte aux grands monothéismes du monde. Recouvrer le sens de la terre ; le sens de la nature et en définitive, le sens de la vie. Oublier Dieu et ses formes improbables pour une relation plus intime et enfin pacifiée avec « le corps » et toutes ses acceptions. Une matière non plus seulement perçue comme nourricière. Une matière non plus seulement là pour satisfaire nos besoins les plus grossiers, les plus primitifs, les plus vils. Mais une matière mère qui nous a vus naître et dont nous ne pourrons jamais véritablement nous affranchir. Et pourquoi le devrions-nous d'ailleurs ?

Il nous faut de toute urgence renouer les liens et nous réconcilier avec cette *materia matrix* sans laquelle l'homme n'est rien ; sans laquelle il ne peut rien parce qu'elle est le prolongement naturel de nos corps et de nos âmes, et jusqu'à l'infini. La matière est la voie royale pour l'accession à la vérité, si vérité il y a. Du moins y trouverons-nous notre vérité. Car si, dans le pire des cas, ayant remonté ce fleuve jusqu'à ses plus lointaines et improbables origines, aucune vérité religieuse, métaphysique ou universelle ne nous y attendait en récompense de nos efforts ; la matière et ses infinis miracles serait néanmoins toujours là comme seule mais non moins merveilleuse divinité. De celle qui a toujours été là pour nous et sur laquelle il nous sera toujours loisible de compter. Si proche de nous ; si intimement mêlée à nos existences que nous avons fini par ne plus la voir, sinon par la mépriser. Une matière toujours à même de pourvoir à nos besoins les plus élémentaires comme de répondre aux plus élevées de nos aspirations.

La matière est tout, car tout est matière. Mais entendons-nous. Il ne s'agit pas dès lors de cette seule substance sur laquelle nous pouvons agir avec les outils du quotidien, prolongements de notre corps. Tout est matière qui est matière à perception. Ainsi les rêves, les hallucinations, les idées, l'imagination, les sentiments, les intuitions, l'instinct sous toutes ses formes comme toutes les infinies variations sur le thème de la perception sensorielle ou extrasensorielle sont autant de prolongements et de ramifications de la matière elle-même. Il n'y a pas de rupture entre ses plus grossiers mécanismes ; la causalité la plus palpable et « concrète », et ses plus intangibles effets aussi « irrationnels » qu'on puisse les juger.

Si elle veut continuer de progresser sur le chemin du bonheur et de la vérité ; si elle veut simplement survivre – l'humanité devra à terme faire peau neuve. La métamorphose s'impose pour une espèce parvenue au stade terminal d'une croissance qui doit inévitablement s'achever en de nouvelles formes et pour une nouvelle vie à la fois matérielle et spirituelle. Toutes les grandes institutions du monde, toutes les grandes idéologies, si elles ne veulent pas contrarier le mouvement de la vie qui travaille le monde au cœur de la matière, devront sans plus tarder jeter à bas leurs vieilles carapaces et tout ce que le temps, l'ignorance et la peur y ont accumulé de scories, de concrétions et de parasites. Nos concepts, nos idées, nos morales, nos éthiques, nos politiques, nos philosophies, nos religions, leur décorum et leurs saints sacrements sont autant de monnaies qui n'ont plus cours aujourd'hui. À l'instar de n'importe quelle autre espèce, l'humanité grandit et évolue. Il nous faut oublier certains pans du passé. Les laisser s'effondrer. Parfois même les y aider. Jusqu'à nos plus récents développements, certaines de nos structures sociales, politiques ou religieuses s'imposaient comme les éléments et les fondements nécessaires à notre croissance et à notre évolution. Force est de constater aujourd'hui leur obsolescence au regard des plus récentes avancées scientifiques et des besoins criants d'une humanité en surnombre et de plus en plus pauvre.

La Terre, la Nature, la Vie au sens le plus large possible nous pressent de toute part. Elles nous enjoignent d'opérer coûte que coûte les révolutions qui s'imposent ; les renoncements, les abandons, les

conversions et les humiliations aussi, au sens littéral du terme. Il nous faut dès à présent réinventer le monde. Abandonner ces vieilles croyances et ces vieilles idéologies politiques ou religieuses qui sont autant de prothèses qui aujourd'hui nous blessent quand hier encore elles nous permettaient de nous tenir debout et d'avancer. Elles sont aujourd'hui autant de fantômes qui n'ont plus de sens et qui nous illusionnent. Les besoins sont définitivement autres.

De toutes les manières, la vie aura toujours le fin mot. Charge à nous de nous conformer à ses exigences afin de passer les caps qui s'imposent de la façon la moins douloureuse qui soit. Dans le cas contraire, de profonds bouleversements nous attendent. Autant de crises majeures, de révolutions et de catastrophes... autant de violentes convulsions qui, de notre fait ou à la seule initiative de la nature, seront autant de preuves de sa toute puissance. Avec ou sans notre consentement, elles nous mèneront vers notre destinée. Que cette métamorphose s'opère dans de moindres souffrances, il ne tiendra qu'à nous et à nos institutions d'en décider, suivant que nous accepterons ou non de renoncer enfin à la tradition et aux figures du passé. Bref, à tout ce que la vie ignore et méprise.

La peinture de Jacques Bernard

Le 15 mai 2011

Est-ce faire injure à un artiste que de le comparer ? Car y a-t-il un « génie spontané » de la même manière qu'on a longtemps cru en la génération spontanée de certaines espèces vivantes ? Je ne le crois pas. Et tout artiste, comme tout un chacun, est fait de toutes ces influences, de ces rencontres, réelles ou virtuelles ; physiques ou intellectuelles, qui font nos vies de fonds en comble. La vie nous le dit sans cesse. Tout en elle n'est qu'influences ; confluences ; échanges ; transactions ; associations momentanées ; dissociations ; partages ; connivences ; mariages ; fusions et confusions ; brassages perpétuels. Et l'artiste, peintre, poète ou musicien, ne fait pas, loin s'en faut, exception à la règle. Il en est, au contraire, la plus évidente démonstration.

Aussi, oui, j'ose le dire : j'ai vu dans la peinture de Jacques Bernard des accents du Hollandais d'Arles ou de Saint-Rémy-de-Provence. Des ciels traités avec la même profondeur « symphonique » ; parfois tragique. Le choix des motifs m'a parfois fait penser à ce même Hollandais de la première époque. Quand celui-ci peignait les fermes de Drenthe en septembre 1883 ou le *Paysage à la nuit tombante* la même année, le tout emprunt d'une tristesse et d'une désillusion incommensurables ; le second quant à lui peint ses longères ou chaumières vendéennes avec ce quelque chose de tout à fait unique et singulier : cette lumière « crépusculaire » parfois bleutée, magnétique ou électrique. De celle émise par les derniers rayons du Soleil avant l'éclipse totale. Une

lumière que Vincent découvrira un peu plus tard et que Jacques Bernard semble quant à lui puiser à la même source, un brin teintée de tristesse et de nostalgie ; mais l'espoir en plus.

L'homme est discret, humble sans conteste. Effacé devant son œuvre quant à elle profonde, riche et lumineuse. D'une lumière parfois surnaturelle et inspirée. Autant l'artiste que j'ai à peine croisé au hasard d'une exposition de village m'a semblé « maladroit et honteux » quand il fut question de parler de soi ou même de son travail ; autant sa peinture à elle seule parle pour lui de l'intérieur et dit infiniment plus que ce que les mots parviennent à saisir. La peinture recouvre ici ses lettres de noblesse. Elle participe pleinement d'une vision et d'une création du monde.

Tout artiste est véritablement un voyant, un shaman, un sorcier. Intercesseur entre, d'une part, les forces originelles qui restent pour le commun enfouies dans les insondables entrailles du monde et, d'autre part, le reste des hommes errants. Il souligne ; il met en évidence ce que l'homme de la rue ne voit pas ; ne voit plus, par une sorte de paralysie et d'atrophie des sens. L'artiste n'est pas l'illustrateur ou le peintre académique. Encore moins le fidèle géomètre qui se doit de restituer la réalité d'une nature uniquement tridimensionnelle et exsangue de toute vie et de toute passion. Elle est bien plus que ça ! Au contraire, l'artiste est là pour capter la lumière ; l'étincelle ; la vie ; l'âme ; la force première et primitive qui sourd de toutes les plus insignifiantes parties du monde dès lors qu'elles sont observées et interagissent avec une conscience. Il est l'inventeur, le découvreur de ce « supplément d'âme » qui donne vie et forme au monde.

« L'homme est la mesure de toute chose » disait Protagoras. La peinture de Jacques Bernard en est l'illustration, si j'ose dire. Elle participe à n'en pas douter de cette magie de l'œil de l'artiste ; de l'authentique créateur qui cherche à montrer le monde tel qu'il le voit ; tel qu'il le ressent ; tel qu'il le crée véritablement avec ses émotions, son cœur et ses entrailles. Car l'artiste n'est-il pas un dieu en miniature qui, partant d'une matière brute ; un monde informe et vide ; le modèle ; le sculpte du regard et lui donne sens, consistance et existence ?

Il est autant de mondes qu'il est de perceptions du monde. C'est ce que nous dit Protagoras. Et toutes ces perceptions se valent ; ni plus ni moins réelles les unes que les autres. L'artiste, lui, au-dessus des autres hommes au langage balbutiant, hésitant, incomplet et appauvri, pratique quant à lui la langue des dieux, celle de la représentation, à même de retranscrire aussi fidèlement que possible et en une lumineuse prosopopée, ce que le monde et la vie cherchent à nous dire depuis les origines.

Si donc il est autant de mondes qu'il est de visions du monde ; celui de Jacques Bernard est bien à l'image du dieu qui l'a créé et tiré du néant. Un monde apaisé et apaisant ; authentique ; sans fioritures ; simple ; honnête. Un monde sur lequel on peut compter, s'appuyer ; au sein duquel on peut s'étendre et se reposer de ses démons ; rêver comme au cœur d'un Éden enfin recouvert. Les ciels y sont puissants. La terre y est riche et généreuse. Forte aussi ; rocailleuse. La nature luxuriante comme celle d'un douanier Rousseau, semble préservée de toute forme d'agression. Du moins l'est-elle dans le cœur de l'artiste. Et la lumière... Ah ! cette lumière ! C'est bien la première des choses qui vous attrape ; qui vous capte comme par magie. Une lumière ensorcelante de fin du jour que l'on devine partout. Sur les façades éblouies des chapelles perdues dans un écrin de verdure. Sur les épaisses frondaisons du bocage vendéen. Sur les arêtes des vieilles pierres que même l'éternité ne saurait desceller. Dans les ombres violines qui s'étirent comme des chats sur les façades nues. Cette lumière de fin du jour, un peu triste c'est vrai ; un brin nostalgique des origines à jamais perdues. Mais une lumière qui laisse néanmoins augurer d'une aurore prochaine. L'aube d'un septième jour.

Chaque toile de Jacques Bernard est une main tendue ; une invitation au calme, à l'apaisement et au ressourcement. Invitation à respirer le monde et la vie par tous les pores de notre être en escale. Invitation enfin à la rencontre de ce qui est au-delà de la seule création ; au-delà de la pureté, de la vérité et de la générosité d'une œuvre : la rencontre d'un homme.

Le désir d'apocalypse

Le 13 juin 2011

Force est de constater que le plus souvent, la beauté et le bon goût sont inversement proportionnels à la fortune de ceux qui s'en réclament. En effet, le premier milliardaire venu ne semble avoir d'autre alternative, pour jouir de son temps libre et de sa fortune, que de sacrifier aux lieux communs qui font suite au premier milliard d'euros ou de dollars capitalisé. N'importe quel dictateur, industriel ou émir du Qatar aura tôt fait de se procurer le dernier modèle de voiture de grand luxe ; de couvrir d'or et de diamants la moindre surface visible de son énième palais aux dimensions démesurées (et jusqu'aux lieux d'aisance) ; de s'acheter le plus gros modèle de yacht ou d'avion privé jusqu'à repousser à leurs plus lointaines limites les dimensions du ridicule, de l'ineptie et de l'absurdité. L'architecture, quant à elle, subit invariablement les mêmes effets du mauvais goût du luxe. Il n'est qu'à voir Dubaï et son développement grotesque pour constater l'indigence de ses financiers et autres nababs en matière de beauté, d'art, de sensibilité et d'harmonie.

Nos plus grands édifices comme nos plus modestes réalisations sont toujours le reflet de ce que nous sommes au fond, et l'argent n'y peut jamais rien changer. Autant dire que Dubaï est une caricature d'elle-même dans la psychorigidité, la mégalomanie, l'absence totale de créativité, de bon sens, de respect de la terre, de sensibilité, d'humilité et autres vertus désespérément absentes de ce désert écologique aussi bien que spirituel.

Mais qu'est-ce que la beauté au fond ? Bien sûr, qui ne s'est pas un jour retourné sur les lignes puissantes, racées, pures et élancées de n'importe quelle voiture de sport ? Mais cette beauté, à l'origine singulière, que devient-elle lorsqu'elle devient aussi répandue que l'air qu'on respire ? Dès lors que l'homme peut tout avoir, il perd aussitôt le goût et la saveur des choses, fussent-elles les plus chères, les plus fragiles, les plus rares ou les plus merveilleuses. Et jusqu'à perdre le goût de la vie elle-même. Réduit de la sorte à une éternelle insatisfaction, tout homme se voit désormais contraint d'avoir recours à tous les expédients possibles et imaginables que lui permettent son pouvoir et sa fortune. Peine perdue ! Car l'expérience montre le plus souvent que la plupart des plaisirs trouvent leur source dans toutes les formes de manque, d'indigence, de rareté et de frugalité et jamais dans l'abondance et la satiété qui mènent rapidement au dégoût et à l'ennui. Car de la même manière que l'œil depuis longtemps privé de lumière est à même de discerner le monde dans la plus complète obscurité et d'y trouver beauté et plaisir ; une vie simple et frugale est à même de fournir les plus inépuisables sources de joie. De celles qui aident à mieux vivre et qui participent à n'en pas douter d'un authentique bonheur. Le pouvoir, la toute puissance, deviennent d'un ennui mortel sitôt que rien n'est plus en mesure de leur résister.

Quand la plupart des réalisations humaines semblent mettre exclusivement en avant la seule volonté de puissance dénuée de toute beauté ; la nature quant à elle est à même de nous donner la leçon en alliant les deux dans la plus parfaite harmonie et sans jamais nuire à la vie.

Toute création qui, de près ou de loin, est un tant soit peu imprégnée de vie, est dès lors susceptible d'accéder au beau. C'est ce que tout artiste digne de ce nom, le plus humble soit-il, est encore capable d'accomplir, tout comme n'importe quel fait naturel, dérisoire ou gigantesque. Or, dès lors que la vie est ignorée, évincée, évacuée d'une œuvre quelle qu'elle soit, la beauté, comme son ombre, s'évanouit aussitôt. Ne laissant plus qu'une œuvre morte, avortée. Squelette desséché, coquille vide et démonstration absurde d'une puissance en définitive stérile. Car pire que la mort, c'est bien

l'absurde qui se voit désormais couronné en lieu et place de la vie. La mort, elle, serait un moindre mal. Ombre portée de la vie dont elle sert la cause, elle est aussi empreinte de beauté, de création et de renaissance. Mais l'absurde lui, bien au contraire, n'est rien d'autre qu'une sorte de néant à perpétuité. Et il semble bien qu'il atteigne des sommets inégalés (au propre comme au figuré) là où les possibilités à la fois financières et matérielles des hommes atteignent leur paroxysme.

Je doute que tous ces émirs, riches industriels ou stars de cinéma avides d'îles désertes ou de palais vénitiens soient véritablement plus heureux que le commun des mortels. Bien au contraire, il semble que plus leur richesse s'accroît, et plus le malaise et le mal-être l'accompagnent. Dès lors, certains se mettent en quête de payer leur taxe au destin en consacrant des millions à des œuvres humanitaires à grand renfort de publicité. Mais la bonne conscience ne se monnaie pas plus que le bonheur ou le beau. D'autres essaient en vain de cacher leur fortune comme une maladie honteuse en se revendiquant « du peuple ». Les poches pleines à craquer on met en avant ses origines modestes en espérant que chacun ne retiendra de l'expression « fils ou fille de pauvre » que le seul mot « pauvre ». D'autres encore tâchent en vain de faire oublier leurs millions en se revendiquant politiquement « de gauche ». Autant de supercheries qui ne trompent en définitive personne. Le pire dans tout ça, c'est que l'insatiable quête des plus riches et des plus puissants les poussent à contaminer toujours davantage une planète déjà exsangue.

En définitive, n'est-ce pas véritablement vivre « au-dessus de ses moyens » que de dépenser des fortunes pour le plus absurde, le plus inepte et le plus vain des projets : tromper l'ennui ? Les gens les plus riches ne sont pas ceux qu'on croit. Malheureusement, l'indigence créatrice des plus nantis est le plus souvent inversement proportionnelle à leur pouvoir de destruction. L'émirat de Dubaï en est la parfaite illustration.

Aussi, et nonobstant le nombre de victimes qu'occasionnerait un tel cataclysme, il m'arrive parfois de rêver à la montée terrible et magnifique d'une vague de salubrité qui viendrait d'un coup balayer de la surface de la Terre de si disgracieux furoncles ; de si

dangereuses tumeurs. Je revendique ici le droit à la misanthropie en souhaitant que la nature reprenne enfin ses droits et nous rassoie à la place qui est la nôtre : celle d'un épiphénomène dérisoire, insignifiant et vulgaire ; nocif pour lui-même comme pour toute autre forme de vie et de beauté.

L'apnéiste, le grillon et le philosophe

Le 19 juin 2011

C'est toujours avec une certaine impatience (toutes proportions gardées) que j'attends la publication de la chronique mensuelle de Michel Onfray sur son site officiel. La dernière en date, intitulée *Jour de fête*, n'a fait que me titiller davantage pour ce qui est des revendications athées du philosophe. Parmi ses affirmations toujours catégoriques, l'hédoniste d'Argentan nous dit le ridicule qu'il trouve dans la croyance aux signes venus d'un défunt. Je corrige ; non pas dans la croyance en de tels signes, mais dans l'hypothétique manifestation de tels signes. La phrase exacte étant : « Je ne crois pas aux signes venus d'un défunt, ce qui serait ridicule ». À la lecture de cette phrase, on se rend tout de suite compte de la triple interprétation qui peut en être donnée. – « Ridicule » la croyance en ces signes ? - « Ridicule », la manifestation de tels signes de la part de défunts ? Or, chacun sait que le ridicule ne tue pas... aussi, le fait que des défunts se ridiculisent de la sorte est pour le coup d'autant plus ridicule en plus d'être un parfait oxymore (si j'ose dire) ; ou enfin - « ridicule » le fait qu'un philosophe se déclarant athée, puisse être amené à croire en de telles calembredaines ? Une simple phrase comme celle-ci prête déjà à de multiples interprétations. Or, et un peu plus sérieusement, chacun sait que la vie elle-même, dans ses différentes formes, n'est pas moins sujette à différentes interprétations et visions des choses.

Pour Michel Onfray, et comme chacun sait, « La mort emporte tout, tue tout, et rien ne subsiste de l'être qu'on a aimé [...] ».

Quiconque ne se serait pas penché un peu sérieusement sur les écrits du philosophe serait tenté de conclure à sa « simplification métaphysique de l'existence ». Sans aucun doute, et comme le dit aussi l'intéressé, ne subsistent de l'être aimé que son image, ses simulacres et tous les souvenirs de nos existences mêlées que nous avons pu engranger. Mais la question se pose néanmoins : toute vie n'est-elle réductible qu'à ces seuls simulacres ; aux seules apparences que nos existences déploient à travers l'espace, le temps et la matière, l'intervalle de quelques battements de cœur ? De telles affirmations pourraient trahir une conception simplificatrice pour ne pas dire simpliste des multiples possibilités de la matière. Or, Michel Onfray, ailleurs dans son œuvre, nous dit tout ce qu'il pense de cette matière ; de tout ce qu'elle peut au-delà des seules apparences qui ne sont que les limites de notre propre perception. Dans *La Puissance d'exister*, il suggère les infinies possibilités d'un corps qui a encore tant à exprimer, à révéler et à faire vivre au travers d' « [...] une chair vivante, fabuleuse, considérable, riche en potentialités, traversée par des forces encore inconnues, travaillées par des puissances encore inexploitées ⁽¹⁾ ». Et de poursuivre en parlant du corps : « Celui dont Spinoza écrit qu'on ne l'a pas encore assez sollicité, au point qu'on ignore encore *ce qu'il peut*, celui que Nietzsche nomme *la grande raison*, [...] ⁽²⁾ ».

Un Nietzsche peut en cacher un autre. Pour seul exemple, il n'est qu'à considérer le dernier exploit d'Herbert Nitsch, Autrichien, plongeur en apnée et détenteur (sans détendeur) du record du monde en « *no limit* », avec une plongée à – 214 mètres de profondeur durant une apnée supérieure à quatre minutes. L'homme nous fait la démonstration de ce que peut le corps (ici nitschéen) ; de ce qu'il « sait » de manière intuitive, instinctive et naturelle. L'homme-poisson se rie des scientifiques, médecins et autres intégristes du rationalisme et du positivisme les plus rigides. Ceux qui, depuis toujours, pensaient la performance impossible, ridicule voire suicidaire. Or, la matière, le corps, la chair sont moins rationalistes et cartésiens que les « prêtres » qui s'en réclament.

Quel est le message ? Que faut-il comprendre, apprendre et surtout retenir de tels exploits ? Car le cas de Nitsch n'est pas isolé et

nombreux sont les vrais explorateurs du corps et de l'esprit, de leurs mutuelles interactions et de leur lointaine et non moins semblable origine, si ce mot a encore un sens aujourd'hui. Que faut-il retenir de telles performances sinon l'humilité et la révérence face à un monde qui peut tout ; bien plus que n'importe quel dieu dont il est le pourvoyeur ?

Dans un genre différent, les sciences et les nouvelles technologies qui en sont les infinies ramifications n'en sont, elles aussi, qu'au début de ce fantastique inventaire qui chaque jour nous dévoile un monde, une existence aux possibilités insoupçonnées car illimitées. Il nous faut sans cesse garder à l'esprit que tout est possible parce que dès lors que le monde et la vie ont commencé d'exister, tout est devenu concevable à plus ou moins longue échéance. Quel que soit le degré de réalité que nous concédions au monde ; qu'il soit du domaine de l'illusion, du rêve, de la représentation... qu'importe ! Le phénomène a bien lieu et la conscience de celui-ci en est une preuve suffisante. Contrairement à ce que dit Michel Onfray, ce n'est pas la mort qui emporte tout. C'est la vie qui, depuis les plus lointaines étoiles déjà consumées dans l'espace et le temps et jusqu'à nos existences individuelles, charrie, dépose, reprend, fait se rencontrer, s'entrechoquer, puis redépose à nouveau sur la plage les coquilles vides que nous sommes les uns les autres ; les uns pour les autres. Ces milliards de petites coquilles vides à demi brisées sur la plage. Ces nuages de petits cadavres de calcaire blancs qui s'entrechoquent et qui crépitent les uns contre les autres. Tous ces petits simulacres de nacre en définitive animés par une seule force, une seule âme : la vie ! Cette *volonté de puissance*, pour le coup, nietzschéenne, partout présente et à laquelle rien ne peut échapper parce qu'elle est tout et qu'on ne peut échapper à soi-même. Pas plus dans la mort, qui n'en est qu'un rouage, que dans quelque forme de néant : simulacre des simulacres.

Une fois mis de côté l'aspect religieux, la grossière dévotion servile et primitive inhérente à tous les monothéismes du monde et de l'histoire, pourquoi ne serions-nous pas à même de conserver l'aspect miraculeux de la matière ? Pourquoi devrions-nous, en renonçant à l'un, nécessairement renoncer à l'autre, quand le premier

n'était seulement qu'une erreur d'interprétation, de perspective, d'accommodation de la vision ? Dans l'expression « phénomène surnaturel », pourquoi devrions-nous renoncer au *phénomène* en renonçant au *surnaturel* ? L'absence de Dieu ne nous interdit pas pour autant d'en conserver les « miracles ». Miracles ou mystères d'un monde et d'une matière dont nous avons pendant longtemps attribué l'origine à quelque divinité, lors qu'ils se suffisaient amplement à eux-mêmes. Congédier Dieu ne nous oblige pas pour autant à renier le « divin ». Nul besoin de Dieu pour continuer d'entretenir le merveilleux. Nul besoin de l'entretenir d'ailleurs. La nature y pourvoie depuis toujours sans l'aide de notre bien chétive imagination. Car la vie, le corps, la chair, la pensée, l'inconscient, l'imagination... tout organiques ou matériels qu'ils puissent être dans leurs fondements, se suffisent à eux-mêmes et n'ont besoin d'aucun autre expédient pour continuer à nous prodiguer leurs « miracles ».

Pour en revenir aux signes venus d'un défunt ; ce que Michel Onfray considère comme ridicule ; pourquoi ne pas envisager, après ce qui vient d'être dit, un corps apte à synthétiser à un degré supérieur, un potentiel à la fois énergétique et donc mnésique à même de transcender la mort apparente de l'organisme qui l'aura durant toute une vie patiemment conçu ? Le cerveau, la mémoire, la conscience sont des illustrations de ce que peuvent le corps, la chair, la matière. Est-il si difficile, *a fortiori* pour un philosophe, d'imaginer une suite purement évolutive et dans l'esprit darwinien cette fois, à cette progression vers la complexité, l'échange, la communication, la découverte, la connaissance en somme ? Ce que Herbert Nitsch nous dit, c'est que le corps peut, dans une certaine mesure et au même titre que l'esprit, transcender un état présent jugé comme définitif, figé et irrévocable. Or, l'apprentissage, l'accoutumance, la mithridatisation, la discipline, la concentration, l'ascèse, la réminiscence (socratique) ou la remémoration, sont autant d'aides à la métamorphose du corps, et par extension, à la métamorphose du monde.

Enfin, si le corps, les corps, sont dans une certaine mesure limités dans leur capacité à inaugurer de nouvelles fonctionnalités, de nouvelles dimensions de l'être ; limites inhérentes à leur durée de vie

individuelle et à l'inertie même de leurs constituants – la mémoire et la génétique alliées au phénomène de l'évolution biologique disent et ont déjà largement prouvé ce que peuvent la matière et la vie à travers leur plasticité. Ce que le corps ne peut pas encore aujourd'hui, faute de temps, de malléabilité, il le pourra sans conteste demain. Il suffit juste de le vouloir, de le rêver pour que toute chose soit possible et tôt ou tard validée par l'expérience.

Les multiples particules subatomiques déjà inventoriées alliées à toutes celles encore à découvrir, autorisent toutes les audaces et tous les rêves en matière de suite à donner à la progression toute darwinienne du corps. Bergson, il y a plus d'un siècle déjà, ne s'interdisait pas de le penser. Ô combien serait-il d'autant plus enclin à l'imaginer aujourd'hui, à la lumière des plus récentes découvertes! De la même manière que le plus naturellement du monde, n'importe quelle plante ou fleur est à même de synthétiser à un degré supérieur un parfum des plus subtils ; pourquoi le corps ne serait-il pas apte à élaborer et à « sécréter » une « fragrance » à même d'inaugurer de nouvelles dimensions matérielles ?

Il me plaît de croire qu'à l'instar de la chrysalide et du papillon, le corps puisse de manière fort semblable accéder à sa propre métamorphose sans jamais faire appel à ce qu'improprement nous appelons le « surnaturel ».

Le Premier Mai de chaque année, Michel Onfray avait l'habitude de réunir autour de son père, les êtres qui lui étaient chers. À la fin de sa chronique, il nous dit que, regrettant de n'avoir pas de grillon dans son jardin d'Argentan, son père lui en avait apporté un dans une boîte. L'orthoptère une fois relâché n'avait plus donné signe de vie. Le Premier Mai 2011, après que le père de Michel Onfray ait disparu quelques mois plus tôt, un grillon a chanté à tue-tête. Coïncidence ou signe ? Je ne peux me résoudre à croire que Michel Onfray rapportant l'anecdote ne le fait que par seul souci entomologique.

Je terminerais enfin sur ces mots de Jean Guitton, philosophe chrétien (bizarrerie de l'évolution ?) ; et qui me semblent tout indiqués pour achever ce long article : « Ainsi nous sommes semblables à des embryons prisonniers de la vie utérine, qui se demanderaient pourquoi ils ont ces pieds qui n'ont pas marché, ces

mains qui n'ont rien à toucher ; pourquoi ils ont des organes de la respiration alors qu'ils n'ont pas d'air à respirer et qu'ils se nourrissent du sang maternel. *Nondum apparuit quid erimus*. "Ce que nous serons n'a pas encore paru." Nous ne sommes pas encore nés, du moins nous ne sommes pas encore pleinement développés. Et s'il est vrai que nous ne sommes pas arrivés au terme, c'est sans doute que nous avons à passer une dernière mutation⁽³⁾ ».

(1) Michel Onfray, *La Puissance d'exister*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2006, Le livre de Poche, p. 210.

(2) *Ibid.*

(3) Jean Guilton, *L'impur*, Desclée de Brouwer, 1991, p. 49.

Peter Falk et Pythagore

Le 1^{er} juillet 2011

Ce 24 juin dernier nous quittaient l'acteur Peter Falk et son double, le lieutenant Columbo. Comme beaucoup de Français, j'ai pu voir et parfois revoir avec toujours autant de plaisir nombre d'épisodes d'une série à la longévité record. Lancée en 1968, année pleine de promesses, la carrière de l'inspecteur au cigare s'acheva sur une dernière enquête tournée en 2003.

Comme le souligne dans son hommage, Dominique Widemann, Peter Falk c'était « [...] d'abord, de rôle en rôle, l'intensité de sa présence, la vitalité des silences par quoi il s'imposait souvent, sa capacité à restituer la nature humaine en vérité, la mélancolie hallucinée de son regard, aveugle à moitié. ⁽¹⁾»

Mais au-delà d'une silhouette reconnaissable entre toutes ; d'une mimique unique participant de façon indéniable à la composition du personnage et d'une incarnation en bonne et due forme ; quelle était, pour tout spectateur, la véritable étincelle qui donnait véritablement vie au personnage ? Quel était ce surcroît, ce supplément d'âme sans lequel, et depuis que le cinéma est devenu parlant, aucun personnage ne peut survivre plus de quelques minutes à l'écran et impressionner autant la pellicule que le spectateur ? La voix ! Car sans sa voix française, le jeu de Peter Falk, à l'instar de toutes les autres stars d'envergure internationale, se serait vu réduit à une triste et misérable pantomime ; à une gestuelle d'épouvantail, d'hommes creux, d'hommes empaillés, sans aucune dimension affective, charisme ou envergure. Personnages sans personnalité, sans plus de

densité, d'émotion, de force, de persuasion, de volonté, de puissance évocatrice... de vie en somme.

Avant que le cinéma ne se dote de la parole, seule la gestuelle, la mimique, l'expression corporelle, la danse ou la pantomime, alliées à la partition musicale, étaient autant de moyens de transmettre toute la gamme des émotions au spectateur de passage. Autant de savoirs ancestraux, sinon originels. Savoirs d'avant l'écriture, d'avant la parole ou l'articulation de phonèmes ou de sons même les plus rudimentaires. Autant de connaissances animales et primitives et dont nous conservons notre vie durant la mémoire comme chevillée au corps. Des savoirs que Charlie Chaplin, Harold Lloyd, Buster Keaton ou Marcel Marceau ont su véritablement élever au rang d'un art. Un art qui s'est néanmoins, progressivement, silencieusement pourrait-on dire, raréfié et effacé avec la venue du cinéma parlant et la captation du son sur des rouleaux de cire et autres disques microsillon ; puis enfin directement, en marge de la pellicule cinématographique.

Charlot et le Kid s'en sont retournés dans le lointain. Buster Keaton a laissé échapper sa dernière grimace. Le temps et son horloge ont eu enfin raison d'Harold Lloyd. Bip est resté à jamais prisonnier de sa cage de verre. En prenant la parole, le cinéma leur a repris la vie. Disons plutôt que c'est la parole qui a pris le cinéma. Avec elle, il a trouvé un moyen plus direct, plus réel et authentique de transmettre les émotions.

Il y a plus de vingt cinq siècles, Pythagore déjà avait pressenti toute la puissance évocatrice, toute la force de persuasion des sons, des mots, de la parole nue. Son enseignement, il le dispensait à la première classe de ses élèves, les *acousmatiques*. Séparés du maître par un voile, les disciples tenus au silence n'avaient d'autre alternative que d'écouter ainsi les discours du philosophe cinq années durant. Seule sa voix et ses intonations étaient les vecteurs directs de son enseignement. Dépourvu de fioriture ou de tout autre artéfact visuel ou gestuel, on imagine, pour peu que la voix fût singulière, la puissance évocatrice et didactique d'un tel procédé.

Encore aujourd'hui, la tradition pythagoricienne perdure à travers l'édition de supports numériques audio à vocation philosophique ou

plus largement pédagogique ou culturelle. Qui n'a pas un jour expérimenté les vertus de la leçon entendue, écoutée plutôt que lue, vue et apprise ? Mais aussi, qui n'a pas été tenu en haleine à l'écoute de pièces radiophoniques dont la seule interaction des voix suffisait à entretenir le suspens et à recréer un monde ?

Combien de stars internationales ne seraient rien, passées les frontières de leur propre pays où elles sont parfois même moins connues et adulées qu'à l'étranger ? Nul n'est prophète en son pays dit-on. La maxime vaut aussi parfois pour le métier d'acteur. Toutes ces stars internationales et autres monstres sacrés du cinéma d'outre-atlantique doivent beaucoup – mais sans en être toujours conscients – à la postsynchronisation, au doublage des voix (français en l'occurrence). Tous ces doubles de toutes les nations sont à mon sens les grands oubliés des festivals et autres grands-messes du septième art.

Plus que la vue, et avant que de pouvoir tisser quelque lien véritablement sensitif, tactile ou olfactif avec autrui ; la voix est le premier lien véritablement sensuel et presque intime qui nous fait pénétrer au plus profond de tout un chacun, au cœur de ses sentiments, de ses émotions et de son intimité, même par écran interposé. La voix est au sens propre l'instrument d'une résonance qui a lieu jusqu'au plus profond de nous. Plus que n'importe quelle image elle est une possibilité de prolongement même de la personne, comme un membre plus long que les autres, à travers l'espace et le temps. Elle fait vibrer notre mémoire et les émotions qui y reposent comme autant de couleurs qui n'attendent qu'un rayon de lumière pour se réveiller. « Le langage, nous dit Maurice Merleau-Ponty citant Goldstein, n'est plus un instrument, n'est plus un moyen, il est une manifestation, une révélation de l'être intime et du lien psychique qui nous unit au monde et à nos semblables⁽²⁾. »

Marlon Brando est parmi mes acteurs préférés. Son jeu et ses personnages le plus souvent en rupture avec toutes les formes de conformismes, la société, la morale et le mensonge, ont su très tôt exercer sur l'adolescent que j'étais leur pouvoir de séduction et de fascination. L'acteur lui-même, toujours plus ou moins « à la limite », était à lui seul un concentré de tous ses rôles. Ses

interprétations ont été autant de formes *autobiocinématographiques* et *Le dernier tango à Paris*, *Le Parrain* ou *Apocalypse now* en disent beaucoup plus sur l'homme et sur son « je » que toutes les biographies officielles. Si la longue tirade de Marc Antoine à l'adresse du peuple dans le *Jules César* de Joseph. L. Mankiewicz (1953) se suffit à elle-même et sans plus de traduction ; tellement le jeu d'acteur y est puissant et dans la plus pure tradition du théâtre élisabéthain et shakespearien – quels auraient été les soliloques hallucinés du colonel Kurtz d'*Apocalypse now* de Francis Ford Coppola (1978) sans la voix française de William Sabatier ? Ce même William Sabatier, toujours doublure vocale de Brando et prêtant sa voix cassée et néanmoins effilée comme un rasoir à Don Vito Corleone, *Le Parrain* du même Coppola (1972). Et que dire d'Hannibal Lecter, incarné par Antony Hopkins ? L'hypnotique et emblématique tueur en série du *Silence des agneaux* de Jonathan Demme (1991). Eut-il été aussi fascinant, pour nous Français (comme pour tous les autres pays) sans les voix qui l'ont véritablement incarné à travers chaque nation et culture ? Pour nous, ce fut celle de Jean-Pierre Moulin, également voix Française de Jack Nicholson depuis *Vol au dessus d'un nid de coucou* de Milos Forman (1975).

Si le jeu d'acteur, la gestuelle, et jusqu'au moindre froncement de sourcils ou pincement de lèvres tiennent un rôle essentiel dans la composition d'un personnage ; la voix en est la suprême et dernière touche. *Elle est la parole, elle est la vie...* pour reprendre les premiers mots du *Prologue*. Mais il n'est pas seulement question des voix et de leur tessiture. Elles ne sont que les enveloppes et les chrysalides d'un sens, d'une émotion, d'un pathos qui valent comme seules raisons de transmettre et de communiquer. Non ! je parle aussi et surtout du jeu d'acteur véritable, de l'intonation, du débit, de la fluidité, de l'attaque des syllabes, de la hauteur, de la tonalité, de l'amplitude, du phrasé, de l'accent... et de la puissance évocatrice qui donne toute leur dimension aux personnages.

Quand bien même le cinéma et plus largement l'image se dotent de nouvelles parures via les dernières avancées technologiques propres à susciter chez le spectateur une sorte d'hyperesthésie

cinématographique ; la voix a encore de beaux jours à vivre sur la toile. Tant que les personnages auront des choses à dire et les auteurs des choses à écrire, la voix restera encore longtemps le seul moyen pour l'acteur de crever l'écran.

Aussi nous faut-il nous rappeler que le plus souvent, un acteur peut en cacher un autre. Derrière la star maquillée, costumée et apprêtée se dissimule le plus souvent son double, comme derrière le voile pythagoricien. Tous ces acteurs de l'ombre sont les véritables âmes de ces personnages. Ils sont de ceux qui prêtent véritablement vie à ces marionnettes aphones que sont ces icônes du cinéma international une fois qu'elles ont franchi les frontières de leur propre pays. Car l'écran fait écran et c'est le plus souvent l'enceinte acoustique, et non plus acousmatique, qui accouche l'émotion plus que l'irisation de la toile tendue.

Pour nous Français – c'est-à-dire pratiquant la langue du même nom au même titre qu'une religion ; que serait Peter Falk sans Serge Sauvion, décédé quant à lui le 14 février 2010 ? Que serait Marlon Brando sans William Sabatier ? Que serait Antony Hopkins sans Jean-Pierre Moulin ? Que seraient tous les autres acteurs emblématiques et charismatiques sans leurs différentes voix ? Rien d'autre sans doute, et pour le dire avec les mots de Thomas Stearns Eliot, que *des hommes creux, des hommes empaillés...*

« Silhouette sans forme, ombre décolorée, Geste sans mouvement, force paralysée ⁽³⁾ [...] »

(1) http://www.humanite.fr/26_06_2011-l%E2%80%99acteur-peter-falk-sur-les-ailles-de-l%E2%80%99ange-475115

(2) Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. TEL, [1945] 1999, p. 229.

(3) Thomas Stearns Eliot, *La terre vaine et autres poèmes*, Éditions du Seuil, 1976, p. 111.

Ernest Louis Lessieux à perte de vue

Le 29 août 2011

Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : j'ai dit : vous êtes des dieux ?

JEAN, X, 34.

À contempler l'œuvre peinte d'Ernest Louis Lessieux, on comprend mieux Épictète lorsqu'il nous dit : « Si Dieu avait fait les couleurs et toutes les choses visibles sans une faculté capable de les voir, à quoi serviraient-elles ⁽¹⁾ ? ». Car en effet, qu'auraient été *le chemin des douaniers, Roquebrune-Cap Martin, le Rocher, Fontvieille...* si l'artiste mentonnais n'avait pas posé son chevalet tout le long des sentiers qui parcourent et dominent la *Riviera*, depuis Menton jusqu'à Monaco ? Simplement matière brute savamment organisée et mise en forme au fil des millénaires. Structures minérales et végétales à la fois riches et complexes. Équilibres, harmonies et organisation parfaite. Puissants entrelacs minéraux, végétaux et organiques attendant tout au long de temps immémoriaux qu'un regard plus puissant que les autres achève la Création d'un coup de pinceaux magique.

Car à contempler une œuvre saturée d'ombres et de lumières, on comprend que l'artiste a véritablement mis le point final à un travail commencé depuis la nuit des temps. Matière encore inaccomplie attendant un œil pour l'achever enfin dans une totale perfection que nulle nature ne saurait atteindre sans complément visuel ; sans un regard pour ultime révélation.

La peinture, ici les aquarelles de Lessieux, sont à proprement parler *sur-naturelles*. Chaque œuvre contemplée ajoute en quelques touches de couleur savamment disposées un supplément de vie, d'âme et de création à l'œuvre naturelle elle-même. Un surcroît de complexité et d'organisation qui manquait à l'édifice pour qu'enfin il accède à une perfection, oserai-je dire, toute divine ?

Chacun, d'instinct, serait tenté de dire que la nature se suffit à elle-même. Qu'elle n'a jamais eu besoin de quelque œil que ce soit pour atteindre la perfection qui lui semble d'emblée acquise. Mais au bout du compte, et comme nous le dit si bien Épictète, que serait une nature sans œil pour la contempler ? Car, pour qu'il y ait beauté et perfection, il faut bien qu'il y ait une émotion elle-même née d'une sensation. Sans cette émotion révélatrice, littéralement *apocalyptique*, l'œuvre, la création, fût-elle universelle, demeure inachevée. À jamais figée dans les limbes obscurs d'un Sixième Jour sans fin. Et c'est bien en cela que consiste le travail de tout artiste sincère : faire en sorte d'apporter à la nature son couronnement dans une émotion finale. Tout créateur est en cela semblable à Dieu, l'artiste suprême comme le dit Sénèque. Par l'expression, il parachève une œuvre qui sans cela se révélerait absurde ; corps sans vie ; vie privée d'émotion.

Mais la conscience de la beauté, puisque c'est de cela dont il s'agit, soulève à son tour deux questions. La beauté existe-t-elle indépendamment de toute conscience ? Où bien est-ce l'émergence de cette dernière qui crée du même coup la première ? Que reste-t-il de toutes nos belles et nobles valeurs une fois que nous sortons de l'humain ? Quel « noyau dur », et par essence universel, serait à même de subsister une fois que nous avons décollé le vernis de nos cultures respectives ? La perception est la plus ancienne forme de l'« être au monde ». Elle est sans conteste le véritable fil rouge qui, depuis les plus lointains bouillonnements de matière jusqu'aux plus subtiles créations humaines, relie une à une toutes les formes de vie, des plus « primitives » au plus « expressives ». Dès lors, l'humanité est-elle à considérer comme une forme de perception parmi tant d'autres ? Une éprouvette de plus rangée sur les rayons du hasard et de la matière. Derrière l'apparente cohérence de l'univers dévoilée

par le regard humain, le chaos n'est-il pas depuis toujours inchangé ? Éternel maelström initiant de-ci, de-là, autant d'expériences originales comme bulles d'écumes dans le flot d'un torrent. Où bien l'humanité est-elle l'expression d'une cosmogénèse dont la beauté et la conscience seraient en l'homme un lieu de passage sans en être pour autant le dernier aboutissement ? De ces dernières questions et des possibles réponses qui viendront peut-être un jour les compléter, émergera le caractère absurde ou au contraire cohérent de l'existence. Mais ces deux visions des choses, ces deux réponses possibles n'ont-elles pas elles aussi de sens qu'au regard de notre seule espèce ? Une espèce singulière émergeant momentanément à la surface d'un univers éternellement chaotique serait-elle plus absurde qu'une seconde venant s'inscrire dans une continuité de type évolutionniste ? Cosmos ou Chaos ; ordre ou désordre ; le philosophe comme l'artiste n'ont-ils pas vocation à voir plus large, plus grand, plus vrai peut-être ? Pour ce faire, ne doivent-ils pas plonger leur regard dans cette portion de la vie la moins sujette à interprétation ? Autrement dit dans son mouvement même et non pas dans les traces successives et éphémères que celui-ci laisse dans la matière.

Ernest Lessieux, à l'instar de tout artiste, a su couronner la matière brute et inorganisée de la création qui se proposait à lui. Il a fait de son regard et de son œuvre les témoignages d'un dieu autoproclamé en la personne de l'artiste. Dès lors, le peintre s'est fait prophète, et son œuvre évangélique. Il nous invite à nous constituer le dieu de notre propre univers « [...] dans la contemplation, la réflexion et la conduite conforme à la nature ⁽²⁾. » nous dit Épictète.

Que notre vie dès lors, par notre regard, devienne véritablement une œuvre toute de beauté et d'émotion et la Création sera à même de s'achever en chacun de nous. Car si le corps, nous dit encore Épictète, est ce qui nous est commun avec tous les animaux, la raison et la pensée sont les qualités qui nous rendent semblables aux dieux.

(1) Épictète, *Entretiens*, I, VI, *De la Providence*, (3), Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 820.

(2) Épictète, *Entretiens, I, VI, De la Providence*, (21), Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 822.

Trois mille milliards de dollars

Le 14 septembre 2011

Si pour Marx la religion est l'opium du peuple, le patriotisme ne l'est sans doute pas moins.

Par le passé, l'idée de Dieu fut l'incontournable prétexte à ne nombreuses guerres d'invasion et de civilisation. On séparait ainsi les âmes des corps comme le bon grain de l'ivraie avec la seule et noble intention de les sauver de la damnation éternelle. On purifiait une terre impie de ces « presque humains » en leur faisant embrasser la croix avant de les vider de leur sang à grand renfort de sermons, de prières et d'alléluia. Plus prosaïquement, pendant de nombreux siècles, la religion fut la voie royale pour l'enrichissement et la puissance de ceux qui s'en réclamaient et qui surent de tous temps s'en faire les légitimes porte-parole et ardents défenseurs.

Aujourd'hui, le sentiment national, l'appartenance à l'histoire d'un pays, d'une nation, le patriotisme en somme, ont pris le pas au sein des pays dits développés sur toute sorte de fanatisme ou appartenance religieuse. Les héros nationaux ont remplacé les saints. Les drapeaux et bannières ont succédé aux croix et autres emblèmes religieux. Les monuments aux morts et autres mausolées se sont élevés en lieux et place des églises et des temples. Enfin, les articles des différentes constitutions ont progressivement damé le pion aux versets bibliques quand ils ne s'en sont pas largement inspirés.

De nos jours, le patriotisme, l'idée de la Nation, font davantage recette et mobilisent beaucoup plus les forces vives et les richesses d'un pays que le seul sentiment religieux.

Concernant les attentats du 11 septembre 2001, je ne suis pas plus adepte de la version officielle (dont j'imagine qu'elle ne nous dit pas tout) que de la théorie du complot ; qui pour le coup, nous en dit sans doute un peu trop. Il n'en demeure pas moins que cette dernière semble progressivement remonter à la surface comme le ferait le corps d'un noyé dont on espérait qu'il serait à jamais englouti par les flots boueux de l'information et de la communication. Car en définitive, et avec dix ans de recul, à qui auront majoritairement profité les attentats contre les tours jumelles ?

Après une décennie de guerre anti-terroriste menée sur les deux fronts irakiens et afghans ; après trois mille milliards de dollars en passe d'être engloutis dans un conflit qui semble encore avoir de belles années devant lui ; à qui, en définitive, aura profité le crime ?

Depuis que la civilisation a contaminé le monde en général, et l'humanité en particulier, la guerre a toujours été le moyen le plus radical de s'enrichir pour ceux qui en connaissaient les plus subtils rouages. Et si les économies des pays belligérants étaient de la sorte saignées à blanc comme l'étaient aussi les familles généreuses pourvoyeuses de soldats, les industriels du crime et les marchands de canons quant à eux ont toujours su tirer force profit de tous les conflits armés. Hitler l'avait bien compris. Il savait que la meilleure façon de relancer l'économie du Troisième Reich passait par la réanimation artificielle des usines métallurgiques du bassin de la Ruhr. La guerre se chargerait du reste. Quant aux alliés, ils savaient l'ampleur du gouffre financier que provoquerait leur entrée en guerre sur le vieux continent. Mais ils savaient aussi que ces dépenses astronomiques seraient largement compensées par ce que rapporterait à l'économie Américaine le « plan Marshall » et la reconstruction d'une Europe essentiellement détruite par les bombardements alliés.

Toute destruction est la condition *sine qua non* à toute reconstruction. La mort des valeurs actuelles est le préalable à toutes les formes de progrès et de renouveau. Les bâtisseurs de demain sont le plus souvent les démolisseurs d'aujourd'hui.

Qui ne s'est d'ailleurs surpris à penser que la plupart des conflits armés n'étaient pas déclenchés à seule fin d'entretenir une économie parallèle florissante ?

Car en effet, si la guerre menée par les États-Unis et ses partenaires de l'OTAN depuis dix ans a littéralement mis à genou une économie déjà fragilisée, elle n'en a pas moins profité à tous les généreux pourvoyeurs de la machine de guerre américaine. Tous ces crédits pharaoniques votés par le Congrès et inlassablement prélevés sur la sueur du contribuable américain finissent bien quelque part, dans d'autres poches. Les flux financiers de toute sorte n'échappent pas au principe des vases communicants. Et si l'argent disparaît ici, comme l'eau, ce n'est que pour mieux resurgir là.

Or, à qui profite le crime, depuis que le monde est monde, sinon aux industriels, marchands d'armes et de technologies guerrières ? Où sont inmanquablement passés ces milliards de dollars sinon dans les caisses de *Lockheed Martin*, *Boeing*, *Northrop-Grumman*, *General Dynamics*, *Raytheon*, *L-3 Communications*, *United Technologies*... et tous les autres nécrophages en col blanc de la bannière étoilée ? Autant de milliards arrachés au pays, aux plus humbles, à ceux qui sont véritablement la Nation et qu'on saigne à force de patriotisme et de manipulation politico-médiatique.

La vie et la mort ne sont rien que commerce. À se demander d'ailleurs si ce commerce a réellement vu le jour avec l'avènement de l'homme et de la civilisation. Car depuis la nuit des temps, toutes les formes de vie, à leur manière, ont su tirer profit de ce commerce éternel entre la vie et la mort. L'une n'étant toujours qu'à la condition de l'autre. Commerce que même l'horreur du *11 septembre* ne saurait faire oublier, quand bien même les cérémonies, les mémoriaux et les bannières étoilées soient revêtus de tout le lustre de l'émotion, de la douleur et de la dignité.

N'oublions pas non plus que les plus puissants hommes d'état ne seraient rien sans les empires industriels qui en sous-main, les manipulent comme de vulgaires pantins. Depuis leurs campagnes électorales jusqu'à leur accession au pouvoir, tout n'est que le résultat de sombres tractations, de compromis et de compromissions, d'engagements réciproques, d'obscur alliances et de plus obscures trahisons ayant pour seul objectif le partage à court terme d'une partie de la richesse nationale. L'accession au pouvoir de leur « champion » permettra à ses mécènes de l'ombre de se partager ce

qui reste de la dépouille d'une nation presque exsangue. Accords secrets, contrats (souvent frauduleux), parts de marché, prises (illégales) d'intérêts sur toute forme de transaction publique ; autant de moyens d'assouvir leur soif de richesses et de pouvoir. L'homme politique, le candidat à l'investiture n'étant plus, dès lors, qu'un cheval de Troie... de trois mille milliards de dollars.

C'est ainsi qu'un mandat présidentiel, même non renouvelable, suffira à enrichir de façon éhontée une poignée d'hommes influents, riches industriels, pétroliers, dont personne ne connaîtra jamais ni le nom, ni le visage. Le mandat arrivé à son terme et le pays toujours plus endetté, on laissera bien volontiers sa place à un autre. On passe le relais. C'est le principe de la pyramide. Celle-là même qui figure au dos des billets de un dollar, accompagnée de l'inscription *Novus Ordo Seclorum* (Nouvel ordre pour les siècles)...

Tant que le système fonctionne on continue d'en faire profiter ceux qui sont dans le secret. Aux prochains de redresser un bilan financier catastrophique du seul point de vue de l'État. À lui surtout de s'enrichir davantage. À lui d'actionner à son tour les manettes de cette merveilleuse machine à sous pour lui et ses affidés. D'autres en ont profité avant lui. D'autres en profiteront après. Au diable le peuple ! De toute manière, il ne sait rien et n'y comprend rien. Au diable la Nation ! Elle en a vu d'autres et elle en verra d'autres.

La Terre elle, ne mourra jamais. Elle s'épuise mais ne meurt jamais.

« Suppose au contraire que doivent venir aux affaires publiques des hommes qui, dans leur dénuement, ont faim de biens qui ne soient qu'à eux, convaincus que le pouvoir est l'endroit voulu pour en arracher le bien comme un butin, cette possibilité disparaît ; car alors le pouvoir est devenu l'enjeu d'une lutte, et, comme une semblable guerre est congénitale et intestinale, elle fait leur perte et celle du reste des citoyens. »

Platon, *La République*, VII.

Un naufrage peut en cacher un autre

Le 15 janvier 2012

La société de notation financière *Standard & Poor's* vient de priver la France de son triple « A ». Du même coup, sa crédibilité financière sur les marchés internationaux se trouve mise à mal. Crédibilité essentiellement dépendante de sa solvabilité.

Dans le même temps, le *Costa Concordia*, un des seize navires de la flotte de croisière italienne Costa faisait naufrage hier sur les côtes Italiennes, au large de la Toscane.

A priori, aucun lien d'aucune sorte entre les deux événements. Et pourtant, à y regarder d'un peu plus près, on ne peut s'empêcher d'y trouver autant de signes et de symboles du naufrage annoncé de nos civilisations.

Des navires comme le *Costa Concordia* sont à eux seuls de véritables microcosmes. Ils réunissent tout ce que la dite civilisation fait de pire en matière de culture, de consommation de masse, de loisirs, de divertissements. Ils sont comme autant de laboratoires et de sociétés miniatures. Autant d'éprouvettes où l'on retrouve, en taux de concentration cent fois supérieurs à la normale, les formes les plus dures de consumérisme, de profit, d'exploitation de l'homme par l'homme, d'épicurisme frelaté, d'hédonisme libéral (et non libertaire). On peut y voir les traits les plus marqués du libéralisme, de l'économie de marché et de leurs plus viles dérivées telles l'avidité, la suffisance et toutes les formes d'excès dont seules nos civilisations semblent détenir le funeste secret.

Les entrailles du navire sont pleines à craquer de toutes sortes de denrées autant inutiles qu'hypercaloriques. La succession des ponts, quant à elle, est à l'image des classes sociales qui s'y côtoient. Quand les uns se gavent au pont supérieur de tout ce que la société peut produire de bien de consommation, les autres, dans le bruit, l'effervescence, les journées à rallonge, la chaleur moite et les odeurs mélangées, travaillent, pour ainsi dire, à fond de calle.

Pour les croisiéristes, la vie à bord – et c'est bien légitime puisqu'ils sont en vacances – oscille entre la cabine climatisée et aseptisée, les buffets à volonté, les pistes de danse, les activités sportives de toute sorte... Sans oublier bien sûr les jeux d'argent et les boutiques de luxe où chacun et chacune est à même de dépenser chaque jour davantage. Pourvu que l'équipage fasse toujours en sorte de vous faire croire que vous êtes la seule véritable star du navire. Les excursions dites « culturelles » n'ont le plus souvent de culturel que le nom. Elles consistent surtout à faire prendre l'air à la carte bancaire.

Ces villes flottantes sont de véritables vitrines de ce que nos civilisations ont de plus prétentieux et vulgaire : abondance, gigantisme, technologie, profit, commerce, argent, surconsommation, surpopulation, pollution, gaspillage et surproduction à la fois énergétique, technologique, économique et industrielle. Le tout au cœur d'un décor des plus ostentatoires, luxueux et insolents, digne des plus riches palais émiratis.

Mais le vernis de la dite civilisation reste néanmoins fragile. Sitôt que la mort montre le bout de sa faux au détour d'un récif, les plus grandes certitudes, les plus belles formes de notre culture vacillent sur leurs socles de marbre. Après plus de deux mille ans d'âpres conquêtes, elles ne sont plus que lettres mortes. Où, comment plus de quatre mille passagers ne deviennent plus que bêtes apeurées se piétinant les unes les autres dans le seul espoir de sauver leur peau. Qui pourrait leur en vouloir ? Qui oserait leur reprocher ? Qui, parmi nous, oserait se prétendre, en pareille situation, différent du tout un chacun quand la « civilisation » ne se résume plus qu'à la seule pulsion de vie ?

De semblables événements, pour qui sait voir au-delà des seuls faits et de la première émotion, nous en disent long sur la fragilité de nos sociétés et de nos certitudes. Les guerres, les catastrophes naturelles, technologiques ou bactériologiques nous en apprennent beaucoup plus sur nous que tous les ouvrages écrits en plus de vingt siècles de découverte. Foin des livres et des théories savamment exposées sur les plateaux de télévision ! Notre humanité ne se révèle vraiment qu'au « pied du mur » : celui du condamné.

Nous qui nous sommes longtemps crus si supérieurs aux peuples dits « primitifs », de tels comportements de terreur et de panique invalident jusqu'à nos plus ardentes croyances, nos plus farouches convictions. Bien au contraire, ne serions-nous pas, des deux formes de civilisations, la plus primitive, la plus arriérée ? Non pas tant dans les formes technologiques et pratiques que nous prêtons à l'idée d'évolution. Mais, bien au contraire, dans notre aptitude au renoncement à toutes ces formes de progrès qui, quoiqu'on s'en défende journallement, semblent vouloir nous mener droit à notre perte.

Le véritable progrès ne tiendrait-il pas justement en notre capacité à renoncer ? Renoncer au pouvoir sous toutes ses formes. Renoncer à la force. Renoncer à la toute puissance économique, mécanique, industrielle, énergétique, intellectuelle, politique, idéologique et médiatique. Renoncer à toutes les formes de suprématie et de coercition sur la nature, la vie, les hommes et les bêtes. La volonté suprême n'est-elle pas celle qui consisterait justement à renoncer à toute forme de volonté ?

Si le *Costa Concordia* évoque trait pour trait la société occidentale du XXI^e siècle, son naufrage est la parfaite illustration de ce vers quoi nos comportements risquent de nous conduire : le naufrage de notre civilisation déclinante et décadente. Le symbole est trop fort, trop évident pour le passer sous silence.

Car cette catastrophe - et bien qu'il soit encore trop tôt pour le dire avec certitude - ne semble pas avoir d'autre origine que l'insouciance, l'aveuglement, la prétention et le manque total de préparation d'un équipage qui, de bout en bout, semble avoir grandement sous-estimé les risques inhérents à une navigation à

proximité des côtes. De même que l'équipage du *Costa Concordia*, notre civilisation semble pareillement aveuglée par sa toute puissance technologique, économique et financière. Nous nous en remettons aujourd'hui de façon aveugle à toutes les formes de systèmes. Autant de savantes constructions que nous compliquons à l'envi dans un insatiable besoin de perfection et de précision. Mais c'est oublier que le chaos, le hasard, l'indétermination n'en sont pas pour autant écartés. Bien au contraire, l'ultra complexité de n'importe quel édifice le rend d'autant plus fragile et vulnérable. Le moindre « grain de sable » se trouve dès lors chargé d'un pouvoir d'autant plus puissant que le système sera complexe. À plus forte raison si l'homme s'en remet aveuglément à sa toute puissance et à son génie.

En 1912, le *Titanic* et son commandant avaient pour excuses que les icebergs ne restent que très rarement au même endroit. En 2012, le *Costa Concordia*, à la pointe de la technologie et après de nombreux précédents, ne semble pas avoir su tirer les enseignements de ses illustres mais néanmoins « naufragés » prédécesseurs. Humilité ! Humilité ! Qui plus est, la réaction des plus inappropriées de l'équipage dans les premiers temps du naufrage montre à quel point la compagnie, toute axée sur le profit et la rentabilité, n'avait sans doute fait que peu de cas de l'éventualité d'un tel accident.

Faut-il enfin voir dans ce double évènement les signes avant-coureurs et les symboles d'une catastrophe et d'un naufrage autrement plus importants que celui qui vient d'avoir lieu ? Le naufrage du *Costa Concordia* est-il un avant-goût de ce qui attend le monde occidental ? Faut-il voir dans l'évènement localisé un signe annonciateur du futur naufrage de notre civilisation, sinon de notre économie ? En d'autres termes, est-ce qu'un naufrage peut en cacher un autre ?

Le « jeu du foulard » : instinct de vie ou pulsion de mort ?

Le 17 mars 2012

Mes quatre années passées au lycée (de 1983 à 1987) ont été riches de rencontres et d'expériences nouvelles. Le seul fait, pour le jeune rural que j'étais, de me retrouver pensionnaire dans un établissement de plus de deux mille élèves, et *a fortiori* dans une grande agglomération, n'était pas une petite aventure. Pour moi, fils unique qui n'avait encore jamais quitté le giron familial et ma petite bourgade, c'était une première expérience de taille.

Fragments autobiographiques

Comme beaucoup de jeunes en pareille situation, j'eus tôt fait de nouer mes premiers liens avec d'autres nouveaux arrivants aussi impressionnés et inquiets que moi, mais sans aucun doute plus délurés. Ce fût aussi pour nous l'âge de nos premières épreuves de type « initiatique ». En effet, certains anciens de l'internat eurent tôt fait de nous préparer psychologiquement à notre premier bizutage en règle. Nous savions désormais qu'un de ces prochains soirs nous ne pourrions échapper à ce qu'ils nous préparaient et dont la perspective à elle seule tenait une bonne part dans l'épreuve elle-même. Notre destin était scellé. En fait de bizutage, l'épreuve ne fut pas si terrible que cela. Même si des faits identiques peuvent, selon la sensibilité et l'histoire de chacun, être très différemment vécus. Nous nous en sortîmes avec un peu de peinture dans les cheveux, mais surtout un

amour-propre égratigné. Nous nous remîmes assez rapidement de cette « initiation » avec le sentiment d'avoir subi « l'épreuve du feu », mais surtout, de mériter désormais notre entrée dans le saint des saints : la communauté des internes de mon lycée.

Bien sûr, il faut comparer ce qui est comparable et bien des bizutages n'ont de tel que le nom. Ils sont malheureusement et de plus en plus souvent prétexte, pour les plus anciens, à se livrer à toutes sortes de perversions, tortures ou harcèlements. Autant de possibilités de laisser libre cours aux désirs les plus noirs, aux tendances les plus inavouables.

On peut d'ores et déjà noter qu'à la différence des rites initiatiques des sociétés traditionnelles, ceux pratiqués par notre dite « civilisation » ont le plus souvent recours à l'humiliation. Quand les peuples premiers ont pour unique objectif de valoriser la personne à seule fin de l'intégrer sur un pied d'égalité ; la civilisation quant à elle, se charge de ravalier l' « initié » au rang le plus inférieur. La compétition commence, qui n'aura de cesse d'un bout à l'autre de nos existences modernes.

Passée cette première épreuve, nous nous attachions, mes camarades et moi, à trouver au fil des mois de nouvelles formes de défis, de sources d'émotions qui étaient autant de façons de nous mesurer les uns aux autres. Un soir, l'idée nous prit de nous pendre au rebord d'une des fenêtres de notre chambre. Notre dortoir se situait au quatrième étage du bâtiment. Chacun notre tour, nous enjambâmes précautionneusement le bord inférieur de la fenêtre. Puis, fermement cramponné au rebord de bois, nous devions de la sorte laisser pendre notre corps de tout son long l'espace d'une ou deux secondes. Ainsi fait, nous remontions, sans trop tarder, à la seule force des bras, mais toujours assistés de deux de nos camarades. L'excitation était grande. La brise légère et la nuit où scintillaient les lumières de la ville ne faisaient que rajouter à notre ivresse. Avions-nous conscience du danger ? Oui ! Même si, à cet âge, on est loin de soupçonner tout ce qui peut bien arriver et qui échappe forcément à un adolescent de quinze ans qui a pleine confiance en lui, en ses camarades, en la vie, et en sa bonne étoile. À

notre échelle cependant, nous étions aussi prudents que possible, même si l'acte relevait d'une certaine inconscience.

C'est ainsi qu'au fil des mois nous multiplions les jeux dits « à risques ». Durant les cours de dessin et en l'absence momentanée de notre professeur, nous nous amusions à traverser la classe depuis l'extérieur sur une petite corniche, qui plus est légèrement pentue, d'à peine quarante centimètres. Nous mîmes cependant fin à cette expérience le jour où un autre élève voulut lui aussi prouver sa valeur. Le problème était qu'en plus d'être notoirement mal dégourdi et toujours chaussé de santiags, il avait choisi un jour où la corniche était mouillée. Nous fîmes tout pour l'en dissuader... en vain. Nous étions morts de peur. Nous prenions soudainement conscience que le jeu, jusque-là sans conséquences, pouvait littéralement tourner au drame.

Pour en finir avec cette liste, non exhaustive, de faits mémorables et parfois déplorables, nous avons trouvé un moyen apparemment sans danger, de vivre des « états de conscience modifiés ». La méthode consistait en des évanouissements provoqués. Nous perdions ainsi connaissance deux ou trois secondes, guère plus. Lors de ces syncopes, les plus « chanceux » d'entre nous avaient quelque furtive hallucination. Il s'agissait déjà d'une des multiples variantes du tristement célèbre « jeu du foulard ». « Jeu » qui fait près de vingt jeunes victimes chaque année en France, sans compter les survivants dont les séquelles auront à jamais détruit l'existence et celle de leurs proches.

Les règles du « je »

Toutes ces expériences, parfois plus folles les unes que les autres, étaient autant de défis lancés à l'autorité, à la société, mais aussi et surtout à nous-mêmes. Elles étaient autant d'occasions de mesurer notre courage, notre audace, notre force physique ou morale. Autant de moyens d'évaluer notre capacité à résister à toutes les formes d'opposition ; depuis celle du corps physique, jusqu'à celle du corps social. Ces épreuves étaient, en tant que telles, autant de façons de consolider le noyau dur de notre petite communauté d'internes.

Quoique nous nous voulions par-dessus tout libres, nous étions néanmoins fortement dépendants les uns des autres. Intimement liés et nourris de nos expériences à la fois individuelles et collectives.

Toute personne, fut-elle la plus indépendante qui soit, est nécessairement le fruit, le résultat de ses interactions passées ou présentes avec la société des autres individus. Nous n'existons que par notre contact prolongé avec autrui. Et quand bien même nous nous trouvions depuis des années sur une île déserte, abandonné de toute civilisation, nos pensées et notre mémoire en garderaient pour toujours les habitudes de vie et de pensée. Aussi, le plus misanthrope des hommes n'est encore lui-même que par le souvenir presque organique qu'il conservera, sa vie durant, de la société des autres hommes que par ailleurs, il s'attache à fuir. L'esprit de chacun est un *esprit collectif*. Mais si les sociétés, de quelque partie du monde que ce soit, contribuent dans une large mesure à façonner les individus ; ces derniers, rétroactivement et proportionnellement à leur personnalité, tendent naturellement à se singulariser et à s'affranchir des dites sociétés. *A contrario*, cette même singularisation passe par le besoin de reconnaissance et d'appartenance à une société nouvelle, parfois marginale, illégale, antisociale et contestataire.

Rituels d'initiation et de passage

Le rite de passage ou d'initiation est la condition *sine qua non* à l'intégration de toute forme de société. Qu'elle soit tribale, moderne, officielle ou tout à fait officieuse voire illicite ; qu'elle se compose de trois ou quatre individus ou de plusieurs milliers ou millions. Le rite de passage est le moyen le plus ancien, le plus naturel en même temps que le plus répandu d'insertion sociale et de constitution de la société. Il serait d'une certaine manière au groupe ce que la sélection naturelle est à l'espèce. Il assure la cohésion de la société en même temps que la qualité du lien social qui la compose et dont elle participe.

Les sociétés traditionnelles ont depuis toujours compris l'importance des rites et des épreuves initiatiques. Il n'est pas de

clan, de tribu, de communauté plus ou moins « primitive » qui n'ait ses rites de passage, ses épreuves physiques ou psychiques qui assurent à l'enfant (le plus souvent à l'adolescent) son entrée dans le monde des hommes et sa reconnaissance comme tel. Depuis des temps immémoriaux, les rituels d'initiation, ont été et son encore des éléments incontournables d'intégration, de reconnaissance et de valorisation de l'individu au sein des peuples premiers du monde entier. Autant de tribus, de clans, d'ethnie différentes ; autant de rites, d'épreuves et d'initiations variées sur le thème de l'effort physique, de la douleur, de la résistance au mal, de l'endurance et de l'exploration des limites du corps comme de celles de l'esprit. Que ce soit la circoncision ; les scarifications pratiquées par les hommes crocodiles de la côte nord de la Papouasie Nouvelle Guinée ; les sauts dans le vide attaché à une liane de la tribu Saa de l'île de Pentecôte ; la souffrance endurée sous les morsures de fourmis ou les piqûres de guêpes (certaines tribus de la région des Guyanes en Amazonie) ou celle, non moins intense, du tatouage traditionnel Polynésien et Maori ... toutes ces épreuves n'ont pour seul objectif que de permettre au jeune garçon ou à la jeune fille de prouver sa valeur, son courage, non seulement au groupe, à la communauté, mais encore et surtout, à ses propres yeux. Elles ont le plus souvent lieu à la puberté et marquent ainsi le passage de l'enfance à l'âge adulte. « Les cérémonies de l'initiation, nous dit Lucien Lévy-Bruhl, ont donc pour but de “parfaire” l'individu, de le rendre apte à toutes les fonctions d'un membre légitime de la tribu, de le compléter en tant que vivant, comme la cérémonie qui clos le deuil “parfait” le mort⁽¹⁾ ».

Dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Émile Durkheim nous dit : « La douleur est génératrice de forces exceptionnelles. C'est par la manière dont il brave la douleur – essentiellement au cours des rites d'initiation – que se manifeste le mieux la grandeur de l'homme. Par là, il s'élève au-dessus du commun, du vulgaire, du profane. Au-dessus de sa propre nature. Il est dès lors effectivement plus fort que la nature puisqu'il la fait taire. De là relève son caractère désormais sacré et sa renaissance⁽²⁾ ».

Qui ne se souvient, étant enfant, avoir fièrement exposé sa plus belle cicatrice, souvenir d'une chute de vélo mémorable ? Qui n'a jamais fait signer son premier plâtre à l'ensemble de sa tribu pré-pubère dans la cour d'école ? Ce plâtre, ce bras cassé, était non seulement l'emblème de notre intrépidité et de notre endurance face à la douleur. Ils étaient en même temps les marques, les symboles matériels de la reconnaissance de la microsociété de nos camarades de classe ou de notre « bande ».

Ce que les sociétés tribales ont su conserver en dépit des assauts répétés de la civilisation ; cette même civilisation s'en trouve aujourd'hui cruellement dépourvu. La quête identitaire à laquelle chacun, depuis l'enfance, se trouve nécessairement confronté, ne trouve que difficilement les moyens de s'accomplir. Avec la modernisation de nos sociétés hyper-technologiques et la progressive disparition des fêtes du folklore régional, la jeunesse peine à exprimer les forces primitives qu'il lui faudra dompter et sculpter. Car les fêtes traditionnelles, à l'instar des rites de passage des peuples premiers, étaient autant d'occasions pour l'adolescent de mesurer sa force, son ardeur, et de gagner sa place au sein de la communauté ainsi que le respect de tous.

Car point n'est besoin d'aller chercher sous d'autres latitudes, vers d'autres continents plus exotiques ce que la vieille Europe elle-même a de tous temps connu. De l'Antiquité jusqu'à la plus récente époque, le vieux continent à lui aussi pratiqué les rites d'initiations les plus variés. La Kryptie, à Sparte, était une période durant laquelle les jeunes gens étaient livrés à eux-mêmes, en pleine campagne, ne survivants que par leurs propres moyens. L'Éphébie, à Athènes, était une initiation qui durait deux ans. La première année était consacrée à l'instruction des armes. La seconde, aux travaux importants de la cité. À l'issue de cette longue et difficile formation, l'éphèbe, s'il avait démontré son aptitude dans ces différents domaines, était consacré citoyen d'Athènes. Plus près de nous, le service national était encore, et d'une certaine manière, une de ces institutions qui faisait office, sans distinction aucune, de rite de passage pour tous. Sans pour autant être nostalgique de l'institution en tant que telle, force est d'admettre qu'elle était le lieu de transmission de certaines

valeurs fondatrices, aussi bien de l'individu que de la communauté. Le scoutisme est encore une des rares institutions officielles à conserver cet esprit initiatique.

Aujourd'hui, la jeunesse dispose de moins en moins de moyens pour accéder à la reconnaissance sociale et surtout, à la construction de soi. Le sport lui-même, ne fait plus rêver que pour la gloire et l'argent qu'il verse aux plus célèbres de ses adeptes. La compétition sur fond de dopages, de parts de marché, de contrats de plusieurs dizaines de millions d'euros n'arrange rien à l'image que le sport, de manière générale, véhicule au sein de la jeunesse. L'effort physique institutionnalisé est devenu un commerce comme le reste. Les remises de diplômes, autres formes de rituels modernes, ont perdu cet aspect cérémoniel qui, au-delà du lustre, jouait un rôle non négligeable dans les premières années de l'existence. Ce ne sont plus aujourd'hui que listes de noms ou chacun entame un long processus de dépersonnalisation sociale. Le baptême, la communion ou le mariage étaient il y a peu, des rites profondément ancrés dans la société. Aujourd'hui, leur fondement même, la religion, vacille sur ses bases.

Forces brutes et puissances affectives

Tout est aujourd'hui centré sur la réussite scolaire et au-delà, professionnelle. Or, ces deux formes de reconnaissance sociales sont profondément insuffisantes. Elles ne permettent pas à tout un chacun, loin s'en faut, de s'exprimer et d'être reconnu. Ces deux formes de réussites ne sont bien évidemment pas représentatives de la valeur de chacun. Bien au contraire, les multiples rites initiatiques qui jalonnent le parcours sociétal sont autant de moyens de coercition et de répression du corps, de l'instinct et de la vie ⁽³⁾. Les trois métamorphoses symboliques énoncées par Jacques Gleyse et Muriel Valette « décrivent un corps soumis de manière exacerbée à la "régularisation du monde". Le système mythologique dans les trois cas est un ange moderne (élève, élève en EPS, sportif de haut niveau) extirpé de la chair. C'est à dire quelqu'un qui renonce à un corps pulsionnel, hédoniste, passionnel pour un corps instrumentalisé ⁽⁴⁾ ».

De la même manière que la prison comme tout autre forme de sanction sociale ne prend en considération que certains critères en en méprisant beaucoup d'autres. Dans ce dernier cas, c'est toujours la *personne* qui est sanctionnée en lieu et place du *citoyen*. Mais une société ne se réduit pas à ses seules institutions. Elle est bien davantage. Sous ses aspects policés, elle n'est que forces brutes et puissances affectives et primitives que la culture, tel un squelette fragile, s'efforce de soutenir sinon de contenir dans ses formes les plus violentes.

La dévalorisation grandissante du travail, le manque de reconnaissance du mérite personnel ; les « affaires » et toutes les formes de vols pratiqués par les plus hautes instances sociales... tout cela ne fait qu'ajouter à la déconsidération sinon au mépris des valeurs fondatrices de la « civilisation ».

Se sentir fort ! Se sentir vivre !

Enfin, l'atmosphère grandissante de surprotection à la fois physique et légale de la personne interdit de fait à la douleur et à la maladie d'assurer leur rôle initiatique. Car aussi bénignes soient-elles, celles-ci sont autant d'occasions offertes à l'individu et au corps de se découvrir et par là même, de grandir. La maladie, la douleur, la mort elle-même n'ont plus droit de cité. Elles ont pourtant, et de tous temps, été les aiguillons permettant à chacun de se définir dans sa chair, dans l'espace et dans le temps. Dans *Les Argonautes du Pacifiques occidental*, Malinowski différencie les Européens et leur guerre à échelle industrielle et les Trobriandais. Il écrit : « Pourtant, lorsque mille guerriers s'affrontent aux Trobriands, le bilan de la rencontre se chiffre tout au plus à une demi-douzaine de tués et au double de blessés. En revanche, quelle occasion magnifique de développer le courage personnel, la ruse, l'esprit d'initiative ! L'atmosphère de passion que provoque tout ce branle-bas de combat ne peut avoir que des effets bénéfiques sur la jeunesse à qui elle évite de s'enliser dans le train-train quotidien⁽⁵⁾ ». Bien sûr, il n'est pas question ici de faire un éloge de la guerre.

Ainsi surprotégés, nous nous confortons dans notre enfance que nous nous efforçons tant bien que mal de prolonger *ad vitam aeternam*. Nos sociétés, de plus en plus aseptisées, tendent à prolonger la vie de vieux enfants, plutôt qu'à construire celle de jeunes hommes.

Par cette difficulté grandissante à affirmer ses valeurs personnelles, une certaine jeunesse n'a aujourd'hui d'autre expédient que de recourir à ses propres codes, à ses propres rites d'initiation. C'est ainsi que livrée à elle-même, à cette pulsion de vie dont l'adolescence n'est pas une moindre expression, cette jeunesse en recherche et avide d'expériences se trouve à la merci de toutes les formes de déviations ou d'extrémismes. Qu'ils soient d'ordre politiques, religieux, communautaristes ou tout simplement comportementaux. Le manque croissant de repères stables, mais surtout crédibles sur le plan familial, social, religieux et culturel, ne fait qu'accentuer le phénomène de marginalisation du « rituel de passage » ou d' « initiation ». Les gangs, les confréries, les cercles, sectes et autres formes d'associations plus ou moins licites, sont autant de symptômes de la crise identitaire individuelle et collective. Le succès croissant des jeux vidéo de plus en plus proches de la réalité est un autre de ces signes. Mais ce ne sont là que mondes virtuels. Et nous sommes faits de chair et de sang. Or, c'est la chair et le sang qui doivent s'exprimer. Car si les moyens font aujourd'hui défaut au sein de nos sociétés hyper technologiques et technocratiques, les besoins restent irrémédiablement les mêmes. C'est ainsi que les différentes sortes de marginalisation, d'improvisation de « rituels de passage » ou d'épreuves dites « initiatiques » sont autant de sources d'accidents et de drames.

Les responsabilités

Ces dernières sont certainement plus d'ordre collectif qu'individuel. L'État n'est pas plus coupable que la famille. Car c'est bien la société, à travers son évolution et ses plus récentes mutations qui laisse de moins en moins de place à des rites de passage codifiés et reconnus comme tels. Ces actes, la société l'a enfin compris, n'ont

rien de suicidaires. Ils sont, tout au contraire, l'expression d'une volonté de vivre, d'une puissance vitale débordante. Comme toute force démesurée trop longtemps réprimée, elle finit à terme par devenir destructrice. Les forces de vie sont aussi des forces de mort. Qui plus est, et considérant toute société comme un organisme à part entière, on imagine aisément ce qui pourrait résulter d'une telle contrainte à l'échelle d'une nation.

Comme toute espèce vivante, l'homme subit tout au long de son existence diverses métamorphoses qui marquent autant d'étapes dans son évolution, qu'elle soit collective ou individuelle. Chacune de ces mutations sont autant de morts et de renaissances successives qui doivent être consacrées et reconnues pour être efficaces. Lucien Lévy-Bruhl nous dit encore : « L'état d'intense réceptivité requis par les initiations est obtenu par les différentes épreuves physiques et/ou psychologiques qui vont jusqu'à faire croire à la société comme à l'initié lui-même, à une sorte de mort symbolique, passagère. État transitoire qui dans tous les cas doit aboutir à une renaissance sociale, communautaire. Bref, à une totale incarnation dans le monde des vivants. Toute initiation passe par une mort symbolique ayant pour fonction de dépersonnaliser le novice et de le faire s'incarner en une autre personnalité reconnue par le clan⁽⁶⁾ ».

Les institutions d'hier ont perdu de leur efficace face à des individus qui ont profondément changé. Les rites modernes n'ont sans doute pas suffisamment évolué au regard des personnalités. Ces dernières années, sous la pression des sociétés en forte mutation, les rites de passage ou d'initiation sont devenus obsolètes. Ils ne répondent désormais plus aux besoins criant des corps et des esprits nouvellement constitués.

Si elles ne veulent pas se laisser déborder, sinon succomber aux puissances qui les animent, nos sociétés doivent sans tarder se réinventer. Pour ce faire, elles devront redéfinir les contours et les structures mêmes de leurs institutions, de leurs politiques et de toutes les formes de l'organisation sociale. Les élèves d'aujourd'hui, mais aussi les enseignants, les malades, les retraités, les marchands, les ouvriers, les artistes, les prêtres, les poètes... comme les prophètes... les hommes en somme, ne sont plus ceux d'hier. L'incessante

succession des métamorphoses qui font et défont tour à tour l'humanité et la vie marque une étape nouvelle. Nous sommes à cette époque charnière où les forces vitales tendent à déchirer l'enveloppe surannée qui désormais nous opprime et comprime nos plus profondes aspirations.

Quelles réponses possibles ?

En matière de rites d'initiation ou de rites de passage, certaines initiatives ont déjà vu le jour, et ce depuis plusieurs années. Le saut à l'élastique, par exemple et tous ses dérivés ne sont rien d'autre qu'une forme ancienne de rituel revisitée par nos sociétés modernes. Il est la transposition même du rituel de passage sous une forme moderne, encadrée, officialisée presque. Ce genre d'expérience, d'une grande intensité émotionnelle, affective et collective crée du lien social par l'émotion commune qu'elle suscite. Elle a le plus souvent lieu en présence d'un cercle de personnes restreint. Celles qui nous sont les plus chères ; les amis les plus proches avec qui on se sent la volonté de partager ce qu'on a de plus authentique en soi. Ils seront en même temps les témoins tout autant que les acteurs de notre propre métamorphose et de notre renaissance. Les stages de survie comme toutes les adaptations modernes de rites plus archaïques n'ont pas d'autre but que d'encadrer et d'institutionnaliser, autant que faire se peut, une demande affective individuelle, de toute façon incontournable.

De la même manière, il doit être possible de parvenir au même résultat concernant les rites d'initiation improvisés dont « le jeu du foulard » est un exemple parmi tant d'autres. Ce genre de pratique traduit un besoin plus individuel. Même si elle peut s'inscrire dans un désir de reconnaissance de la part du groupe, elle est avant tout l'expression d'une recherche de sens ; une quête identitaire qui vise à éprouver le corps et la conscience dans ce qu'ils peuvent apporter à la construction de soi et à la révélation d'une vérité profonde. Aussi, certaines techniques ou disciplines méditatives, psychanalytiques, sportives ou thérapeutiques (hypnose) ; l'accès à des caissons d'isolement sensoriel, doivent pouvoir être proposées. Elles sont

autant de moyens de substitution qui permettraient au « novice » d'avancer plus intensément dans sa quête sans jamais se mettre en danger. Ces méthodes pourraient d'ailleurs se faire avec tout l'accompagnement nécessaire (familial, pédagogique et médical) et la solennité qui sont des éléments incontournables du rite, voire des composantes essentielles. L'initiation à la pratique de certains sports dits « extrêmes » pourrait s'avérer un palliatif intéressant. Le saut à l'élastique ; les sports aériens ; les sports de combat... sont autant d'activités à forte « valeur ajoutée » en terme d'image et de valorisation de soi. Elles permettent sans doute plus que n'importe quelle autre pratique sportive de gagner en assurance et en confiance en soi. Dans tous les cas, ces différentes disciplines sont reconnues et encadrées. Elles permettent également de partager avec un groupe les sensations nouvellement expérimentées. Elles permettent ainsi au jeune d'éprouver des sensations fortes, nouvelles en même temps qu'elles lui donnent la possibilité de s'inscrire dans un groupe d'« initiés » au sein duquel il se sent reconnu.

Sur le plan intellectuel, l'écriture automatique, les rêves, la poésie et plus simplement toutes les formes d'expression artistiques sont autant de moyens simples et efficaces d'exprimer sa nature profonde. Ils ont été, de tous temps et de toutes les parties du monde, des sources de connaissances inépuisables. Mais il faut, pour être efficaces, que ces formes d'expression soient libérées de leurs carcans académiques et économiques. Elles ne doivent répondre qu'à un seul impératif : l'expression de soi. L'Éducation Nationale devrait laisser d'ailleurs une place plus grande à toutes les formes d'expression artistique. Car avant toute implication culturelle, éducative ou économique, celles-ci ont un premier rôle à jouer essentiellement thérapeutique et préventif.

Toutefois, l'écoute, l'échange, le partage restent les meilleurs moyens de détecter les signes avant-coureurs des drames qui se nouent chez le jeune ou l'adolescent. Informer autant que possible sur les dangers de pratiques telles que le jeu du foulard. Dangers le plus souvent ignorés des enfants. De toutes les manières, briser le silence et éviter d'interdire sans autre explication. Le silence ou l'interdit sont plus incitatifs que préventifs. Ils ne font qu'accroître la

curiosité de l'enfant vis-à-vis de ces pratiques. Qui plus est, le but pour le jeune en quête de reconnaissance et de valorisation auprès de ses camarades, passe le plus souvent par la défiance à l'égard de l'autorité, qu'elle soit familiale ou sociale. Un renforcement de cette autorité ne ferait sans doute qu'aggraver le problème en fournissant au jeune une occasion supplémentaire de se valoriser aux yeux de son « clan ». La surprotection, quant à elle, ne serait pas une meilleure solution. L'objectif étant, chez le jeune, non seulement de se confronter à l'autorité, mais de prendre des risques, de se mettre en danger dans le seul but de mesurer sa force, sa valeur et son courage : surmonter ses peurs.

Écouter ses rêves, ses aspirations profondes. Chercher avec lui les moyens de se construire et de se singulariser tout en s'intégrant. Voilà autant de méthodes simples et souvent efficaces, permettant à l'enfant d'accomplir sa métamorphose. Car à sa venue au monde, tout individu ne fait que commencer la longue liste de ses naissances et de ses morts successives. Le tout n'est pas de naître, il reste encore à être. Et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'on peut éventuellement prétendre avoir été un homme. Encore faut-il que celle-ci soit assez longue pour çà.

(1) Lucien Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Les Presses Universitaires de France, [1910] 1951, Livre deuxième, p. 94 de la version numérisée accessible sur le site <http://classiques.uqac.ca/>

(2) Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1968, p. 306. Version numérisée accessible sur le site <http://classiques.uqac.ca/>

(3) Cf. <http://corpsetculture.revues.org/562>

(4) *Ibid.*

(5) Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Éditions Gallimard, (Coll. TEL), [1922] 1989, p. 41.

(6) Lucien Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Les Presses Universitaires de France, [1910] 1951, Livre deuxième, p. 95 de la version numérisée accessible sur le site <http://classiques.uqac.ca/>

(7)

Socialisme ou individualisme ?

Le 29 avril 2012

À une période, celle de l'entre-deux tours, où la France est divisée en deux, on peut néanmoins s'entendre sur le fait que la gestion d'une nation peut se comparer à celle d'une famille. Dans tous les cas, la première fait inmanquablement appel au bon sens des chefs d'État et de ceux qui les élisent quand la seconde requiert le bon sens des parents.

Or, nous vivons une époque où le bon sens est une denrée rare. La surconsommation, l'endettement des ménages, le gaspillage ; le tout joint à une éternelle soif de biens de consommation « indispensables » au bien-être de tout un chacun font que le non-sens prend un peu partout la place du bon sens. Car l'on conçoit bien que la période soit difficile pour tous, crise oblige. Mais on admet beaucoup moins que pour faire face à la dite crise, il nous faille tout simplement changer notre façon de consommer.

Nous vivons une époque merveilleuse où l'individu est véritablement parvenu au sommet de la pyramide sociale. On a tellement mis en avant la liberté individuelle qu'on a fini par en faire le but ultime de toute forme de politique sociale. Chacun désormais n'attend plus de l'État que des retombées positives au niveau de sa vie personnelle. *Chacun pour soi et l'État pour tous*, ou plutôt pour chacun. Tel est aujourd'hui le seul credo à même de fédérer les masses. Tout citoyen attend désormais de la Nation qu'elle soit à même de subvenir à l'essentiel de ses besoins dans les différents

domaines du travail, de la santé, de la culture, des loisirs, des transports, de la sécurité...

Certains politiciens ne s'y sont pas trompés en promettant, là aux cheminots, ici aux infirmières et au personnel de santé, puis aux agriculteurs, aux enseignants, aux artistes, aux ouvriers, à la jeunesse, à la police, aux retraités, aux homosexuels, aux mères de famille, aux familles monoparentales, aux handicapés, aux immigrés... bref, à tous ceux qui ont un droit individuel à revendiquer.

Telle est la traduction d'une philosophie de l'immédiateté. *Carpe diem* ! Profitez du jour présent ! Tel est le message d'une politique on ne peut plus pernicieuse de la facilité (j'allais écrire de la fatalité) ; celle qui consiste à flatter l'ego de chacun ; à satisfaire nos instincts les plus primitifs, les désirs les plus ataviques, les réflexes les plus pavloviens de la personne humaine. L'invitation à jouir ici et maintenant, le plaisir, l'ambition, la réussite, la possession, le pouvoir doivent sans exception aucune faire l'objet d'une proposition. Tout ce qui flatte et nourri la part affective de chacun doit faire partie de la liste des promesses électorales.

Si le changement c'est maintenant ! les méthodes en matière de ratissage électoral et de communication n'ont guère changées depuis 1981. On flatte, on promet, on caresse, on cajole, on encense, on enfume... En « bon père de famille » du XXI^e siècle, on promet à tous ses enfants que Noël sera toujours Noël et que 60 millions de Français n'auront plus à souffrir de la crise et ne seront pas contraint de renoncer à leur petit cadeau personnel.

Malheureusement, la gestion d'un pays comme celle d'une famille ne se fait pas, loin s'en faut, en octroyant à chacun ses petits avantages particuliers. Elle se fait sur une gestion globale axée sur la pérennité d'un groupe, même étendu à l'échelle d'une nation. Au sein de ce groupe - et c'est toute la faiblesse en même temps que la force de la communauté - chaque individu doit pouvoir faire abstraction d'une partie de son individualité pour faire vivre l'organisme social. Cela sous-entend une certaine forme de renoncement, de sacrifice, au mieux de concession faite à la société. Car celle-ci, en tant qu'entité, tire sa force, son énergie, sa subsistance d'une partie de chacune des « cellules » qui la composent.

Rousseau l'avait déjà compris, lui qui écrivait déjà dans son *Contrat social* : « Tant que plusieurs hommes réunis se considèrent comme un seul corps, ils n'ont qu'une seule volonté, qui se rapporte à la commune conservation, et au bien-être général. Alors tous les ressorts de l'État sont vigoureux et simples, ses maximes sont claires et lumineuses, il n'a point d'intérêts embrouillés, contradictoires, le bien commun se montre partout avec évidence, et ne demande que du bon sens pour être aperçu⁽¹⁾. »

Depuis des temps immémoriaux, il n'est pas de clan, de tribu, d'ethnie, de société traditionnelle qui ait jamais renoncé à cette règle de base : *on ne peut s'unir à l'autre sans perdre un peu de sa mobilité, de son autonomie, de sa liberté*. Or, nos sociétés dites « civilisées » n'ont de cesse de revendiquer chaque jour davantage les droits inaliénables de l'individu. Droits qui d'une certaine manière, vont, s'ils sont portés à leur paroxysme, à l'encontre de l'idée même de société et sinon peut-être, jusqu'à y instiller un poison dont celle-ci ne se remettra pas.

L'État pourvoyeur et garant de toutes les formes de droits, de libertés, de services, de ressources physiques ou intellectuelles est un État qui, paradoxalement et en dépit de toute apparence, détruit le lien social que seule une forme de nécessité et de dépendance sont à même de maintenir.

En « respectant » tout le monde, ces politiciens ne respectent en vérité personne. Mais d'une certaine manière, n'a-t-on pas les dirigeants que nous méritons ? Si aujourd'hui, un Français sur deux est sur le point d'opter pour un état chantre de l'individualisme, c'est que peut-être il doit en être ainsi. Sans doute est-il nécessaire d'aller jusqu'au bout d'un processus qui devra, à terme, finir de disloquer complètement un modèle économique et social en fin de vie. Avec l'espoir qu'un véritable changement, celui-là plus biologique que politique, s'opère réellement et de manière durable.

Certaines crises ont besoin d'être menées jusqu'à leur terme. Elles ont de tous temps été les ferments de mondes nouveaux et de sociétés métamorphosées. Mais pour ce faire, il faut que le processus puisse se développer jusqu'au bout. Toutes les révolutions, Dieu merci, ne se font pas dans le sang. Ceux qui se revendiquent aujourd'hui de

1789 ignorent à quel point la nature est pleine de ressources chaque fois nouvelles et adaptées à la situation du moment. Le monde, la France d'aujourd'hui n'ont plus rien à voir avec ceux de la Révolution. On peut dès lors supposer qu'une fois de plus, notre Nation, et plus particulièrement le peuple qui la fait, surgira là où on l'attend le moins. Mais cela ne se fera sans doute pas le 6 mai prochain. Il est des gestations lentes, silencieuses, sourdes, que nul ne soupçonne. Ce sont souvent les plus décisives.

« Enfin quand l'État près de sa ruine ne subsiste plus que par une forme illusoire et vaine, que le lien social est rompu dans tous les cœurs, que le plus vil intérêt se pare effrontément du nom sacré du bien public ; alors la volonté générale devient muette, tous guidés par des motifs secrets n'opinent pas plus comme Citoyens que si l'État n'eût jamais existé, et l'on fait passer faussement sous le nom de Lois des décrets iniques qui n'ont pour but que l'intérêt particulier⁽²⁾. »

(1) Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 2001, p. 143.

(2) *Ibid.*, p. 144.

Nul ne guérit de son enfance !

Le 14 septembre 2012

Scolariser les enfants de moins de trois ans pour lutter contre l'échec scolaire ! Voilà une intention louable dans ses objectifs. Mais on peut d'ores et déjà se poser la question de la pertinence d'une telle méthode.

De plus en plus l'enfant doit très tôt savoir ce qu'il veut faire dans l'existence afin de définir le plus rapidement possible les moyens à mettre en œuvre qui participeront de sa réussite sociale. Mais cette réussite que recouvre-t-elle en vérité ? Succès, richesse, pouvoir, bien-être matériel, ascendant sur autrui, respectabilité et reconnaissance... Est-ce que notre vie individuelle dépend à ce point des normes instituées par notre vie collective ? L'épanouissement de soi est-il à ce point dépendant de la personne pour ne pas dire du « personnage » social que nous jouons bon gré, mal gré chaque jour ? Qu'est-ce qu'une vie réussie ? Qu'est-ce qu'une vie épanouie ? Faut-il dès la plus tendre enfance s'efforcer d'acquérir le plus d'atouts possibles afin de se donner toutes les chances de réussites ? Mais de quelle réussite encore une fois parle-t-on ?

De plus en plus tôt chacun se doit de définir son futur parcours en fonction des besoins de la société. Telle ou telle branche professionnelle sera privilégiée non plus en fonction des désirs et des possibilités d'épanouissement qu'elle est susceptible d'offrir à chaque être. Non. Les principaux critères de choix sont malheureusement aujourd'hui le « marché » de l'emploi. Autrement dit, là aussi, un domaine où déjà l'offre et de la demande font

inexorablement la loi. Vient également le souci de la rentabilité d'un poste plutôt que d'un autre. Une rentabilité qui doit permettre de rembourser rapidement les frais engagés pour les études en même temps que de parvenir le plus tôt possible à la propriété et aux joies infinies et infiniment dispendieuses de la société de consommation. Enfin la reconnaissance, le pouvoir et la notoriété sont des critères qui, s'ils peuvent accessoirement s'ajouter aux premiers, ne sont pas dédaignés.

Bref ! Les notions d'investissement et de rentabilité imprègnent jusqu'aux premiers âges de la vie. Il faut rentabiliser l'enfance le plus tôt possible. Et pour se faire, investir sur cette capacité incroyable que nous avons tous durant les premières années de nos existences fragiles de nous imprégner de tout ce qui peut nous nourrir sur le plan affectif et intellectuel. Car c'est bien connu, tous ces chers petits sont de futurs génies aux yeux de leurs parents. Mais comment en vouloir à ces derniers ? Aussi essaye-t-on de leur apprendre de plus en plus tôt la lecture, l'écriture ou même les langues étrangères. La musique, le sport et tant d'autres activités extrascolaires sont autant d'occasion d'éveiller l'artiste ou le génie qui sommeille en eux.

Nounous, crèches, éducateurs, instituteurs viennent de plus en plus tôt bouleverser le rythme d'un développement affectif et intellectuel normal, c'est-à-dire particulier à chaque être. Tout cela dans le seul but, inavoué bien sûr, d'éveiller le plus rapidement possible les « super capacités » de chacun de ces bambins. De plus en plus tôt, l'enfant est coupé de son enfance.

De retour au foyer, l'enfant n'est pas davantage en lien avec les éléments les plus déterminants pour lui : ses parents, sa famille. Fatigués par des journées de travail à rallonge (travailler plus pour gagner plus !) et de plus en plus stressantes et harassantes (productivité et concurrence obligent) ; les parents délèguent leur rôle à toutes les formes d'ersatz possibles. Depuis l'écran de télévision en passant par celui de l'ordinateur du portable ou de la console de jeu. De moins en moins on permet à l'enfant d'être un enfant. Autrement dit de découvrir le monde par un premier rapport essentiellement sensuel et affectif. Plus que l'apprentissage précoce d'une langue ou de tout autre discipline, il faut laisser le temps à

l'enfant de tisser des liens primordiaux. Des liens déterminants pour son épanouissement personnel en rapport avec une société d'abord humaine avant que d'être économique, libérale et productiviste.

Comment, dans ces conditions, ne pas s'étonner de voir des enfants de plus en plus vieux ? En d'autres termes, des adultes de trente, quarante ans et plus semblant n'avoir jamais véritablement quitté l'enfance et par là même, incapables d'assurer pleinement les responsabilités qui devraient être les leurs. *A fortiori* incapables de transmettre à leurs propres enfants les bases affectives nécessaires à leur propre construction. Dans le pire des cas, ne nous étonnons pas non plus de voir, ici ou là, dans les rubriques de faits divers, des adolescents gavés de numérique et de mondes virtuels, débouler dans leur école une arme automatique à la main et faire un carton sur tout ce qui bouge. Le tout sans jamais manifester aucune émotion ni aucun remord. Sans même jamais comprendre ce que réellement on leur reproche, leur crime étant pour eux, si j'ose dire, d'un naturel désarmant.

Si des liens affectifs essentiels n'ont pas été tissés, certains êtres sont, par défaut, littéralement vidés de leur sève, de leur âme, de leur humanité en somme. Quand de surcroît la vie, les événements, joints à une prédisposition naturelle à l'isolement, à la rêverie et à la mégalomanie, peuplent un monde affectif réduit à sa plus simple expression... alors ne nous étonnons pas que le besoin de reconnaissance se manifeste avec les seuls moyens mis à la disposition de l'enfant par une éducation de substitution. Un apprentissage fait de tout ce que la société de l'image et de la consommation peuvent avoir de pire. Il ne s'agit pas ici bien sûr de faire le procès du progrès numérique et médiatique. Mais ces « mondes » deviennent véritablement dangereux quand ils ne sont plus contrôlés et tempérés par une autorité affective de référence. Dans ces univers fantasmagoriques, tout est permis et jamais aucunes limites internes ne viennent contrecarrer un désir infini de puissance et de reconnaissance. Quand le jeu devient l'élément prioritaire de la construction du « je » il faut qu'il puisse dans le même temps instituer des limites à la construction de soi : autrui. C'est là tout l'intérêt des jeux « traditionnels » de cour d'école où la volonté de

chacun s'arrête là où commence celle de l'autre. Autant de barrières naturelles qui aident l'enfant à canaliser sa violence naturelle, son instinct de domination et de survie.

Au contraire, quand l'enfant trouve dans ces mondes de substitution toutes ses « nourritures affectives », pour reprendre l'expression de Boris Cyrulnik, plus aucune limite ne vient contenir l'expansion de sa personnalité. D'autant moins quand ces enfants naissent dans un pays où la possession d'une arme à feu fait partie des droits et des libertés fondamentales du citoyen. Ne nous étonnons pas dès lors que des événements comme celui du 23 juillet 2012 aient lieu. Rappelons les faits : James Holmes, 24 ans, tout vêtu de noir et les cheveux teints en roux fait irruption dans un cinéma de Aurora près de Denver (Colorado. USA). Il fait au hasard 12 morts et 58 blessés lors d'une avant-première du dernier *Batman : The dark knight rises*. Diplômé du lycée Westview de San Diego, étudiant en neurologie, il se passionnait pour tout ce qui concernait les mystères de l'esprit, les « expériences subjectives » et les « illusions temporelles ».

Croire que l'on remédiera un tant soit peu à l'échec scolaire en apprenant de plus en plus tôt aux enfants à être des hommes est une ineptie. Au contraire, il se pourrait bien que le mal que l'on cherche ainsi à combattre s'en trouve accentué. Avant d'être une entité sociale, économique et créatrice de richesse, l'enfant est avant tout une personne physique et psychique. Il est avant tout une entité affective. C'est à partir de cette demande primitive que tout se construit et que tout se décide. Aussi est-il inutile sinon même dangereux de vouloir en faire des singes savants si les structures affectives de base n'ont pas été consolidées ou même construites. Elles sont les fondements de nos identités et, au-delà, de nos sociétés et de nos civilisations. Et ce ne sont certainement pas des institutions chaque jour un peu plus mutilées de leurs déjà maigres moyens qui sauront apporter à l'enfant les ferments indispensables à sa maturation affective.

La plus petite cour d'école est déjà un lieu de lutte et de compétition. Elle est déjà une société miniature où toutes les formes de discrimination, de jugement, de conflits et autres joyusetés

sociales sont à l'état embryonnaire. Avant d'être confronté à cette jungle miniature, l'enfant doit avoir acquis les bases affectives nécessaires à sa protection. Et c'est avant tout à la famille, lieu privilégié pour la construction de soi et de la société, qu'incombe ce rôle. Or, la famille est, depuis ces trente dernières années, profondément bouleversée. Les lignes qui la définissaient sont devenues floues, mouvantes, parfois même absentes. Aujourd'hui, les mamans sont quasiment toutes des femmes actives et même super actives (compétition avec la gente masculine oblige). Le tout ajouté aux tâches quotidiennes que beaucoup d'hommes n'ont pas encore totalement adoptées. Quand les mères ne sont pas des mères célibataires. Les familles tour à tour décomposées puis recomposées sont souvent étendues jusqu'aux ex-belles familles des deux parents et à leurs enfants respectifs. L'homoparentalité, les mères porteuses, les mères adoptives, les dons de sperme, d'ovules et autres modes de fécondation tendent à littéralement faire éclater la notion de famille au sens traditionnel et judéo-chrétien du terme. *Quid* de l'enfant au milieu de ce maelström juridique et surtout affectif ? Qui sont ses référents ? Qui imiter (puisque l'imitation est à la base de toute éducation) dans cette débauche d'opinions et de personnalités parfois contradictoires ? Qui a toute légitimité pour éduquer l'enfant ? Autant dire qu'il est inutile d'ajouter à la confusion.

L'interaction de l'enfant en bas âge avec d'autres enfants du même âge est certes nécessaire pour son apprentissage de la vie en société. Mais elle ne fait pas tout. Un enfant aspire naturellement à grandir et à évoluer. Pour ce faire, il lui faut des modèles, des exemples qu'il ne peut trouver que dans le monde des adultes qu'il cherche très tôt à imiter. Le plonger prématurément dans un environnement constitué d'enfants de son âge le privera nécessairement de ce que les parents (ou tuteurs adultes) sont les seuls à pouvoir lui apporter comme références et comme bases affectives et morales. Qui plus est, dans son apprentissage du langage, ce n'est pas en l'immergeant dès l'âge de deux ans au milieu d'enfants du même âge qu'il intégrera de nouveaux phonèmes et qu'il perfectionnera naturellement son élocution. De ce manque

naîtra un handicap linguistique difficile à rattraper, lourd de conséquences individuelles et sociales.

Enfin, et de nombreux professionnels de la petite enfance s'accordent sur ce point : la troisième année de vie d'un enfant est une période importante sinon décisive quant à l'acquisition du « je », de l'autonomie, de la propreté sphinctérienne, de l'imagination et de la maîtrise de l'agressivité. « C'est seulement après la stabilisation de cette phase qu'il sera prêt à s'intégrer dans une classe d'école maternelle et qu'il pourra s'épanouir dans un groupe⁽¹⁾. »

De même que pour toutes les autres formes d'apprentissage, on encourage le bambin (compétitivité et orgueil obligeant) à être autonome et « performant » de plus en plus tôt ; à faire « comme les grands ». C'est oublier là aussi que la nature a ses rythmes et ses exigences. Vouloir en changer les règles c'est être susceptible de les voir resurgir plus tard et sous d'autres formes beaucoup plus traumatiques. Nul ne guérit de son enfance !

(1) Isabelle Eustache. Site : e-sante.fr

Michel Rousseau juge de Jean-Jacques Onfray

Le 18 septembre 2012

Mais comment donc ? Michel Onfray se serait-il laissé un tant soit peu aller aux plaisirs coupables de la *moraline* ? Cet onanisme de la pensée. Cette sécrétion amère et malsaine. Ce jus fielleux si souvent dénoncé par Nietzsche. Le philosophe, on le sait désormais, est passé maître dans l'art de l'exhumation. Mais la frontière est parfois ténue entre l'archéologue œuvrant pour la connaissance et le profanateur de sépultures n'agissant, en définitive, que pour son propre compte.

On connaît Michel Onfray pour ses prises de position franches, nettes et précises comme le couperet d'une guillotine. « L'intelligence rude, la démonstration sévère, l'argumentation implacables valent mieux que le mépris, l'offense, l'injure » selon ses propres mots. La *veuve*, il est vrai, n'a rien à envier au philosophe en noir qui, quant à lui, n'a pas son pareil pour faire rouler les têtes. De Platon à Saint Paul, de Freud à Sartre en passant par Bergson, l'Argentanais argenté fait sa révolution de septembre. J'adhère pour l'essentiel aux thèses qu'il défend avec un style, une logorrhée et une érudition à nuls autres pareils. Épicurien, hédoniste, proudhonien, fouriériste, nietzschéen de gauche, athée, anticapitaliste, adepte de l'antilibéralisme, libertaire, camusien, deleuzien, foucauldien... au fil de ses livres et d'une œuvre en passe de devenir considérable sinon monumentale, Michel Onfray, en digne fils d'un père ouvrier agricole, s'attache quant à lui à démêler le bon grain philosophique de l'ivraie philosophante.

Sa dernière chronique en date⁽¹⁾, *Trois cents ans ça suffit*, s'en prend cette fois-ci à Jean-Jacques Rousseau. Il présente le philosophe Genevois comme défenseur de la peine de mort dans *Le contrat social*. Puis de poursuivre son réquisitoire contre le critique de la propriété dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Il souligne sa haine de l'athéisme et de l'hédonisme et sa célébration de l'idéal ascétique calviniste dans *La profession de foi du vicaire savoyard*. Il juge le rédacteur des *Confessions* comme acariâtre, atrabilaire, paranoïaque, misanthrope et mégalomane. Enfin, il dénonce le compositeur Rousseau adepte de la fermeture des opéras. L'écrivain, assimilant l'imprimerie à un outil de propagation d'idées dangereuses. Pour finir ce témoignage à charge, il dénonce le père de cinq enfants abandonnés à l'assistance comme illégitime rédacteur de *l'Émile ou de l'éducation*.

Rousseau stalinien ?

Mais Michel Onfray ne s'arrête pas là. Il fait de Jean-Jacques Rousseau l'inspirateur de la Terreur en fournissant à Saint Just et Robespierre les arguments philosophiques de leur sanglant projet. Une révolution en inspirant une autre, il fait de Marx et de Lénine ses épigones. Dignes continuateurs de son œuvre maléfique. Et de terminer enfin : « Les camps, les barbelés, les exécutions capitales ont montré la dangerosité de ces rêveries d'un promeneur solitaire. »

Si St Just et Robespierre ont su tirer parti de quelques mots écrits par un mort pour légitimer leur barbarie, faut-il pour autant que ce dernier en porte la responsabilité ? L'enfer est pavé de bonnes intentions. Aussi, combien d'autres écrits, sans doute plus louables, n'ont-ils pas de la même manière été détournés, mutilés, falsifiés dans le seul but de justifier les pires horreurs que l'humanité ait jamais enfantées. Chercher la culpabilité ailleurs que là où elle se trouve vraiment comporte un risque certain. Celui d'être tenté de faire des vrais coupables des esprits faibles, abusés, manipulés, influencés, subjugués et en définitive, pourquoi pas, innocents de leurs crimes dont ils n'étaient que les instruments. Tous coupables me diriez-vous ! Autant dire personne.

Mais faisons fi de l'esprit polémique et tachons de faire avancer le débat d'idées. Je citais en début d'article les propres mots de Michel Onfray concernant justement le débat d'idées : « L'intelligence rude, la démonstration sévère, l'argumentation implacables valent mieux que le mépris, l'offense, l'injure ». Or, à défaut de trouver dans ses dernières lignes anti-rousseauistes du mépris, de l'offense ou de l'injure, je n'ai pas pour autant été subjugué par une réelle démonstration. Pas plus que par une implacable argumentation. Reprenons point par point.

Rousseau sociopathe ?

« [...] cet homme acariâtre, atrabilaire, paranoïaque, misanthrope, mégalomane [...] » et après ? Nul n'est parfait, pas même Michel Onfray qui porte aussi avec lui ses blessures anciennes. Lui qui n'a de cesse de se battre encore et encore depuis près de soixante livres avec ses fantômes salésiens ou « monsieur Paul » et son contremaître. Lui qui, toujours sur la défensive lorsqu'on lui parle de ce qu'il gagne et répétant à qui veut bien encore l'écouter qu'il est « fils de pauvres », d'un père ouvrier agricole et d'une mère femme de ménage comme pour sans cesse s'excuser d'être aujourd'hui si riche.

À l'en croire, le *Contrat social* serait presque un *Mein kampf* avant la date. Or, s'il est indéniable que Rousseau soit partisan de la peine capitale, il n'est pas le premier ; il ne sera pas, loin s'en faut, le dernier. Il a pour lui l'excuse d'écrire ces lignes (Chapitre V, Livre II, *Du droit de vie et de mort*) entre 1743 naissance du projet, et 1762 date de la parution du *Contrat social*. Dans les notes de l'édition de 2001 chez Garnier-Flammarion, Bruno Bernardi précise : « [...] si le XVIII^e siècle est animé par un débat sur la fonction et la nature des peines, la légitimité de la peine de mort n'y est guère interrogée. Ce n'est véritablement qu'avec Beccaria [en 1764] que le principe de la peine de mort sera mis en question⁽²⁾. »

On sait que dans tous ses travaux biographiques, Michel Onfray s'attache à toujours mettre en perspective l'œuvre d'un philosophe avec l'époque qui l'a vu naître. Or ici, il juge un homme de 1762

avec l'esprit, la culture, l'histoire individuelle et collective d'un homme de 2012. Pour lui, toute philosophie ne mérite pas une minute de peine s'il ne s'en suit pas une mise en pratique fidèle et rigoureuse. C'est oublier que l'homme, tout au long de son existence, évolue, change, se renie parfois au fil des évènements, des rencontres, des affections, des douleurs ou des plaisirs comme de tout ce qui, de jour en jour, d'année en année fait que la personnalité n'est qu'une chimère. La mémoire seule nous fait croire le contraire. Car comme le dit si bien Rousseau : « Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire, et que, pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été⁽³⁾. »

Ce que Michel Onfray exige des autres, l'exige-t-il pareillement de lui-même ? L'histoire le dira et avec elle ses biographes qui ne manqueront pas de chercher le mot coupable, la phrase malvenue, l'idée malsaine. Peut-être tout simplement la banale contradiction qui suffira à jeter le doute sur l'ensemble d'une œuvre d'apparence monolithique. Puissent-ils seulement faire montre de prudence, de retenue, d'objectivité et de compréhension pour un homme comme les autres, avec ses peurs et ses faiblesses, ses blessures et ses certitudes qui ne valent que pour lui, ici et maintenant.

Les mots, à trois cents ans d'écart peuvent-ils prétendre au même sens, à la même expérience partagée au-delà des siècles ? La vie elle-même n'a pas toujours eu la même valeur. D'ici trois cent ans on s'étonnera, on s'insurgera, on s'écœurera d'avoir si mal traité encore en 2012 des espèces sauvages ou domestiques quand on aura découvert que la conscience animale n'est pas différente de la conscience humaine. Les Lumières d'hier paraissent parfois bien obscures aujourd'hui. Et pourtant elles furent en leur temps les prémices d'aurores nouvelles. L'écriture n'est pas plus que les autres une science exacte. Elle n'est même pas une science. Loin s'en faut puisque les signes qui la font ne prennent leur signification qu'à travers la vie de celui qui les écrit ou qui les lit. Les mots ne sont que des outils. Comme tels, ils s'usent et se patinent. Ils finissent par se faire à l'esprit qui les forme. Nos habitudes de penser, de parler en tordent parfois le sens comme une lame de fer blanc. Les mots sont malléables, ductiles et ne s'adaptent que trop à nos vies quotidiennes.

Si j'emboîte le pas à Michel Onfray, me faut-il dès lors mettre de côté l'œuvre de Rimbaud parce qu'il fut dans la seconde partie de sa vie trafiquant d'armes ? Me faut-il pareillement cesser de fêter l'anniversaire de la naissance de Baudelaire à cause de son racisme anti-Belge ? S'il fallait de la sorte expurger deux mille ans de pensée occidentale, de combien d'auteurs illustres faudrait-il se passer ? À combien d'autodafés faudrait-il sacrifier pour prétendre à une absolue rigueur morale et intellectuelle ? Tous ces feux allumés seraient-ils à eux seuls suffisants pour chasser le froid et l'obscurité ainsi créés ?

Tout homme a le droit de se tromper, fut-il philosophe ; fut-il Jean-Jacques Rousseau ; fut-il Michel Onfray lui-même. *Errare humanum est !* La faute est la condition *sine qua non* de notre humanité, de notre évolution. Elle est la promesse d'un avenir meilleur. D'un changement possible. De nouvelles voies ouvertes au hasard de nos faiblesses, de nos hésitations, de nos peurs et de nos repentirs. Toute l'évolution des espèces et de la vie prise au sens le plus large n'est que l'histoire d'erreurs qui se sont succédées. Offrant à cette volonté de puissance qui anime toute chose de nouvelles formes à investir pour poursuivre sa route. « Du fait que la nature rend les hommes incapables de vivre isolément, c'est contraints par la nécessité qu'ils se sont rassemblés⁽⁴⁾. » (Critias). L'homme ne naît pas bon, il naît faible. Et comme le dit Rousseau dans l'*Émile*, c'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable et qui par là même fait son humanité.

Rousseau proudhonien ?

Poursuivons notre plaidoyer en faveur de Jean-Jacques. Michel Onfray s'en prend cette fois-ci à Rousseau dénonçant dans son *Discours...* la propriété. Or, que fait tout au long d'un livre intitulé *Qu'est-ce que la propriété ?* Pierre-Joseph Proudhon dont Michel Onfray ne cesse de se réclamer ?

Il s'en prend également au Rousseau dénonçant l'imprimerie comme coupable de propager des idées dangereuses. Pourtant, l'écriture elle-même n'a-t-elle pas, comme bon nombre d'inventions,

apporté à l'humanité autant de fléaux que de bienfaits ? Toute invention, toute technologie a sa part d'ombre. Rousseau ne fait pas autre chose que de mettre en lumière, si j'ose dire, celle inhérente à l'imprimerie. Et elle n'est pas des moindres. N'oublions pas que l'écriture fut avant tout sacrée. Elle fut hiéroglyphique avant que d'être philosophique, humaniste, anarchiste ou même athée. Privilège exclusif des prêtres et des rois, l'écriture fut avant tout un outil de pouvoir et de coercition. Véhicule de la propagation des lois et des codes « donnés aux hommes par les dieux eux-mêmes ». Et si Michel Onfray a pu un jour écrire son *Traité d'athéologie*, c'est avec une encre encore un peu empreinte du sang et de la sueur des tailleurs de pierre des temples de Mésopotamie, d'Égypte et de Chaldée.

Si l'imprimerie a permis plus tard la diffusion plus vaste et plus rapide des savoirs au sein du peuple, elle n'en a pas moins véhiculé en son sein et comme un poison, le mensonge et toutes les formes d'obscurantismes. Plus que Rousseau lui-même, Claude Lévi-Strauss, rousseauiste convaincu écrit : « Si l'écriture n'a pas suffi à consolider les connaissances, elle était peut-être indispensable pour affermir les dominations. [...] La lutte contre l'analphabétisme se confond ainsi avec le renforcement du contrôle des citoyens par le Pouvoir. Car il faut que tous sachent lire pour que ce dernier puisse dire : nul n'est censé ignorer la loi. » Enfin plus loin : « En accédant au savoir entassé dans les bibliothèques, ces peuples se rendent vulnérables aux mensonges que les documents imprimés propagent en proportion encore plus grande⁽⁵⁾. » N'oublions pas enfin que sans l'écriture des copistes, des traducteurs puis plus tard des imprimeurs, les plus grands monothéismes de l'histoire contre lesquels Michel Onfray lutte de toute son énergie, ne seraient peut-être aujourd'hui que lettres mortes.

Rousseau père indigne ?

Enfin, dernier vitupère lorsque Michel Onfray reproche à l'auteur de l'*Émile* l'abandon de ses cinq enfants à l'assistance publique. C'est déjà, me semble-t-il, oublier un élément qui, pour le moins évident, semble avoir échappé à la sagacité de notre philosophe. La

contraception, au milieu du XVIII^e siècle n'était certes pas ce qu'elle est aujourd'hui. Michel Onfray, on le sait, est partisan des « [...] plaisirs simples et faciles de la pure volupté devenue volupté pure : [...] ». Et de poursuivre gaillardement : « [...] éviter l'amour ne signifie pas renoncer aux jouissances qu'il procure, mais, au contraire, isoler les avantages et les inconvénients, vouloir les premiers [la polygamie, les fidélités, la stérilité, le célibat, la solitude et la liberté], puis écarter les seconds [la monogamie, la fidélité, la procréation, le couple, le mariage, la cohabitation]⁽⁶⁾ ». J'imagine dès lors assez bien notre philosophe hédoniste, épicurien et libertaire aux prises avec les difficultés contraceptives du siècle des Lumières ajoutées aux maigres subsides de Jean-Jacques Rousseau. Et pour finir, avec une ribambelle de marmots la morve au nez et courant dans tous les sens pendant que notre hédoniste de philosophe essaie en vain d'écrire, réfugié dans le grenier d'une impasse miteuse, les premières lignes de sa *Théorie du corps amoureux*. Marmots qu'il n'aurait bien sûr jamais eu la coupable faiblesse d'abandonner aux Enfants Trouvés.

Déjà, au début de l'*Émile*, Rousseau nous confie : « Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé⁽⁷⁾. » Pourtant, c'est bien la pauvreté qui conduit Rousseau à mettre ses enfants à l'assistance. Il s'en explique auprès du médecin Thyerri : « Tout pesé, je choisis pour mes enfants le mieux ou ce que je crus l'être. J'aurais voulu, je voudrais encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été⁽⁸⁾. »

Dans son *Journal hédoniste II*, Michel Onfray nous dit : « Avoir un enfant devrait procéder d'un projet métaphysique radical et non d'une pure et simple obéissance aveugle aux impératifs de libido récupérés et structurés par les besoins sociaux. Faire surgir à l'Être ce qui, en dehors d'un vouloir, n'en proviendrait sinon jamais doit supposer des raisons, et plus spécifiquement de bonnes raisons. Lesquelles ? Je n'en vois pas. À bien réfléchir, je vois même plutôt

des raisons de ne pas procréer que l'inverse⁽⁹⁾. » Tout bien considéré, et en dépit de ce qui semble les séparer en plus de deux siècles et demi de distance, nos deux philosophes semblent animés, en l'espèce, des mêmes intentions. Le premier déposant ses enfants à l'assistance pour leur éviter un avenir trop misérable et incertain. Le second, pour n'en point avoir dans le seul but d'éviter à ses enfants non nés une vie commencée sous le signe « [...] du marquage et du ravage, du numérotage et de l'étiquetage, de l'emballage et du pesage, du gavage et de l'apprentissage⁽¹⁰⁾ ».

Je passerai rapidement sur les hypothèses formulées par nombre d'auteurs concernant l'impuissance de Jean-Jacques Rousseau et les infidélités répétées de Thérèse Levasseur. Ni moi, ni monsieur Onfray ni aucun autre n'étions là pour tenir la chandelle.

Michel Launay, dans l'édition chez Garnier-Flammarion de 1966 nous rappelle à propos de l'*Émile* : « Pour prétendre que le livre n'a rien à nous apprendre parce que son auteur ne l'a pas mis en pratique, il faudrait donc renverser la chronologie, interdire à Rousseau – et à soi-même – toute chance de repentir sincère, et rester sourd à l'appel qui, du fond de la nuit, témoigne de la possibilité de se racheter, et de tirer du mal un bien : “ Je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter ”⁽¹¹⁾ ».

Pour finir tout à fait, je laisserai la parole à l'accusé lui-même : « Le parti que j'avais pris à l'égard de mes enfants, quelque bien raisonné qu'il m'eût paru, ne m'avait pas toujours laissé le cœur tranquille. En méditant mon *Traité de l'éducation*, je sentis que j'avais négligé des devoirs dont rien ne pouvait me dispenser. Le remords enfin devint si vif, qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'*Émile*, et le trait même est si clair, qu'après un tel passage il est surprenant qu'on ait eu le courage de me le reprocher. » (*Confessions*, Livre XII.)

Voilà deux cent trente quatre ans que l'on fait à Rousseau le même procès. Alors oui ! Effectivement, aujourd'hui çà suffit !

- (1) La chronique mensuelle de Michel Onfray | N° 88 – Septembre 2012.
- (2) Bruno Bernardi, Rousseau, *Du contrat social*, Éditions Garnier-Flammarion, 2001, p. 208.
- (3) Jean-Jacques Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*, Éditions Garnier-Flammarion, 1996, p. 79.
- (4) *Les présocratiques*, Éditions Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 1163.
- (5) Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, Coll. Terre humaine Poche, 1955, p. 354-355.
- (6) Michel Onfray, *Théorie du corps amoureux*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2000, p 97-98.
- (7) Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Éditions Garnier-Flammarion, 1966, p. 52.
- (8) Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, Éditions Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 358.
- (9) Michel Onfray, *Les Vertus de la foudre*, Journal hédoniste II, Éditions Grasset & Fasquelle, 1998, p. 202.
- (10) *Ibid.*, p. 204.
- (11) Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Éditions Garnier-Flammarion, 1966, p. 12.

La fin du monde aura-t-elle lieu ?

Le 18 novembre 2012

Le 4 janvier 1989, en étudiant des plaques photographiques, l'astronome français Christian Pollas découvrait un astéroïde dont l'orbite croise régulièrement l'orbite terrestre (astéroïde géocroiseur). 1989 AC pour sa désignation scientifique ; *Toutatis* pour les intimes, revenait à proximité de notre planète *grosso modo* tous les quatre ans. La première fois que j'en entendis parler était précisément l'année de sa découverte. Une couverture du magazine *Science & vie* avait particulièrement retenue mon attention : « LA MONTAGNE QUI TOMBE DU CIEL » en était le gros titre. Pour moi, ce fut, si j'ose dire, comme une « révélation ». Plongé à l'époque dans les écrits religieux et les mythes de fin du monde, notamment bibliques, j'avais instantanément fait le rapprochement entre ce colosse de pierre aux dimensions du Mont Blanc (4,6 kilomètres de longueur) et la « grande montagne embrasée de feu lancée dans la mer » de La Révélation faite à l'apôtre Jean (Livre 8 ; verset 8 et Livre 9 ; 1). Tout semblait correspondre entre les descriptions certes imagées du prophète de Patmos et les connaissances scientifiques accumulées sur le phénomène de l'impactisme⁽¹⁾. L'archéologie et la paléontologie nous avaient d'ailleurs suffisamment renseigné à ce sujet concernant un semblable évènement survenu il y a 65 millions d'années. Cataclysme qui fut à l'origine de la disparition de nombreuses espèces dont celle des dinosaures. Hécatombe certes, mais qui fut aussi pour d'autres espèces jusque-là « maintenues en sommeil », l'occasion de sortir de leur léthargie forcée.

Serions-nous désormais un jour réduits, par le même processus, à devenir les prochains « dinosaures » de l'évolution ? Depuis lors, je n'ai eu de cesse de me tenir le plus possible informé de chaque passage de Toutatis à proximité de notre chère planète. A quelle distance passerait-il cette année ? Allait-on seulement nous en parler ? Serions-nous seulement informés d'une catastrophe à venir ? Les astronomes seraient-ils d'ailleurs en mesure de prévoir suffisamment tôt une trajectoire à risque ?

La collision des vingt et un fragments de la comète Schoemaker-Levi avec Jupiter du 16 au 22 juillet 1994 est un exemple éloquent de la part d'incertitude inhérente à tout phénomène naturel. Même lorsque ce phénomène est assimilé à la très précise mécanique céleste. Deux ans avant la série de collisions finale, la comète Schoemaker-Lévy était encore une et indivisible. Le 7 juillet 1992, passant comme de coutume aux abords de Jupiter, les forces d'attraction de la planète géante font littéralement éclater la comète en vingt et un fragments comme autant de nouveaux bolides aux trajectoires désormais indéterminées. En l'espace de quelques jours, un objet céleste connu, aux trajectoires identifiées et mesurées avec précision se meut en une Hydre aux Vingt et une têtes comme autant de projectiles venant de nulle part. Autant dire que si la comète avait lié son destin à celui de la Terre plutôt qu'à Jupiter, notre humble planète n'aurait sans aucun doute jamais survécu à un bombardement si intense que celui enduré par la planète géante durant sept jours.

Avertie de l'imminence de la catastrophe deux ans seulement avant impact, qu'aurait pu faire l'humanité pour se prémunir d'un tel fléau ? Rien sans doute, si ce n'est se déchirer davantage dans les affres de l'angoisses. Livrée un peu plus à ses plus vils instincts exacerbés par l'imminence d'une extinction certaine. Pour d'autres encore, s'eût été l'occasion de tout simplement se préparer à mourir... un peu plus tôt que prévu.

Pour beaucoup de personnes de par le monde, le 21 décembre de cette année est une date importante. Au-delà du solstice d'hiver qui marque la durée minimale du jour, certains en attendent autre chose mais sans savoir vraiment ce qui doit advenir. D'autres croient déjà tout savoir à ce propos. D'autres enfin lèvent les yeux au ciel. Non

pas tant pour y chercher des signes que pour signifier leur moquerie ou leur incrédulité. Voire même leur exaspération pour des croyances en la « fin des temps » qui chaque fin de siècle ou de millénaire reviennent elles aussi périodiquement depuis que les hommes sont en âge de raconter des histoires.

Car pour beaucoup désormais - surmédiatisation oblige – le 21 décembre 2012 évoque la fin prochaine de notre monde. Mais que signifient au juste ces quatre mots : LA FIN DU MONDE ? L'expression à elle seule est tout ce qu'il y a de plus vague. De quelle fin et de quel monde parle-t-on ? Il y a 65 millions d'années, de nombreuses espèces ont disparues de la surface de la Terre. C'était à n'en pas douter pour elles la « fin du monde ». Mais pour d'autres jusque-là maintenues dans l'ombre des espèces dominantes, cet évènement n'était rien moins qu'une véritable genèse ou recréation du monde. De nouvelles perspectives s'ouvraient désormais. Un avenir digne de ce nom avec des possibilités d'évolution sans fin. Ce fût entre autres le cas pour les mammifères qui n'étaient alors que de petits rongeurs insignifiants tels que *Purgatorius*, sorte de campagnol de l'ère Crétacé. Pour d'autres formes de vie encore, telles que les insectes, cet évènement cosmique n'a pu paraître qu'anecdotique.

La multiplicité des espèces animales, des formes de vie, des différents biotopes ; la variété des mondes physiques, l'infini complexité de la matière et la succession ou juxtaposition possible des univers eux-mêmes... Voilà autant de faits qui remettent à sa juste place une expression typiquement humaine dans tout ce qu'elle représente de généralité, d'approximation, d'anthropocentrisme, de réductionnisme, de nuance et de variations infinies sur le thème de la fin ou sur celui des mondes.

Toute mort individuelle est une fin du monde. De même que toute naissance en est la création. Celle d'un monde singulier, vu, senti, vécu, aimé et haï tour à tour par un seul et unique individu ne pouvant céder ni sa place ni son histoire à aucun autre.

La naissance du Christ a marqué le début de notre ère, par définition chrétienne. Elle a donc marqué à sa manière la fin d'une époque, d'un temps et donc d'un monde. Mais ce n'est qu'après la mort sur la croix et la propagation des Évangiles sur tout le pourtour

méditerranéen et à travers toute l'Europe que la prise de conscience d'un profond changement fut enfin définitive. Ce n'est qu'au sixième siècle que l'*Anno Domini* (L'année de la naissance du Christ) fut officiellement déterminée et adoptée comme l'An 1 de l'ère chrétienne. Les cycles lunaires, solaires, planétaires ou plus généralement cosmiques ont de tout temps ponctué la vie des hommes et des civilisations. Les Mayas comme les Chinois ou d'autres peuples férus d'astronomie n'échappaient pas au besoin de marquer le temps, les cycles petits ou grands. Et ce, aussi loin que pouvaient porter leurs sciences et leurs observations. Les Hindous pour ne citer qu'eux, ont partagé le temps en vastes périodes cosmiques appelées *Kalpa* (dont la durée humaine équivaut à quatre milliards trois cent vingt millions d'années). Chaque kalpa ou « jour de Brahma » se subdivise à son tour en mille *Maha Yugas*. Chacun d'eux est un cycle de quatre âges aux durées inégales. Pour résumer, le kalpa « [...] correspond à l'intervalle de temps entre une conjonction de toutes les planètes sur l'horizon de *Lunka*, à zéro degré du Bélier et la conjonction identique suivante⁽²⁾ ». Le calendrier Maya à partir duquel ont été extraites les prédictions du 21 décembre ferait également état d'un alignement avec le centre de notre galaxie à cette même date.

Aussi, quelle que soit la tradition, chaque fin de cycle marque infailliblement le début d'un temps nouveau, d'une ère nouvelle et par extrapolation, d'un monde nouveau. Chaque fin de période est une occasion d'oublier le passé, d'en faire « table rase » et par là même de se donner l'opportunité de construire un avenir plus radieux. Voilà autant de rites cosmiques qui permettaient et permettent encore à l'humanité « pécheresse » de se donner loisir de se racheter de ses fautes, de ses faiblesses et de ses manques. Le premier de l'an et les « bonnes résolutions » prises par chacun à cette occasion en est l'exemple le plus trivial. On immole le passé sur l'autel du temps. Henri Hubert nous dit : « En règle générale, ce ne sont pas les faits qui fixent les dates. Celles-ci sont les temps marqués d'un rythme qui coupe en durées finies la durée vague [...]. La représentation du temps est essentiellement rythmique⁽³⁾. » Plus loin il ajoute : « [...] le calendrier est l'ordre de la périodicité des

rites [...]. Il n'a pas pour objet premier de mesurer l'écoulement du temps considéré comme quantité⁽⁴⁾. » La mesure du temps, la définition des cycles est une démarche avant tout rituelle. Elle vise à donner une structure et un sens à des durées indéterminées et incompréhensibles pour tout un chacun. Elle est une des conditions *sine qua non* à l'édification d'une structure sociétale pérenne.

Mais ce renouveau astronomique, mathématique et calendaire n'est pas pour autant synonyme de catastrophes. Pas plus que la fin de notre millénaire, de notre siècle, de notre année ou de notre semaine chrétienne et grégorienne ne sont pour autant les prémisses de l'Apocalypse. Au fil des millénaires, des mythes, de l'évolution des langues et de la mémoire collective, la fin d'un temps a fini par se métamorphoser en fin *des temps*. L'imaginaire collectif, par fascination autant que par ignorance eût tôt fait d'ajouter à ces fins de cycles tous les maux possibles et imaginables nourris des expériences passées de l'humanité. Expériences et mémoires véhiculées mais aussi déformées et amplifiées par les mythes de toutes les nations primitives. On peut supposer également que les prêtres, rois-magiciens, sorciers et shamans de toutes les traditions et de toutes les époques eurent tôt fait de tirer profit des peurs les plus ataviques. Ce, à seule fin de consolider leur pouvoir sur les masses. De tout temps, les mêmes mythes ont nourri les mêmes peurs ; les mêmes peurs ont nourri les mêmes pouvoirs.

Aujourd'hui, et pour attester de la véracité de la prédiction, on nous dit que ce ne sont pas seuls les Mayas qui en ont eu à leur époque la révélation. Bien d'autres traditions plus proches de nous semblent attester de la véracité des faits. Le Yi-king, les prédictions des Indiens Hopi, etc., sont autant de cultures qui abondent dans le sens de la thèse du 21 décembre 2012. Je ne mets pas en doute ces textes anciens ou ces traditions orales ni même l'intégrité de leur restitution. N'oublions pas toutefois que si de nombreuses correspondances existent entre ces différentes visions de la « fin des temps », c'est parce qu'elles puisent pour l'essentiel à une source commune. De nombreux chercheurs et auteurs ont témoigné de l'identité d'origine de tous ces peuples disséminés à la surface de la Terre. Identité de provenance et donc identité de croyances, de

traditions, de rites, de langues, de coutumes, de divinités au-delà des déformations dues au temps et aux influences multiples. Une lointaine parenté qui fait aussi que l'on retrouve un peu partout répandus autour de la planète et dans les tribus les plus improbables les mêmes mythes eschatologiques.

Rappelons seulement que les nations indiennes des deux Amériques avaient découvert les *Indes occidentales* bien avant Colomb et Amérgo Vespucci. Le détroit de Béring qui sépare la Sibérie orientale de l'Alaska ne fait que 92 kilomètres dans sa plus petite dimension. Autant dire peu de chose pour des navigateurs aguerris. Qui plus est, il y a vingt mille ans, le niveau de la mer était plus bas de cent mètres. Ce qui a permis durant une certaine période, le passage à pied sec pour de nombreuses espèces d'un continent à l'autre, dont *Homo sapiens*. Autant dire que les grandes civilisations Ouralo-Altaïques et Touraniennes ont pu durant des générations emprunter ce passage et répandre leurs mythes et leurs croyances sur tout le nouveau monde. Ceci au grès de la diversité des nations indiennes qui s'y développèrent entre – 30 000 et – 12 000 ans avant notre ère.

Depuis 1989, Toutatis n'a de cesse de me tourner périodiquement dans la tête. À tel point qu'il y a quelques mois, je suis allé consulter les pages Web de la NASA pour en savoir un peu plus. J'y trouvais entre autres des simulations de trajectoires et d'orbites de nombreux astéroïdes connus, dont Toutatis. Or, quel ne fut pas ma stupéfaction lorsque je m'aperçu que le prochain périgée du monolithe avait lieu le... 21 décembre de cette année 2012. Je me précipitais sur ma calculette pour convertir les unités astronomiques en kilomètres et pour m'apercevoir que le bolide passait cependant assez loin de notre planète. Pour autant, la coïncidence n'en demeurait pas moins troublante. Serait-ce donc « par Toutatis ! » que l'Apocalypse viendrait à nous ? Je suis dernièrement retourné sur le site de la NASA⁽⁵⁾. Les données ont évoluées. Toutatis semble avoir pris un peu d'avance. Il sera là plus tôt que prévu, et fort heureusement aussi, plus loin. Son passage au périgée se fera le 12 – 12 – 2012 (faut-il y voir un signe ?) et à une respectable distance (sauf erreur de

ma part) de sept millions de kilomètres. Soit plus de vingt fois la distance Terre – Lune. Autant dire pas de quoi fouetter un chat, fût-il noir.

Toutefois, ne nous réjouissons pas trop vite. L'exemple de Schoemaker-Levy a assez démontré que jusqu'au dernier moment tout peut arriver. La rencontre avec un autre astéroïde, la conjonction de forces de marées ou tout autre inconnue au cœur de l'équation peuvent à tout instant en modifier le produit.

Néanmoins, nous l'avons vu, la fin d'un monde ne signifie pas pour autant son anéantissement physique. Bien d'autres événements, à l'instar du 11 septembre 2001, de la naissance du Christ, de l'invention de l'écriture, de la découverte du feu ou de la naissance progressive de la conscience réfléchie peuvent de la même manière marquer le début d'une ère nouvelle. La naissance d'un homme au destin emblématique, la découverte d'une première planète habitée, l'écoute d'un message « intelligent » par le programme SETI (Programme américain de recherche d'une intelligence extraterrestre), la fin d'une religion ou la naissance d'un autre courant spirituel majeur sont autant d'exemples de ce qui pourrait marquer le commencement d'une ère nouvelle. Les possibilités sont infinies autant que l'est la vie elle-même.

Ce 21 décembre 2012 ne sera peut-être pour nous tous qu'une journée presque semblable à toutes les autres. Chacun étant pardessus tout préoccupé d'acheter ses derniers cadeaux de Noël. Ce n'est peut-être que bien plus tard que nous aurons la révélation de ce qu'elle nous réservait.

Le 20 avril 1889 naissait au cœur de la petite bourgeoisie autrichienne un enfant comme tous les autres. Ce n'est que cinquante ans plus tard que l'on comprit véritablement l'importance de cette date. Les siècles désormais n'oublieront pas son nom : Adolf Hitler restera synonyme du plus grand génocide perpétré de mémoire d'homme. Les fins du monde ne sont pas toujours celles auxquelles on s'attend.

- (1) Je renvoie le lecteur avide d'informations sur le sujet au site (incontournable en la matière) de Michel – Alain Combes : La menace du ciel : page d'accueil : <http://www.astrosurf.com/macombes/>
- (2) Source Kalpa – Wikipédia.
- (3) Henri Hubert, *Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie*, 1905.
- (4) *Ibid.*
- (5) JPL Small-Body Database Browser.
- (6)

Mon voisin le tueur

Le 22 décembre 2012

Pour peu qu'il en ait les moyens matériels, chacun d'entre nous, à certaines époques de sa vie, est un tueur en puissance. Si les inhibiteurs que sont la morale, les conventions, les interdits, la culture, ne sont pas assez prégnants en nous, n'importe quel évènement ou concours de circonstances peut à tout instant nous faire lâcher prise et faire voler en éclats tout ce que l'éducation et la société avaient édifié de moyens de coercition à l'endroit de l'instinct.

Combien de pères de famille dits « normaux », honorables mêmes, parfaitement intégrés socialement – du moins selon toute apparence – parfois même ayant une situation *a priori* enviable, se sont vus du jour au lendemain les bourreaux de leur propre famille avant de se donner la mort ? Dans un autre registre non moins macabre, combien de mères ne sont-elles pas devenues elles aussi soudainement infanticides ? Enfin, combien d'adolescents issus de familles ordinaires, scolarisés, d'un niveau intellectuel parfois supérieur à la moyenne ne se sont pas du jour au lendemain révélés d'impitoyables assassins ? Tuant de sang-froid parents, frères et sœurs et faisant d'autres nombreuses victimes au sein de leur établissement scolaire ou autre lieu public. Le récent massacre de Newton dans le Connecticut en est le dernier exemple en date.

Tous ces individus, en dépit des faiblesses inhérentes à chacun d'entre nous, étaient des individus tout à fait normaux et reconnus comme tels. « Il était d'un naturel calme ; toujours discret, poli,

courtois et serviable »; « Il n'était pas du genre à faire des histoires. » ; « On entendait jamais parler de lui »; « C'était un bon élève, certes timide et discret, mais passionné par les sciences et les mathématiques. »... C'était le cas de James Holmes, 24 ans, qui, le 23 juillet de cette année déboule dans une salle de cinéma d'Aurora près de Denver (Texas/USA) et fait au hasard 12 morts et 58 blessés. C'était également le cas de Mohamed Mehra avant qu'il ne bascule dans la mouvance islamiste intégriste. Tous des jeunes d'une vingtaine d'années, normaux, équilibrés, intelligents de surcroît.

L'individualisme presque forcené mis en avant par nos sociétés modernes pousse la quête identitaire dans ses plus ultimes retranchements. « Réussir ou mourir » devient presque le leitmotiv inavoué de nos sociétés toutes axées sur la performance. Car non seulement l'individu se doit, de plus en plus tôt, de se construire et de trouver un sens à son existence ; mais il doit en plus apporter à la communauté les preuves éclatantes et ostentatoires de son affirmation individuelle et identitaire. Il doit faire la preuve de son intégration au groupe et de ce qu'il est censé lui apporter comme « valeur ajoutée ». À défaut d'y parvenir, c'est d'une certaine manière à sa mort sociale que l'individu se trouve confronté. Mort avant tout symbolique mais aussi parfois bien réelle. La seconde n'étant que le corollaire de la première. Mort qui peut dès lors se manifester de bien des façons : marginalisation, suicide ou révolte excessive contre un système auquel on ne parvient pas à s'intégrer mais vis-à-vis duquel on s'estime néanmoins supérieur. Fort de ses convictions et de sa toute puissance, l'individu désocialisé ne se sent pas pour autant marginalisé. C'est au contraire toute la société qu'il met ainsi à l'écart en éliminant physiquement ses représentants les plus emblématiques.

Dès lors, la communauté devient littéralement « hors je ». Disqualifiée au profit d'un individu surdéterminé, hypertrophié et d'un monde personnel surévalué. Aujourd'hui, l'individu nourri sinon gavé de tout ce que la société nous fait ingérer de nourritures affectives falsifiées et frelatées, se sent le besoin d'exprimer de plus en plus ses sentiments pour se sentir exister. Chacun désormais aspire à la revendication de son moi profond. De « l'enfant-roi » des années

70-80 nous sommes naturellement passés à « l'homme-dieu » des années 2000. Car qui désormais ne désire pas au minimum sa petite minute de célébrité ; son petit espace médiatique et numérique privilégié à l'instar d'un petit royaume ou d'un Empire personnel ? Les sites, les blogs, les messages et les vidéos postés sur le Web par dizaines de millions chaque jour en sont la preuve éclatante. Mais si aujourd'hui les moyens et les aspirants à la divinité numérique sont pléthores, les « Élus » eux, restent peu nombreux.

À certains moments clés de notre vie, nous sommes tous comme autant de bâtons de dynamite prêts à exploser. L'adolescence est un de ces moments typiquement initiatiques où les forces vitales sont à même d'exprimer le meilleur comme le pire. Suivant que les hasards de notre histoire individuelle orientent les événements dans le sens ou à contre-courant de la morale établie. Le fou c'est toujours l'autre. Le criminel, le tueur en série c'est toujours l'autre. Car qui serait prêt à croire qu'il pourrait aujourd'hui ou demain, à la faveur d'une simple parole, d'un acte, d'une injustice quelconque, devenir le tueur en série le plus sanguinaire que l'histoire ait jamais connu ?

Des personnalités d'apparence ordinaire peuvent un jour synthétiser à un niveau supérieur un être qui n'attendait qu'un simple déclic pour se révéler à la lumière du jour. Artiste ; génie créateur ; philanthrope ; *petite sœur des pauvres* ou criminel de guerre ; tout n'est jamais que le résultat d'une imprévisible alchimie entre l'individuel et le collectif, les événements et l'ensemble des puissances affectives déchaînées au cœur de l'arène sociale.

Tous les génocides de l'histoire en sont la preuve criante et sanguinolente. Des *Camps de la mort* aux attentats du 11 septembre 2001 ; des génocides arménien et tutsis aux massacres de musulmans de Bosnie à Srebrenica en 1995 ; et jusqu'aux plus récents massacres perpétrés par des individus isolés... notre humanité, cette humanité dont nous nous gargarisons chaque jour davantage est en définitive bien peu de chose. Juste une idée. Presque une utopie qui ne tient aujourd'hui qu'à un fil. Ce fil ténu dont est tissée la société. Ce lien tendu entre les hommes et qui nous fait voir l'autre pas plus différent que ce que nous sommes nous-mêmes. Rompre ce lien social, c'est rompre le fil tendu de notre humanité fragile. C'est se donner toute

latitude pour ignorer autrui, le nier et à terme, se réserver le droit tacite de l'annihiler physiquement sans plus d'émotion. Car « C'est l'indifférence affective qui autorise la destruction de l'autre ⁽¹⁾ » nous dit Boris Cyrulnik.

À une époque où l'individualisme devient la seule véritable foi qui vaille ; où l'idée même de laïcité se meut insidieusement en une affirmation ostentatoire de toutes les convictions possibles et imaginables ; où chaque idée personnelle, philosophie, morale, doctrine, opinion réclame à corps et à cri son droit de cité ; à une époque encore où les liens affectifs et charnels cèdent inexorablement du terrain à la numérisation excessive et où les disparités sociales se font de plus en plus criantes : quels nouveaux massacres se préparent dans l'ombre de la civilisation ?

La certitude d'avoir raison est la plaie par où s'instille le poison de la négation de l'autre. Comme le dit encore l'auteur des *Nourritures affectives* : « [...] notre culture encense la personne, pulvérisant ainsi le groupe, créant des milliers de sous-groupes, adorateurs de milliers de manières d'être différentes⁽²⁾. »

Dès lors, l'attitude qui consiste à faire croire que le criminel c'est toujours l'autre et que la folie peut simplement tout expliquer relève de l'hypocrisie. Elle traduit l'inconscience d'une société qui fuit ses responsabilités. Car tous ces assassins ne sont ni plus ni moins que les symptômes, les crises paroxystiques d'un mal qui se répand insidieusement dans tous les organes de la société. Aussi, croire que la possession d'une arme à feu est un remède à la violence, c'est tout simplement croire que l'on peut éteindre un incendie avec un jerrican d'essence.

Le véritable remède de nature préventive consisterait à renouer avec une communication digne de ce nom. C'est-à-dire une communication typiquement et traditionnellement organique plutôt que cet ersatz de communication numérique qui aujourd'hui ronge les rapports humains comme une gangrène. Car tant que les hommes seront encore faits de chair et de sang, c'est la chair qui devra s'exprimer. À défaut, c'est le sang qui parlera.

Il y a cinq siècles, Thomas More, inventeur de *L'Utopie*, avait déjà pressenti les infinies conséquences du dogme naissant de

l'individualisme. Il avait eu l'intuition des maux futurs dont auraient à souffrir les sociétés modernes. Comme le dit Simone Goyard-Fabre dans son introduction à *L'Utopie* : « La Cité utopienne est véritablement une “communauté civile”. Il n'est pas question que se glissent en elle les prérogatives ou les revendications de l'individu⁽³⁾. » « Ce mal essentiel [qui pervertit les sociétés], ajoute-t-elle plus loin, ce sont assurément les ferments individualistes en lesquels l'amour-propre dégénère en égoïsme⁽⁴⁾. »

Thomas More finira son ouvrage sur un vœu : « [...] je reconnais bien volontiers qu'il y a dans la république utopienne bien des choses que je souhaiterais voir dans nos cités. Je le souhaite, plutôt que je ne l'espère⁽⁵⁾. » Si *L'Utopie* est restée dans l'histoire ce n'est malheureusement pas par l'application de ces enseignements. C'est que le titre même de l'œuvre est passé dans le langage courant pour désigner l'aspect vain et illusoire de certains de nos rêves.

Le fervent humaniste finit d'ailleurs sur l'échafaud. Condamné par un roi (Henry VIII) en qui il avait d'abord cru voir un homme de progrès. Quand une civilisation se fait le bourreau de ses propres sauveurs, que peut-on en espérer ?

(1) Boris Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Éditions Odile Jacob Poche, 2000, p. 124.

(2) *Ibid.*

(3) Thomas More, *L'Utopie*, Éditions Garnier-Flammarion, 1987 [1966], p. 42.

(4) *Ibid.*, p. 45.

(5) *Ibid.*, p. 234.

La Procréation dans les limites de la raison

Le 14 janvier 2013

Pour son traditionnel échange des vœux, Benoît XVI, fin 2012, a entre autres redit ses inquiétudes sinon sa ferme opposition au mariage gay et à la possibilité d'adopter des enfants pour les couples homosexuels. Le souverain pontife s'appuie entre autres sur l'essai du Grand Rabbin de France Gilles Bernheim pour qui les atteintes de plus en plus profondes à ce qu'il nomme « l'authentique forme de la famille » sont autant d'atteintes à la personne humaine.

MARIAGE HOMOSEXUEL ET HOMOPARENTALITÉ

L'argument généalogique

Gilles Bernheim nous dit, en accord avec la plupart des pédopsychiatres, « [...] l'enfant ne se construit qu'en se différenciant, ce qui suppose d'abord qu'il sache à qui il ressemble. Il a besoin, de ce fait, de savoir qu'il est issu de l'amour et de l'union entre un homme, son père, et une femme, sa mère, grâce à la différence sexuelle de ses parents¹.» Pour lui, le mariage hétérosexuel est avant tout « [...] l'institution d'une famille, c'est-à-dire d'une cellule qui crée une relation de filiation directe entre ses membres. Au-delà de la vie commune de deux personnes, il organise la vie

¹ *Mariage homosexuel, homoparentalité et adoption : ce que l'on oublie souvent de dire*. Essai de Gilles Bernheim, Grand Rabbin de France | Le Grand Rabbin de France Gilles Bernheim p. 9.

d'une Communauté composée de descendants et d'ascendants. En ce sens, c'est un acte fondamental dans la construction et dans la stabilité tant des individus que de la société¹. » Pour autant, c'est oublier qu'il n'est pas qu'une seule sorte de stabilité et de construction sociale. C'est faire l'impasse sur toutes les autres formes (non bibliques) de descendance, de parentalité et de famille. Si l'on prend en compte ce premier argument, on peut de la même manière l'appliquer au simple cas d'adoption par des parents hétérosexuels. Adoption qui met donc également en péril la généalogie puisque l'adoption brise le lien généalogique entre l'enfant et sa lignée génétique. À plus forte raison lorsque l'adoption fait suite à un accouchement sous « x » (Art. 326 du Code Civil) dont la forme juridique permet à la mère de préserver le secret de son identité.

Il faudrait donc d'ores et déjà définir la « parentalité » et savoir laquelle des deux, génétique ou affective – lorsqu'elles ne sont pas confondues – est la plus légitime. Autrement dit, lesquels des *droits du cœur* ou des *droits du sang* sont les plus à même d'être reconnus. La réponse, si l'on opte pour le raccourci et la simplicité s'annonce d'elle-même : la plus « légitime » est sans aucun doute celle qui nuit le moins à l'enfant. Mais celle qui semble le moins nuire aujourd'hui n'est pas nécessairement celle qui lui nuira le moins demain. Tout comme les hommes, les relations évoluent et changent au fil du temps et des événements. Aussi, prononcer un jugement de valeur sur une relation type à un moment précis, c'est refuser à chacun le droit, la possibilité sinon le risque de changer ou d'évoluer.

« Résumer le lien parental aux facettes affectives et éducatives, c'est, selon Gilles Bernheim, méconnaître que le lien de filiation est un vecteur psychique et qu'il est fondateur pour le sentiment d'identité de l'enfant ² ». Réduire les aspects affectifs et éducatifs à de simples « facettes » du lien parental c'est méconnaître le rôle majeur de l'affectivité dans la construction de soi. Néanmoins, s'il est vrai que savoir d'où l'on vient à son importance, la généalogie, la filiation ou l'hérédité ne sont pas pour autant les seules réponses possibles. Car c'est essentiellement l'appartenance qui donne sens à l'existence

1 *Ibid.*, p. 7.

2 *Ibid.*, p. 8.

de l'individu et qui façonne sa personnalité affective. L'enfant, fruit d'une insémination artificielle est néanmoins enfanté par le désir commun de son père et de sa mère. Aussi « Il leur appartient tellement qu'il s'enquiert rarement du nom de son père biologique¹. » « Quand la technique n'est pas portée à l'absurde, les enfants nés d'insémination artificielle se développent tout à fait bien². »

Bien sûr l'enfant en âge de se poser des questions ne se les pose pas en ces termes. Pour lui évidemment, il y a confusion entre corps et esprit et son identité est pour lui une et indivisible. Cependant, je ne vois pas pourquoi il y aurait incompatibilité entre une double origine parentale ; c'est-à-dire entre une parentalité affective officialisée et une parentalité génétique également reconnue. En d'autres termes, l'enfant peut très bien intégrer, accepter et comprendre le plus naturellement du monde une quadruple parenté à la fois génétique et affective. N'est-ce pas d'ailleurs déjà le cas, d'une certaine façon, au sein des familles dites *recomposées* ou celles d'enfants adoptés ayant retrouvé leurs parents biologiques ?

La psychanalyse contemporaine nous a appris que l'essentiel pour le développement à la fois affectif, physiologique et plus tard social de l'enfant, c'est d'avoir toujours avec lui des *figures d'attachement* comme les nomme le neuropsychiatre et éthologue Boris Cyrulnik. Ces référentiels sont, déjà bien avant la naissance, autant de guides affectifs pour le développement psychophysiologique de l'embryon et du futur bébé. En cela, la génétique, la filiation ou la généalogie n'ont en vérité pas grand-chose à voir. Car même si le patrimoine génétique apporte certains caractères prédéterminés, ils ne sont pas pour autant décisifs. Ce n'est que plus tard, lorsque l'enfant sera parvenu à une forme de maturité qu'il sera à même de se poser les questions relatives à sa généalogie. Bien avant cette étape, ce sont les personnes d'attachement qui détermineront dans une large mesure sa perception du monde, la sienne propre et le sens qu'il donnera à cette alchimie affective qui fera sa personne.

Ce n'est qu'à partir du moment où il va commencer à parler et donc à injecter du sens dans ses actes que l'enfant va commencer à

1 Boris Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*, Éditions Odile Jacob, 2000, p. 84.

2 *Ibid.*, p. 107.

s'interroger sur son histoire. Avant, ses seules références sont exclusivement affectives. Aussi faudra-t-il que cette histoire, cette mythologie personnelle soit avant tout concordante et cohérente avec sa personnalité avant que de l'être avec les faits. Toutes nos histoires personnelles sont des chimères faites de morceaux de vie choisis par la mémoire. Ici des lacunes, là des déformations, des exagérations ou au contraire des amoindrissements. L'essentiel étant que tout se tienne en une trame cohérente qui raconte la personne. Qu'elle puisse s'y référer et y trouver un appui ferme.

Aussi n'y a-t-il pas de raison à ce qu'un enfant adopté par une famille homoparentale ne trouve pas les nutriments nécessaires à la construction de soi. À partir du moment où l'essentiel pour la personne en devenir lui est prodigué : amour, santé, éducation, valeurs morales, valeurs sociales, intégration, respect de l'autre et respect de soi... Qu'importe la forme de la famille au sein de laquelle l'enfant se développe. Pourvu seulement que ce développement soit un épanouissement. Or, ce dernier dépendra bien sûr du bien-fondé de l'éducation qui lui sera donnée. Mais il dépendra aussi, et dans une large mesure, de l'intégration de sa famille au sein de la société. Si ses parents sont mal considérés socialement, stigmatisés, discriminés ; s'ils se sentent exclus et marginalisés pour quelque raison que ce soit, leur difficulté à vivre se reportera inexorablement sur l'enfant. Le regard que la société porte sur ses parents façonne celui que l'enfant porte sur eux mais aussi sur lui-même.

Un des arguments invoqués par les opposants à l'homoparentalité consiste à dire qu'un couple homosexuel aura une influence sur l'orientation sexuelle de son ou de ses enfants. Mais pourquoi y aurait-il plus de raisons de voir l'influence se produire plus dans un sens qu'elle ne se produit dans l'autre ? Le contre exemple ne se trouve-t-il pas justement dans le fait que les homosexuels sont logiquement issus de familles hétérosexuelles ?

Or, la sexualisation des rôles est autant biologique qu'historique et sociale nous dit Boris Cyrulnik¹. « La culture, c'est-à-dire les enseignants, les voisins, les médias et bien d'autres, participe à ce

1 Boris Cyrulnik, *Les Vilains petits canards*, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 135.

façonnement du comportement sexué¹. » Cette différence des rôles sexuels, précise le neurologue et psychiatre, est nécessaire quoique arbitraire. « Elle est tellement utile au processus d'identité que les couples d'homosexuels finissent par acquérir des comportements différents qui sont bénéfiques aux enfants qu'ils adoptent, comme cela se pratique aux États-Unis et au Canada². » Désormais, et contre l'argument qui consiste en la référence naturelle et anthropologique mise en avant par Gilles Bernheim, « [...] ce n'est plus le biologique ou le psychologique qui organisent les comportements, c'est la règle sociale qui impose une conduite, qui induit une psychologie et peut même modifier un métabolisme³. »

L'argument traditionaliste

« Depuis des millénaires, poursuit Gilles Bernheim, le système sur lequel est fondé notre société est une généalogie à double lignée, celle du père et celle de la mère. La pérennité de ce système garantit à chaque individu qu'il peut trouver sa place dans le monde où il vit, car il sait d'où il vient⁴. » Si seulement la généalogie et l'état civil suffisaient à palier à toutes les crises identitaires et à faire des hommes heureux ! C'est ignorer ce que la psychanalyse contemporaine a mis en lumière depuis quelques décennies. C'est oublier que l'homme ne vit pas que de dates et de noms. Que son identité affective et sa personne se construisent sur bien d'autres choses que de simples conventions sociales et culturelles. « Dans un grand nombre de cultures, le père désigné est l'oncle maternel ou paternel, ou l'ancêtre, ou le grand frère, ou le parrain, ou le voisin... Le sentiment d'être père se développe à partir de l'attribution culturelle du rôle paternel, ce qui n'a rien à voir avec la petite graine⁵. » Chez les Aruntas, tribu australienne, ce sont les esprits qui s'incarnent directement dans le ventre des femmes. Autant dire que la filiation paternelle ne signifie pas grand-chose. « Chez les

1 Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Fayard/Pluriel, 2010 [1989], p. 163.

2 *Ibid.*, p. 144.

3 *Ibid.*, p. 136.

4 Gilles Bernheim, *Mariage homosexuel, homoparentalité...*, p. 9.

5 Boris Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*, Éditions Odile Jacob, 2000, p. 71.

Troбриандais d'Océanie, les indiens Haidas d'Amérique du Nord, en Côte-d'Ivoire ou au Ghana, l'enfant n'appartient pas au père biologique. Le père, celui qui donne le nom et les ressources, c'est l'oncle maternel ou le grand-père utérin. Le père planteur passera donc une partie de sa vie à accumuler le bétail et les terres en prévision du mariage... de ses neveux¹. »

On voit bien ici l'attachement de Gilles Bernheim à une certaine société. Il met d'ailleurs l'accent sur la pérennité du système. L'argument mis en avant relève plus ici d'un attachement à la tradition millénaire sinon religieuse. Mais les sociétés sont des entités à composante organique. En tant que telles, elles n'échappent pas aux lois de l'évolution. Dès lors, la véritable question n'est-elle pas de savoir si les actuelles revendications ne sont pas les signes avant coureurs d'une société en pleine mutation ? Les bouleversements à la fois économiques, démographiques et culturels la contraignent à opérer certaines révolutions. Et ceci, au sein même des structures familiales devenues peut-être inadaptées au monde nouveau qui se profile.

L'anthropologie a souvent démontré que le mariage en tant qu'institution a le plus souvent été instauré pour des raisons strictement économiques. Le but étant de conserver au sein du clan des biens matériels, des droits ou autres privilèges. Robert Lowie nous dit d'ailleurs, dans son *Traité de sociologie primitive* : « Nous ne saurions répéter avec assez de fréquence et de force que le mariage n'est basé sur des considérations sexuelles que dans une mesure limitée. Son motif essentiel [...] est précisément la fondation d'un agrégat économique se suffisant à lui-même². » « Le mariage et son ascèse, nous précise Boris Cyrulnik, n'ont été recommandés par l'Église qu'à partir du concile de Trente (1545-1563)... »

L'argument anthropologique

Si la sexualité est en cours de mutation, c'est sans doute parce que la société elle-même évolue et se transforme. Depuis plusieurs

1 *Ibid.*, p. 75.

2 Robert Lowie, *Traité de sociologie primitive*, Les Classiques des Sciences Sociales. U.Q.A.C. d'après la Petite Bibliothèque Payot.

décennies, on admet plus facilement que les hommes laissent s'exprimer en eux une certaine féminité. Dans certains domaines on l'encourage. Les femmes aussi, par bien des aspects, accèdent plus librement à des activités sportives ou professionnelles jusque-là masculines. Combien de professions ne se sont-elles pas de la sorte féminisées pour les unes (juge, ministre ou chef d'entreprise...) et jusqu'à la profession de militaire – et masculinisées pour d'autres ? La division du travail social, l'explosion de l'industrie et de la mécanisation y sont pour beaucoup. L'accroissement des connaissances et le développement de la culture, sa démocratisation ont été parmi les facteurs décisifs de ce bouleversement. Ce travail d'acceptation et de reconnaissance sociale a largement participé au même processus sur le plan individuel. Chacun de la sorte étant plus enclin à accepter certaines sensibilités et traits personnels jusque-là ignorés parce que socialement et culturellement rejetés.

Car notre personnalité, comme notre identité sexuelle ne nous sont pas données « toutes faites » avec le corps dont on hérite à la naissance. Au même titre que l'identité sociale, la culture, l'éducation, l'appartenance ou sensibilité religieuse... restent toutes entières à construire et à inventer. L'éducation, les schémas sociaux, culturels, religieux et affectifs vont parmi tant d'autres et dans une large mesure orienter la préférence sexuelle de chacun. Et si une certaine sexualité (hétérosexualité) est encore très répandue au sein de nos sociétés, c'est peut-être parce que les schémas et les catégories entérinées depuis des milliers d'années y sont profondément enracinés. Pour autant, et pas davantage que notre idée occidentale de la famille, l'hétérosexualité n'est la forme définitive des rapports sexuels humains. Comme toutes les autres structures de nos sociétés, et comme tout ce qui de près ou de loin se rapporte à la vie, la famille et les rapports qui la fondent sont sans aucun doute amenés à évoluer.

Dans la société Polynésienne traditionnelle, les *réré* (*rae-rae* ou *mahu*) sont des hommes qui occupaient et occupent encore des postes socialement dévolus aux femmes. Élevés depuis leur plus tendre enfance comme des femmes, ils sont d'ailleurs considérés comme tels par la société. Eux-mêmes se considèrent comme tels. Ils vont

d'ailleurs jusqu'à se féminiser dans leur comportement public (vêtements ; attitudes, etc.). « Les " mahu " sont souvent d'excellents animateurs, cuisiniers, graveurs, etc. Ils vivent en couple avec un " tane " (un homme, un vrai), ils ont souvent un enfant " faamu " (adopté) et vivent sans complexes¹. » Jusqu'à l'arrivée des occidentaux, tout se passait le plus normalement du monde. Le puritanisme et les valeurs chrétiennes ont dès lors jetés l'opprobre sur ces relations « contre-nature » faisant des « mahu » les victimes d'une homophobie jusque-là inconnue. « En soi, les biologistes ont confirmé l'hypothèse psychanalytique de la bisexualité. Nous possédons les deux sexes, les deux hormones en proportions variables et nous l'exprimons de manière variable selon notre histoire et notre milieu². »

PROCRÉATION MÉDICALEMENT ASSISTÉE

Dans la seconde partie de son essai, Gilles Bernheim reprend la phrase de Simone de Beauvoir extraite du *Deuxième Sexe*. Œuvre emblématique de toute une génération voulant en finir avec la différence sexuelle comme donnée naturelle : « On ne naît pas femme, on le devient. » Aussi, et pour les partisans du « déni de la sexuation », comme les nomme Gilles Bernheim : « N'étant qu'une construction sociale, l'identité sexuelle n'est en aucun cas déterminante quant au psychisme de l'individu. Il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte³. » Avec le Grand Rabbín de France, mais pas pour les mêmes raisons traditionalistes ou naturalistes, je m'inscris ici en faux. Car bien au contraire, c'est surtout parce qu'elles sont déterminées socialement que l'identité sexuelle et la différenciation sont déterminantes. Au même titre d'ailleurs que toutes les autres influences sociales le sont quant à la construction de soi. Car il n'est de personne, en définitive, que sociale.

« Non, le droit à l'enfant n'existe ni pour les hétérosexuels, ni pour les homosexuels. [...] aucun de ces couples [hétérosexuels ou

1 <http://argoul.com/2011/07/03/les-iles-du-troisieme-sexe/>

2 Boris Cyrulnik, *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Fayard/Pluriel, 2010, pp 186-187.

3 Gilles Bernheim, *Mariage homosexuel, homoparentalité et adoption...* p. 20.

homosexuels] n'a, selon Gilles Bernheim, droit à l'enfant qu'il désire, au seul motif qu'il le désire¹. » Je pense qu'il a ici tout à fait raison. « L'enfant n'est pas un objet de droit mais un sujet de droit². » Aussi ce droit consiste « [...] à donner à l'enfant une famille où il aura le maximum de chances de se construire au mieux³. » Pour autant, cela ne nous dit pas de quelle famille il s'agit. Pas davantage d'ailleurs Gilles Bernheim ne nous dévoile ce qu'il entend par « se construire au mieux ». Est-ce dans le respect des règles, des traditions et des normes d'une certaine culture ou société ? Où bien est-ce tout simplement dans le respect d'une harmonie entre son monde intérieur et celui qui l'entoure ? Nonobstant, rien ne s'oppose à ce qu'un couple homosexuel ne soit pas à même d'apporter à l'enfant tout ce à quoi il a droit, mais plus encore, tout ce dont il a besoin pour développer son humanité en harmonie avec celle des autres. L'homoparentalité, comme le souligne d'ailleurs Gilles Bernheim⁴, est depuis longtemps un fait. De nombreux enfants dont l'un des parents divorcés entretient une relation homosexuelle (qui plus est officialisée par le PACS), vivent et se développent au sein de familles certes recomposées mais homoparentales.

Aussi, au même titre que la stérilité des couples hétérosexuels, la « stérilité » des couples homosexuels doit pouvoir être déjouée par l'adoption, et uniquement par l'adoption. Qu'elle concerne les couples hétérosexuels ou homosexuels, l'adoption doit faire l'objet des mêmes procédures, de la même rigueur et des mêmes précautions sans discrimination. Quant aux questions que Gilles Bernheim pose concernant l'adoption, elles peuvent tout aussi bien concerner les couples hétérosexuels ne faisant pas appel à l'adoption. Bien des couples dits « normaux » ne répondent pas davantage aux critères mis en avant par Gilles Bernheim⁵.

Comme son nom l'indique, la Procréation Médicalement Assistée est une aide apportée à la procréation lorsque cette dernière ne peut se faire de manière naturelle. Dans tous les cas, elle supplée à une

1 *Ibid.*, p. 12.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*, p. 11.

5 *Ibid.*, p. 13.

défaillance de la nature. De la même manière que nos prothèses, nos traitements thérapeutiques sont aussi là pour remédier aux insuffisances ponctuelles d'une nature parfois encore largement tributaire du hasard. Au sein de la nature à l'état sauvage, ces « écarts » sont tout de suite « corrigés » par la sélection naturelle et la mort des moins « aptes ». D'un autre côté, les malformations, mutations ou maladies sont parfois reprises à son compte par l'évolution qui en profitera pour créer un nouveau rameau sur l'arbre de la diversité.

Or, au sein de l'espèce humaine en cours d'humanisation, la sélection du plus apte et l'évolution de l'espèce ont depuis plusieurs siècles été largement repris par la culture et la civilisation qui leurs impriment leur orientation. Les plus démunis, les plus faibles physiquement ou mentalement (eu égard à la norme), les accidentés de la vie sont désormais le plus souvent pris en charge par les sociétés humaines quand la solidarité et l'humanisme en sont parmi les valeurs fondatrices. Les soins apportés à la personne sont de ces progrès typiques de l'humanité. Or, jusqu'à il y a peu, les sciences en général, et la médecine en particulier avaient pour ambition d'aider l'homme à lutter contre les « injustices » de la nature ; ses manquements, ses faiblesses.

Aussi, toutes les formes de progrès se doivent de garder à l'esprit une *continuité naturelle du phénomène vivant et du phénomène humain*. Ces progrès ne doivent en aucun cas (principe de précaution oblige) dévier de manière trop importante d'un certain « ordre naturel des choses ». Une greffe d'organe est naturelle et nécessaire quand l'organe remplacé est défaillant et que la vie de l'individu en dépend. La greffe est ici réparatrice. Une greffe ou autre intervention n'est plus éthique lorsqu'elle vient ajouter à la personne un organe ou une fonction qui n'a pour seule finalité que de répondre à un simple désir. Lorsqu'elle n'est pas là pour combler un besoin vital. Elle l'est d'autant moins quand elle implique la venue au monde d'un être vivant et conscient.

Or il me semble que la Procréation Médicalement Assistée pour les couples homosexuels relève plus de ce second choix. Cela ne signifie pas pour autant que la PMA pour les couples hétérosexuels

soit pour autant plus légitime et leur désir plus justifié. Assumer son homosexualité, c'est assumer les impossibilités naturelles imposées par cette orientation sexuelle. Cela ne signifie pas pour cela que les couples gays ou lesbiens doivent renoncer à avoir des enfants. L'adoption est ici un autre moyen, à la fois naturel, éthique et qui plus est humaniste de fonder une famille.

Mais il semble qu'une fois encore l'individualisme grandissant, le *désir* de vouloir absolument laisser *son* empreinte charnelle dans le monde ne peut passer pour certains que par la PMA. On peut même se demander si ce désir d'avoir un enfant issu de sa propre chair ne participe pas d'une volonté de coller à une certaine norme hétérosexuelle et procréative par ailleurs dénoncée par les mêmes. Autrement dit « faire comme les autres ». Faire en sorte pour les couples homosexuels d'avoir les mêmes possibilités de procréer que les hétérosexuels traduit et trahit une volonté implicite de ces couples d'être des couples « comme les autres ». C'est d'une certaine manière affirmer : *les couples homosexuels sont des hétérosexuels comme les autres*. C'est surtout ne plus se distinguer, être reconnu et s'affirmer comme couple homosexuel avec les particularités inhérentes à ce choix de vie. Cette volonté, pour une minorité, de gommer à tout prix les différences, ne cache-t-elle pas une intention inavouée d'échapper à sa propre condition ?

Dans tous les cas, il faut tenter de rester dans une certaine cohérence biologique. Faire en sorte que les interventions médicales et biologiques ne soient pas une prise en otage de l'avenir. Car accorder aux couples homosexuels le droit d'utiliser la PMA, c'est laisser libre cours à chacun d'assouvir ses désirs par le biais de la science. C'est laisser la porte ouverte à tous les excès, dont l'eugénisme sera sans aucun doute l'un des premiers à se manifester. « Les grossesses après ménopause sont techniquement possibles jusqu'à cent ans. On pourrait même imaginer une centenaire grabataire, perfusée de sucre et d'hormones, portant dans son utérus médicalement assisté, le fruit d'une injection de spermatozoïdes congelés issus de son mari mort depuis quatre-vingts ans. Quel sens pourrait avoir une telle grossesse, interroge Boris Cyrulnik ? [...] l'enfant ainsi conçu ne pourra jamais savoir s'il appartient au

gynécologue, à l'éprouvette qui l'a transplanté ou à des parents qui, pour lui, n'auront jamais été vivants¹. » Autant de dérives qui seront pour le fait irréversibles parce qu'elles infléchiront de façon irrémédiable le développement de nos sociétés, mais, plus grave encore, celui de l'espèce humaine et de la vie.

La notion de Précédent Naturel

Aussi devient-il nécessaire, en matière de progrès médical, et si l'on veut se définir des limites, de s'en référer à une notion de *Précédent Naturel*. La nature nous a largement démontré qu'il est des équilibres qu'il faut à tout prix préserver. Le réchauffement climatique est un des exemples qui démontre cette nécessité vitale. Or, l'espèce humaine dans ses formes se doit également de conserver certains équilibres garants de sa pérennité. Non pas en tant qu'espèce aux formes définies. Mais en tant que mouvement à même de pouvoir poursuivre son évolution. Au milieu de la pléthore de moyens proposés et de la multiplicité croissante des désirs individuels, quel garde-fou nous est encore offert qui serait à la fois universel et consensuel ? La notion de Précédent Naturel répond à cette attente et à cette inquiétude. Il garantit la certitude de ne pas s'écarter trop des grands équilibres vitaux tout en offrant à l'espèce la plasticité requise pour son évolution et sa transformation. Ce principe, qui reste encore à définir dans ses modalités et ses applications, permettrait de conserver intacts les grands axes qui déterminent notre espèce tout en laissant une certaine latitude aux progrès humains, aux thérapeutiques nouvelles et à toutes les formes de soins apportés à la personne.

Pour le cas particulier de la PMA, elle permet donc à des couples hétérosexuels d'avoir des enfants « génétiques » ; fait on ne peut plus naturel. Mais quand l'aide à la procréation offre à un couple homosexuel la possibilité d'avoir des enfants (homoparentalité procréative) j'y vois un contresens et peut-être des risques à plus long terme. L'homoparentalité procréative n'ayant pas de *Précédent Naturel* au sein de l'espèce humaine. Aujourd'hui, il n'est pas de

1 Boris Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*, Éditions Odile Jacob, 2000, p. 106.

mouvement, d'association, de lobby, de parti, de ligue qui ne se constitue afin de faire valoir certains droits, néanmoins minoritaires. À une époque où l'individualisme fait force de loi, on imagine ce qu'impliquerait la PMA accordée aux couples homosexuels. Il n'y aurait plus dès lors la possibilité de refuser à quiconque la satisfaction de telle ou telle forme de désir parental et jusqu'au plus absurde.

Le corps et le « moi »

Mais qui est ce « je » sur lequel on s'interroge ? S'agit-il de connaître l'origine de la personne physique ? Ces deux termes d'ailleurs (*personne* et *physique*) sont-ils pour autant et systématiquement confondus ? Le corps implique-t-il *de facto* la personne ? Y a-t-il toujours confusion des deux ou sont-ce deux entités ; l'une physique, l'autre spirituelle, différentes ? La personne est-elle le fruit de l'interaction d'un certain corps, à un certain moment de son histoire avec un environnement particulier, naturel, social, économique, culturel, religieux, historique ? La conscience de la sorte est-elle une et indivisible ou n'est-elle que la synthèse passagère entre des expériences passées racontées par la mémoire et une situation présente spécifique ? Comme le dit Rousseau : « Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire, et que, pour être le même en effet, il faut que je me souviennne d'avoir été¹. »

Or le corps n'est pas l'esprit, même s'il peut, avec le temps en refléter bien des aspects. L'identité n'existe que par ce que les parents « affectifs » et « éducateurs », la société, les interactions, l'expérience humaine physique et physiologique vont progressivement proposer et déposer comme « nourritures affectives » au sein d'un corps originellement indéterminé. D'ailleurs, Gilles Bernheim lui-même précise : « Les enfants adoptés, eux aussi, se savent issus de l'amour et du désir de leurs parents, bien que ceux-ci ne soient pas leurs géniteurs² ». Phrase en

1 Jean-Jacques Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*, Éditions Garnier-Flammarion, 1996, p. 79.

2 Gilles Bernheim, *Mariage homosexuel, homoparentalité...* p. 9, § 3.

totale contradiction avec toute l'argumentation développée par lui en faveur de la généalogie et de l'identité génétique.

Tous ces bouleversements posent une seule et même question : allons-nous vers une société où l'esprit de plus en plus affirmé tendrait à se démarquer d'un corps réduit à la portion congrue ? Celle d'un corps d'emprunt à la fonction plus utilitaire qu'identitaire. Au sein des sociétés primitives le corps était à l'origine de la personne et de l'identité. Il était le témoin de l'appartenance sociale et en reflétait les symboles. Le tatouage polynésien, les scarifications des hommes-crocodiles de Papouasie-Nouvelle-Guinée, les anneaux des femmes-girafes d'Afrique du Sud ou de Birmanie, le plateau labial des femmes Mursi ou des Kayapo du Brésil en sont parmi les nombreux exemples. Aujourd'hui, au cœur de la société moderne, c'est désormais l'identité qui définit le corps. Depuis le simple régime en passant par le tatouage, le bodybuilding ou la chirurgie esthétique, le corps doit naître de la personne.

Changer de corps comme on change de vêtement ou de voiture. N'est-ce pas le fantasme qui semble imperceptiblement se dessiner dans le brouillard et la confusion sociale qui nous entourent ? De plus en plus, le corps devient modulable à souhait. On veut s'affranchir des contraintes qu'il impose. Le transformer sinon le faire à son image. La régénérescence ou « reprogrammation » des cellules rendront bientôt obsolètes les injections de toxine botulique et les liposuccions. Les transplantations d'organes, la culture de tissus, les prothèses, la bionique, la robotique, les nanotechnologies appliquées à la réparation puis à l'amélioration du corps humain sont autant d'étapes en passe d'être franchies sur la voie de la métamorphose humaine.

L'identité ne sera bientôt plus corporelle et généalogique. Elle est d'ores et déjà et presque exclusivement relationnelle et affective. En même temps que son corps, chacun désormais se constitue son histoire, sa mythologie et son monde personnels plutôt que de se référer à une généalogie corporelle en passe de devenir désuète. « [...] les valeurs sûres de la généalogie se dévaluent, constate Boris Cyrulnik, car la personnalisation des jeunes les incite à se centrer sur

eux-mêmes plus qu'à se situer par rapport à leurs origines¹. » On hérite désormais de son corps comme de son éducation, de sa culture, de sa langue ou de sa classe sociale. On veut pouvoir en changer comme bon nous semble et suivant les moyens dont on dispose. Mais la transformation et la maturation des esprits ira-t-elle aussi vite que celle de la chair ? Autant d'affirmation de soi ne risque-t-il pas de mener à la négation de l'autre ?

Au milieu de ces bouleversements, comment envisager la conception et la venue au monde de l'enfant ? Quelles seront désormais les possibilités offertes à celui-ci pour se définir en tant que personne et individu à la fois unique mais aussi porteur d'un certain héritage ? La *généalogie biologique* devra-t-elle céder définitivement la place à la *généalogie affective* ? Le « permis » d'avoir des enfants devra-t-il, à terme, ne plus relever que d'une décision d'état et de jurisprudence ? Le cas de *l'enfant unique* en Chine en est une préfiguration.

Pour conclure

À l'heure où les sociétés traditionnelles sont en passe de définitivement disparaître, absorbées ou réduites à néant, nos sociétés modernes sont en pleine mutation. Un cran supplémentaire est en train d'être franchi. Il voit les unes s'éloigner dans le passé quand les autres commencent à distinguer les formes d'un avenir encore incertain. Or, nous devons néanmoins accepter que la société, la famille, l'individu sont, à l'instar de la vie, des phénomènes en constante évolution. Au cœur du phénomène vivant, rien n'est donné pour acquis. Pour autant, nous ne devons pas nous égarer. Au contraire, les passages de cap requièrent toutes nos forces et toute notre vigilance. Attentifs aux dangers qui nous guettent, nous devons garder à l'esprit certains fondamentaux de l'existence et les impératifs nécessaires à la survie de l'humanité. Même si celle-ci est toujours à construire.

Nous ne devons pas, sous prétexte de satisfaire aux libertés individuelles de quelques-uns, sacrifier les exigences collectives. Car

1 Boris Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*, Éditions Odile Jacob, 2000, p. 103.

ces dernières sont justement garantes de nos survies individuelles. « N'appartenir à personne, nous dit encore Boris Cyrulnik, c'est ne devenir personne. Être seul c'est ne pas être. » On peut d'ailleurs s'étonner du quasi silence médiatique de la part de certains professionnels - psychiatres, pédopsychiatres et neuropsychiatres – les plus à même de faire avancer le débat. Aussi, les questions innombrables soulevées par le mariage homosexuel ne doivent pas être traitées à la hâte et avec passion. Encore moins ne doivent-elles faire l'objet de pressions culturelles, politiques, idéologiques ou personnelles. Car l'enjeu des choix qui devront s'opérer se situe bien au-delà de nos préoccupations contemporaines. Dépassant de beaucoup nos destinées individuelles ou nationales, il tient en quelques mots : L'AVENIR DE L'INDIVIDU CONTRE CELUI DE L'ESPÈCE.

Darwin, les cerfs-volants et la tarte Tatin

Le 13 juin 2013

Un dimanche de 1898, en Sologne, Stéphanie et Caroline Tatin, tenancières du restaurant de la Motte-Beuvron, préparent un repas pour l'ouverture de la chasse. Dans la précipitation, Stéphanie, l'aînée, met au four une tarte aux pommes en oubliant la pâte. Suite à quoi, elle la rajoute par-dessus les pommes. Une autre version nous dit que la tarte aurait été malencontreusement renversée et que les deux sœurs décidèrent, dans l'urgence, de la servir telle quelle. Enfin, on dit encore que la tarte ayant brûlé, l'une des sœurs aurait pris l'initiative de conserver les pommes caramélisées et de les recouvrir de pâte afin qu'elles ne brûlent pas davantage une fois remises au four. Dans tous les cas, ce fut un grand succès auprès des chasseurs. Cette tarte désormais légendaire, est à la carte des plus grands restaurants sous le nom de ces deux cuisinières, étourdies certes, mais audacieuses et inventives.

La recette de la tarte Tatin illustre à sa façon un certain darwinisme social et économique lui-même issus en droite ligne de la théorie darwinienne de l'évolution des espèces. Évolution dont le hasard, la providence, les divers concours de circonstances, les mutations et accidents génétiques de toutes natures sont parmi les composantes essentielles. Or aujourd'hui, et dès la plus petite enfance, on formate, on dresse, on éduque à grand renfort d'outils novateurs, de méthodes révolutionnaires, de programmes informatiques et autres tablettes numériques. Autant de moules et de carcans technologiques d'où sortent des esprits et des pensées de plus

en plus standardisés. À tous les niveaux de la société moderne, le hasard n'a plus droit de cité. N'est-il pas déjà en voie d'extinction ? Que ce soit au sein des institutions, des ateliers ou tout simplement dans la rue, l'imprévu, l'impondérable, l'inédit et jusqu'aux caprices de la météo ; tout doit être désormais et autant que possible sous contrôle, prévisible et quantifiable.

Les nouveaux outils numériques qui depuis une vingtaine d'années se sont largement répandus au sein de la population, ont pour une grande part contribué à l'appauvrissement langagier, orthographique et plus largement culturel d'une certaine génération. Pas plus tard qu'hier soir, j'entendais au journal le présentateur annoncer un reportage sur les nouveaux moyens numériques mis à la disposition des enseignants et des élèves. Moyens qui permettaient à ces derniers d'apprendre *plus vite*. Plus vite sans doute. Mais apprendront-ils pour autant mieux ? *Plus vite* ! La connaissance est-elle à ce point tributaire de la vitesse d'apprentissage ? *Plus vite* ! C'est dire à quel point compétition et compétitivité ont contaminé jusqu'aux racines mêmes de nos sociétés. Compétition qui pousse chaque parent à souhaiter secrètement que sa progéniture soit plus intelligente que celle du voisin. On investit sur ses enfants comme sur une valeur refuge. On guette la petite phrase, le mot nouveau appris plus vite que tous les autres bambins. On espère secrètement le signe annonciateur du futur génie des sciences ou de la finance.

Mais le génie et ses découvertes relèvent bien davantage du hasard, de l'intuition et de la créativité qui n'ont, en l'espèce, pas grand-chose à voir avec la tradition, le formatage et la leçon apprise par cœur par un petit singe savant. Pas davantage avec la standardisation, le contrôle et la normalisation des savoirs. Encore moins est-il tributaire de quelque forme de rentabilité ou compétition économique et mercantile.

Comme toute forme d'aliment, les nourritures spirituelles obéissent aux mêmes lois de la digestion que les nourritures corporelles. Elles ne sont pareillement profitables que dans la mesure où elles sont à la fois consistantes mais aussi, bien ingérées. Rien à voir avec cette boulimie contemporaine où les connaissances superficielles s'ingurgitent les unes après les autres à la vitesse du

Haut-Débit ; où l'information succède à l'information dans un flot ininterrompu ; le tout entretenant une espèce d'anesthésie intellectuelle faite d'un trop plein de sensations. Aussi, les vertus de la dégustation et de la « mastication intellectuelle » ne sont-elles plus à démontrer. Or, aujourd'hui, le nourrissage de nos chères têtes blondes s'apparente de plus en plus au gavage des oies. Des « oies » qui auront tôt fait d'oublier ce qu'elles auront de la sorte ingurgité en quantité, faute d'une « mastication » à la fois lente et méthodique, préalable à toute bonne digestion.

Depuis quelques années d'ailleurs, on voit poindre au travers d'une génération de trentenaires les formes frelatées d'une éducation désormais largement tributaire des impératifs économiques, industriels et des exigences des marchés. On constate tous les jours au cœur de la fourmilière une incapacité grandissante de la part des « cerveaux » à faire preuve d'imagination et de réelle innovation. Contrairement à la cuisine des sœurs Tatin, la standardisation des *process*, la division du travail, la hiérarchisation et le cloisonnement des différents services au sein d'une même entreprise interdisent toute forme d'inventivité. Point de créativité possible en dehors des sentiers battus par les programmes informatiques, les études de marché et les cahiers des charges. Au sein des ateliers, le moindre imprévu, le moindre écart, le plus petit problème inédit sème la confusion comme un virus dans un programme. On doit dans tous les cas s'en tenir aux normes et ne pas improviser de solution qui ne réponde pas à des critères préalablement établis et validés par l'expérience. Aussi, autant d'opportunités offertes à la découverte et à l'invention sont-elles aussitôt tuées dans l'œuf faute d'audace, d'initiative et d'esprit d'aventure.

Au cœur de la crise, la standardisation des *process* est une forme d'eugénisme industriel où la « sélection des espèces technologiques les plus aptes » se fait sur la base de critères et de programmes préétablis. Tout ce qui ne rentre pas dans le moule est aussitôt invalidé et écarté. Par le biais des prothèses numériques et technologiques de plus en plus sophistiquées, il est fait de moins en moins de place à l'imagination et à la créativité. Elles sont pourtant les ressorts de l'évolution industrielle. Par souci de rentabilité

économique et financière, la standardisation – qui n’est ni plus ni moins qu’un clonage comme un autre – scelle le sort des industries qui s’en réclament et les condamne à l’extinction.

Une ouvrière avec laquelle j’ai travaillé aujourd’hui me racontait l’émerveillement de ses enfants quand son mari et elle ont eu l’idée de leur fabriquer des cerfs-volants en guise de distraction. Originaire d’une famille modeste de Madagascar, elle avait durant son enfance dépourvue eue maintes fois l’occasion de se livrer à cette activité. Les cerfs-volants n’avaient plus de secret pour elle. À cette idée, la première pensée des enfants fut d’aller acheter les énigmatiques cerfs-volants chez le marchand. Quand leurs parents leur expliquèrent qu’ils allaient les fabriquer ensemble, ils parurent incrédules. Ce n’est que lorsqu’ils les virent prendre forme et voler enfin comme par magie qu’ils durent se rendre à l’évidence.

Qui aujourd’hui sait encore faire un cerf-volant, un moulin sur un ruisseau ou un bateau ? Plus la technologie progresse et plus nous nous atrophions. Est-ce là la voie de l’évolution de l’espèce humaine, ou bien celle de notre extinction prochaine ? La technologie est-elle dans l’ordre darwinien des choses ; une mutation supplémentaire de la vie organique comme un prolongement ? Une déformation qui, imperceptiblement, au travers de nos prothèses mécaniques et corporelles, numériques et spirituelles, succèdera en lieux et place à nos vieux corps de chair et de sang. Lente métamorphose qui nous fera sortir de nos chrysalides de peau morte pour passer de la sorte à une autre dimension. Où bien sont-ce les dernières formes d’une civilisation sinon d’une espèce parvenue à son apogée et qui n’a d’autre alternative que de céder la place ? Une espèce en fin de vie, désormais condamnée à se copier elle-même, contrainte à la répétition comme un disque rayé qui n’en finit pas de finir.

Il est aujourd’hui des écoles et des formations très sérieuses pour apprendre à devenir écrivain, romancier... Demain peut-être, si la poésie fait vendre à nouveau des livres, verrons-nous fleurir des écoles de poésie d’où sortiront des poètes diplômés à la chaîne et des vers au kilomètre. Ce jour-là sera véritablement le début de la fin. La fin des cerfs-volants ; la fin des tartes Tatin et des génies à barbe blanche.

Les invasions barbares

Le 15 juin 2013

En 408, Alaric rentre dans Rome et pille durant trois jours l'ancienne cité impériale symbole de la puissance du monde romain. Mais le déclin de l'empire commença bien avant avec les invasions barbares venues de Scythie et de Tartarie. Peuples nomades, cavaliers émérites, « sauvages sanguinaires » dédaigneux de l'agriculture et de toute forme de sédentarisation. En 378, la défaite de l'empereur Valens à Adrianople amorce le déclin de l'empire. Lequel n'aura de cesse de subir les assauts répétés des Goths, Ostrogoths et Wisigoths dont Alaric, en 395, fut lui-même proclamé roi. Mais Ravenne, désormais capitale de l'empire, était depuis longtemps rongée de l'intérieur par l'envie, la corruption, les intrigues, l'opulence et la mollesse du sénat, les excès de toutes sortes et les luttes intestines. En somme, tout ce que l'attrait des fastes et du pouvoir peut engendrer de bassesse et d'ignominie.

Alaric arrive à point nommé pour cueillir l'empire comme un fruit mûr, affaibli par sa propre grandeur, voire sa démesure. La fin des guerres de conquête de l'empire romain a laissé place à une armée défensive. Les frontières, de plus en plus difficiles à tenir, mobilisent une armée de métier qui absorbe une bonne part des finances publiques. Le géant s'épuise lentement, affaibli par le poids de ses nombreuses conquêtes autant que par celui de sa vanité.

Si aujourd'hui les dangers sont tout autres, ils n'en sont pas moins menaçants que les antiques invasions barbares. De la même manière, l'empire social et économique occidental plie de plus en plus sous le

poids de ses propres conquêtes et de ses institutions. Les immenses avancées sociales, politiques, économiques, industrielles et financières ont imposées autant de lois, de décrets et de textes qui sont comme autant de « frontières » elles aussi difficiles à tenir. Face à la montée des libertés individuelles, aux revendications sociales de toutes sortes, aux violences engendrées par les inégalités ; la complexité grandissante de nos sociétés rend ces frontières chaque jour plus vulnérables.

Or depuis quelques années, les faits divers les plus sordides se succèdent à un rythme effréné. Il n'est parfois pas une semaine sans que la barbarie ne revienne comme une douleur lancinante. Enlèvement, viol, séquestration, actes de torture, lynchages, émeutes dévastatrices, règlements de comptes, infanticides ou parricides, meurtres crapuleux de toute nature... Bref, la barbarie dans toute sa variété et sa démesure. Qui plus est, le plus souvent perpétrée par des adolescents. La crise elle-même devient le prétexte à toutes les licences. Depuis les plus basses couches de la société et jusqu'aux plus hauts sommets de l'État. Les dernières affaires en témoignent qui ne sont que la partie visible de l'iceberg. Le profit de plus en plus souvent l'emporte sur la morale, le service, l'honneur, l'esprit de dévouement, le respect de la charge, le sentiment du devoir accompli ou le simple respect de la vie. Ils sont de plus en plus nombreux ceux qui ne songent qu'à tirer systématiquement profit d'une situation qu'ils savent de toute façon provisoire ; crise oblige. La société moderne est un animal malade dont les charognards ont senti l'odeur. Leurs attaques se répètent, de plus en plus fréquentes. Profitant de la faiblesse des institutions pour s'approprier une partie de la future charogne.

Notre monde moderne, la civilisation, nos sociétés marchandes souffrent d'un excès de complexité. Autant de procédures, de lois et de normes en quantités infinies qui sont le prix à payer sur le plan social d'un individualisme exacerbé. Chacun, fort de ses certitudes, revendique désormais à cor et à cri l'ensemble de ses droits individuels. Avec le temps et les avancées sociales des XIX^e et XX^e siècles, on a fini par confondre *Droits de l'Homme* et *libertés individuelles* en pensant que les secondes étaient aussi inaliénables

que les premiers. Or, si les droits de la personne humaine sont de fait universels, les libertés individuelles quant à elles, sont subordonnées aux exigences de la vie en société. Elles sont donc directement dépendantes des mœurs, de la culture, de l'organisation sociale, politique et religieuse. De tout ce qui fait de manière générale, une vie communautaire. Mais quand certains développements de l'individualisme prennent figure de difformité et de monstruosité, il devient urgent de s'interroger sur l'origine du mal et d'identifier, dans certains aspects de la société, le foyer infectieux et le terrain favorable à la contagion.

Le cancer est un développement anarchique des cellules sur le mode du clonage au sein d'un tissu normal de l'organisme. Cette prolifération de nature invasive finit par menacer tout ou partie de certains organes qu'elle ronge de l'intérieur. Certains des plus sombres aspects de l'individualisme sont à l'identique autant de développements anarchiques des libertés individuelles. Poussées jusqu'à leur paroxysme, le tissu social s'en trouve par endroit menacé. À partir de quel moment une nature qui n'est plus contenue dans ses propres formes devient-elle contre-nature ? À la lumière de certains faits, la question mérite d'être posée.

Le 13 février 2006, Ilan Halimi, jeune homme âgé de 24 ans est découvert agonisant le long de la voie ferrée du RER dans l'Essonne. Torturé durant trois semaines dans une cave d'immeuble par Youssouf Fofana et son « gang des barbares », il mourra des suites de ses blessures. Le 27 juin 2010, Mohammed Laidouni est roué de coups le long de l'autoroute A13 à hauteur de Chapet. Il meurt des suites de nombreux coups violents portés à la tête et des graves lésions cérébrales consécutives. En mars 2012, Mohamed Merah tue froidement trois militaires et quatre civils dont trois enfants à Toulouse et Montauban. La même année aux États-Unis, ont lieu les massacres de Newton dans le Connecticut et la tuerie perpétrée par James Holmes dans un cinéma d'Aurora près de Denver, Colorado. Enfin, plus récemment, les attentats du marathon de Boston le 15 avril 2013 tuent trois personnes et font 183 blessés. En France enfin,

la récente mort de Clément Méric, militant d'extrême gauche tué lors d'une rixe avec un groupe d'extrême droite.

À l'image de la décadence et de la chute de l'empire romain, ces faits divers de plus en plus sordides préfigurent-ils notre entrée dans un nouveau Moyen-Âge ? Sont-ce là des cas isolés ou bien les premiers symptômes d'un mal plus grave qui ronge depuis longtemps déjà et de l'intérieur la civilisation ? Est-il déjà trop tard ? Et ces signes avant-coureurs sont-ils les derniers effets d'un mal déjà parvenu au terme de son développement ?

À travers les quelques cas cités on s'aperçoit que la perte des valeurs et la création de nouvelles « normes barbares » sont les dénominateurs communs à tous ces faits divers. Car pour peu qu'il ait une certaine force de caractère, tout individu qui ne se reconnaît pas ou plus dans les valeurs de la société est réduit à s'en forger de nouvelles. C'est un des principes de la *résilience*. Or cette dernière ne prend pas toujours les formes que la société souhaiterait. Des victimes de nature expiatoires sont la plupart du temps prétextes à l'acharnement le plus sauvage. Démonstration incontestable de la toute puissance d'un individu sur un autre. L'individualisme et l'égoïsme exacerbés, assortis d'une perte de crédibilité des valeurs sociales mènent à l'absence totale d'empathie vis-à-vis d'autrui. Désormais, il ne reste que soi et les autres ; ces « sous êtres », cette « non humanité » prétexte à l'inhumanité.

Dans l'Antiquité Grecque, le Barbare était celui qui ne parlait pas la langue de la Cité mais « faisait du bruit avec sa bouche ». Pour les Grecs, le Barbare était celui qui n'appartenait pas à leur civilisation, à leur culture, à leur langue. Mais la barbarie n'était pas pour autant l'absence de civilisation. Elle désignait seulement un monde différent. Après leur conquête de la Grèce, les Romains adoptèrent le terme pour désigner les peuples qui se trouvaient en dehors des limites de l'empire et donc hors de leur autorité. Les XIX^e et XX^e siècles quant à eux ont inauguré de nouvelles formes de barbaries à échelle « industrielle ». Sous prétexte d'une idéologie de masse, on continua à refuser à certains leur humanité. La traite négrière, la Shoa ou les derniers génocides du XX^e siècle en sont les plus tristes exemples.

Mais une nouvelle forme de barbarie se fait jour désormais. Un peu comme ces virus qui mutent et s'adaptent aux changements de l'organisme qui les abrite. Une barbarie non plus de peuples vivant au-delà de nos frontières ; non pas davantage soumise aux idéologies et à la misère physique et morale des masses. Mais une barbarie qui, comme une maladie, un cancer, se déclare sans raison apparente chez certains individus isolés et excessivement centrés sur eux-mêmes. À tel point que l'autre se voit refuser sa propre humanité et son droit à la vie. Cette barbarie-là, si elle semble encore très diffuse n'en est pas moins sournoise et difficile à combattre. Comme le cancer, elle survient sans prévenir, attaquant tel ou tel organe, au hasard. Susceptible à tout moment de se répandre comme par contagion à tout le tissu social.

Quand le profit devient la valeur suprême ; quand les « affaires » aux plus hauts sommets de l'État se succèdent les unes après les autres ; quand le mensonge, le vol, la cupidité, la prévarication en souillent les plus nobles institutions ; quand ces mêmes institutions se retrouvent paralysées sous le poids de leur appareil, il faut s'attendre au pire. La crise qui menace jusqu'à nos fondations nous renvoie à nos valeurs les plus universelles : la vérité, la justice, l'honneur, l'amitié, le courage, le partage et la joie. La solidarité aussi. La solidarité surtout ! Car c'est elle qui nous aidera à vaincre le mal qui nous menace. Voilà nos étendards, voilà nos boucliers, nos glaives et nos lances. Il faut serrer les rangs, tenir nos positions. La lutte est intérieure et l'armée c'est nous tous, campés sur les frontières de notre humanité afin de repousser les invasions barbares.

Têtes de linottes et cervelles de moineaux

Le 18 août 2013

S'il est difficile, encore aujourd'hui, de décrire le phénomène conscient et d'en définir l'origine ; au moins est-il possible de dire ce qu'il n'est pas. Pour commencer, accordons-nous sur le fait que la personnalité et tout ce qu'elle exprime de caractère, d'humeur, de sensibilité, d'aptitudes,... n'est pas la conscience. Ce ne sont là que les formes passagères et transitoires, fruits des circonstances de l'union desquels naissent la personne et son identité. Dès lors, si nous ne sommes individuellement que le résultat ponctuel d'une conjonction de faits et d'expériences particuliers ; nous ne serions, en fait, pas plus étrangers les uns pour les autres que nous ne le sommes vis-à-vis de cet « autre » que nous étions il y a dix ans, un an, ou même hier. La seule constante étant bien cette conscience, cette « attention » portée à la vie, aux événements et au temps qui passe.

Je discutais dernièrement avec un collègue de travail qui me racontait avec force lumière dans les yeux sa visite de Lascaux II¹, la reconstitution de la célèbre grotte de la vallée de la Vézère dans le Périgord, fermée au public depuis 1963. J'écoutais attentivement tout en me remémorant les images glanées ici et là. Il me décrivait la beauté et la pureté des lignes, la précision du trait, la justesse des couleurs. Mais aussi cette incroyable aptitude à tirer parti des irrégularités de la paroi pour mieux les intégrer aux corps des animaux représentés : chevaux, aurochs, ours, vaches rouges ou félins. Anamorphoses et encorbellements venaient en complément du

1 Site : <http://www.lascaux.culture.fr>

pinceau et du pochoir. Ces représentations en trois dimensions du Paléolithique supérieur n'ont rien à envier à nos fragiles et très éphémères technologies numériques. Tout en l'écouter, je me disais que l'homme, il y a déjà trente mille ans avec la grotte Chauvet, était arrivé à une maturité et une maîtrise artistiques en tous points comparables à celles d'un Vinci ou d'un Michel-Ange. Nonobstant le peu de technique dont ils pouvaient disposer, ces artistes de l'âge de pierre possédaient déjà le regard, la sensibilité, le jugement et l'émotion qui nous caractérisent aujourd'hui. Seuls quelques outils les séparaient de ce que furent plus tard les peintres de la Renaissance italienne.

Qu'il passe au travers du feuillage d'un arbre ou entre les cordes d'une harpe, le vent reste toujours le vent. Le bruissement des feuilles ou les vibrations délicates des cordes seront autant d'expressions différentes d'un seul et même phénomène aérien. Les unes n'auront dès lors pas plus de valeur que l'autre. Pas plus de légitimité non plus pour dire ce qu'est le vent, tout à la fois chant de la harpe et bruissement des feuilles. Car le vent lui-même n'est qu'une force, un mouvement, un élan qui s'est communiqué à l'air de même que la conscience se communique au monde et à la variété des formes qui l'expriment.

Ainsi il y aurait une pensée, une conscience d'une certaine façon immanente, indifférenciée et toujours prête à s'exprimer pour peu que le niveau de complexité ou le moyen d'expression le permettent. Ce qui revient à dire que si notre homme de Lascaux, artiste à ses heures et naturaliste émérite avait pu disposer de techniques de représentations contemporaines ; d'un apprentissage adapté et d'un langage assez riche pour exprimer tout ce qu'il a pu découvrir du monde ; sans nul doute cet homme ne ressemblerait plus à celui qu'on s'imagine. Bien au contraire, il se confondrait à n'en pas douter aux plus savants naturalistes de notre temps. Nous ne connaissons des hommes du plus lointain passé que ce qu'ils nous ont laissé. Quelques traces diffuses, grossiers outils et os rongés par le temps. Morceaux de pierres taillées et aplats de couleur sur des parois de grottes. Autant dire rien, ou presque. Trop peu en tout cas pour se faire une idée juste de leurs pensées, de leurs émotions, de

leurs questionnements et de leur conscience. Car les outils rustiques dont ils disposaient, à commencer par leur corps, avaient grand'peine à représenter ceux qu'ils étaient au fond.

Ce n'est pas la conscience qui tarde à s'exprimer au travers d'une anthropogénèse de près de deux millions d'années. C'est, tout au contraire, le corps qui est à la traîne, qui tarde à se construire au fil des millénaires. La chair est éphémère et la matière rétive, difficile à sculpter. À chaque homme qui meurt il faut tout réapprendre. Profiter des hasards, de la richesse des formes. La conscience elle, est là, patiente. Attendant que la chair, le corps, l'outil, le monde même, soient prêts à exprimer ce qu'elle est. Bien au-delà du temps qui n'est rien quand on est de toute éternité. Autant de formes comme autant de moments isolés d'une seule et unique métamorphose. Celle de l'Homme à travers tous les hommes ; celle de la Conscience à travers les consciences.

Quand on voit comment, à partir de quelques oxydes, sang séché et autre charbon de bois, les hommes de Lascaux ont pu exprimer une telle variété de formes et de nuances ; on imagine ce dont ils auraient été capables s'ils avaient pu disposer d'une plus large palette et d'outils plus élaborés. Ô combien peut-on déjà s'imaginer la complexité et la subtilité de leur représentation du monde ; l'acuité de leur regard sinon de leur conscience. Une conscience dont on voit bien qu'elle n'est pas tant la conséquence d'un être au monde, que son origine. Le témoin indifférent et invariant de ce phénomène qu'est la Vie. Spectateur tapis dans l'ombre d'une représentation en cours.

On confond tous les jours culture et intelligence. Or, l'expérience quotidienne nous fait rencontrer tous les jours des êtres intelligents dépourvus de culture ; des êtres cultivés sans grande intelligence. L'intelligence n'a pas de frontière, de langue ou de drapeau. Elle se passe fort bien de la culture qui n'est qu'une invention sociale, humaine, sujette à tous les changements, à toutes les variations initiées par la mode et les idées en vogue. La culture, c'est la mémoire. Or, comme toute mémoire, elle est sujette à l'oubli. L'intelligence quant à elle est moins superficielle. Elle relève de cette capacité, de cette aptitude plus ou moins développée à vivre en

adéquation avec son environnement. À tirer parti, sinon profit de sa nature et de ses variations. La culture est accumulation et monologue. L'intelligence, elle, est un dialogue. Elle est directement liée à la survie de l'individu et de l'espèce. Elle est une conjonction et un savant équilibre entre l'attention à la vie, l'intuition, l'instinct, la perspicacité, l'audace, l'inventivité et la volonté... Tout cela condensé en un seul élan : la prise de décision.

Or, du haut de nos cultures et techniques contemporaines, nous prétendons mesurer l'intelligence des peuples comme celle des espèces différentes de la nôtre. Nous mélangeons les genres et entretenons une confusion dont les conséquences nous confortent et nous réconfortent, mais sans nous faire avancer d'un pas. Supposons Neandertal un moment parmi nous. Je suis sûr que pour peu qu'on lui laissât apprendre nos codes, nos us et coutumes, nos techniques et notre langue, il ne serait pas davantage dépourvu au sein de nos sociétés. La conscience ne subit des variations que dans ses degrés d'expression et non dans sa nature.

Imaginons un homme prisonnier d'une armure. Ses gestes sont grossiers, sans fluidité et tributaires de la rigidité du carcan qui l'enserme. Ses yeux seuls sont visibles. L'expression du visage est masquée par l'acier. Une large ouverture pratiquée dans le masque fait office de bouche. Mais l'homme à l'intérieur est fermement bâillonné. Il ne peut exprimer que quelques borborygmes, grognements et gémissements rauques. Or, supposons quelques indigènes d'une contrée lointaine trouvant sur leur chemin cette étrange créature. Passées leur première frayeur et quelques tentatives de communication, ils devraient se rendre à l'évidence. Des gestes brusques, des grognements pour seul langage. Un caractère oscillant invariablement entre la peur et la colère, l'apaisement ou l'indifférence. Assez d'indices pour les amener à conclure au caractère « primitif » de la « race ». Pour autant, si les facultés de cet être semblent pour le moins amoindries, elles n'en sont pas pour cela une fidèle représentation de sa conscience ni même de son intelligence.

On a longtemps prêté aux enfants en bas âge pas plus de cervelle, de sentiment et de sensibilité que ce que pouvaient en éprouver un poulpe ou un calamar. Or on sait aujourd'hui, et chaque jour davantage que les enfants, les poulpes, les linottes et les moineaux ont une sensibilité et une intelligence en tous points remarquable. L'éthologie – l'étude du comportement – n'en est encore qu'à ses balbutiements. À se demander si toute la difficulté ne se résume pas simplement à une capacité d'expression suffisamment élaborée de la conscience. Laquelle serait à tous les degrés identique et indifférenciée. Reste à définir ce que cette conscience pourrait être. Saisir ce qu'elle pourrait avoir de commun avec toutes les espèces animales, végétales sinon à travers toutes les formes matérielles. Toutes les questions ne se résument-elles pas en une seule ? La complexité, la technique, les moyens matériels ou intellectuels sont-ils *créateurs* ou *révélateurs* ? S'ils sont créateurs de conscience, cela sous-entend que son apparition est conditionnée par un certain état de la matière, un certain agencement et une certaine complexité. Cela sous-entend aussi que le phénomène conscient est à la fois multiple et varié, eu égard aux formes de la matière. Cela signifie enfin que changer la nature de ces formes c'est aussi changer l'état conscient qu'elles suscitent.

Si au contraire les formes de la matière sont uniquement révélatrices d'une conscience antérieure, cela suppose que celle-ci n'en est nullement dépendante. Le génie comme les formes les plus remarquables de l'intuition semblent autant d'indices qui plaident en faveur de cette hypothèse. À travers toutes les époques sinon toutes les espèces, il y a toujours eu de ces cas particuliers qui ont d'une certaine manière passé outre le cours naturel des choses. Par endroits, certaines difformités, fractures et autres singularités semblent vouloir nous dire qu'il est un autre ordre au-delà des seules apparences. Une forme de connaissance, d'information et de conscience qui cherche ponctuellement, quand l'occasion s'en présente, à forcer le cours des choses et à passer au-delà des règles mécaniques imposées par la matière et son évolution. De ce que Simone Weil appelait aussi *attention intuitive* et qui est selon elle : « [...] l'unique source de l'art parfaitement beau, des découvertes scientifiques vraiment

lumineuses et neuves, de la philosophie qui va vraiment vers la sagesse, de l'amour du prochain vraiment secourable ; et c'est elle qui, tournée directement vers Dieu, constitue la vraie prière¹. »

De ce que nous connaissons de la tétraplégie nous savons que ceux qui en sont les victimes n'en sont pas moins conscients. Nous savons que leur attention à la vie, leur personnalité, leur intelligence, leur sensibilité, leur être intime ne sont en rien affectés par le handicap physique dont ils souffrent au quotidien. Depuis la simple ivresse alcoolique en passant par les victimes de la maladie d'Alzheimer et jusqu'aux crises aiguës du schizophrène ou de l'hystérique, ces différentes altérations de la personnalité ne sont pas pour autant des altérations de la conscience. Au même titre que l'alcoolique ; le névropathe, l'hystérique ou le schizophrène ne sont pas fous en soi. Leur comportement respectif n'est pas la conséquence d'une conscience altérée, diminuée, dérégulée, ou incohérente. Au contraire, la conscience toujours cohérente est simplement abusée par des sens, une perception du monde et une histoire affective chaotiques. Lesquels atténuent ou au contraire mettent en relief certains aspects de la réalité. De celle partagée de manière conventionnelle par le sens commun : la majorité des individus. On ne peut accuser d'être un chauffard celui qui perd le contrôle de son véhicule suite à une défaillance mécanique ou à une mauvaise perception de son environnement. Pour les troubles du comportement, c'est la même chose. Il n'y aurait donc jamais de « troubles du comportement » *stricto sensu*, mais seulement des troubles de la perception et donc de la « représentation du monde ». La conscience, elle, s'adapte et réagit aux formes qui lui sont proposées.

Depuis le protoplasme en passant par le poulpe, le néandertalien ou le tueur en série, chacune de ces entités ne réagit et ne fonctionne qu'en fonction des relations non seulement organiques mais aussi et surtout affectives qu'elle entretient avec son environnement. Tout le reste n'est que suite logique. Tout comportement reste toujours

1 Simone Weil, *La Condition ouvrière*, Les classiques des sciences sociales, [1951] 2005, p. 223.

cohérent avec les informations *perçues* et non pas *reçues*. L'absence apparente de comportement reste à ce titre la marque d'une conduite logique, cohérente et adaptée à une situation et à une « histoire » particulières. Le vide de certaines consciences ne traduirait-il pas autre chose qu'une simple et logique « conscience du vide » ?

Comme le disait Bergson, ce qui caractérise au mieux le phénomène conscient est une forme d' « attention à la vie ». Laquelle serait indépendante des formes biologiques successivement empruntées tout au long de l'évolution des espèces. Les différents degrés de complexité biologique, organique puis cérébrale n'étant que les différentes manifestations locales à travers le temps et l'espace d'un phénomène unique, invariable et étendu à la totalité du réel. Aussi, l'évolution ne nous apparaîtrait plus comme « créatrice » selon l'expression de Bergson, mais « révélatrice » d'un principe total et immanent au monde en même temps que transcendant au niveau de ses formes.

Dès lors, ce qui nous sépare de Neandertal, de Cro-Magnon ou des différentes formes empruntées par l'évolution des espèces n'est qu'une succession de formes contingentes imposées par l'inertie de la matière. Ce qui nous a permis de passer graduellement du stade néandertalien au stade *homo sapiens* n'est en définitive pas tant dû à une évolution et à un accroissement de complexité sur le plan physiologique ou cérébral, qu'à une évolution sur le plan social. La démographie, les interactions, les impératifs de communication et de structuration des sociétés animales ou humaines ont beaucoup plus fait pour l'évolution des espèces que les seules mutations biologiques. Les nécessités de survie, l'intensification des échanges, du commerce, les guerres, le brassage des idées au sein d'une diversité accrue par l'intensité démographique contribuent davantage au développement des sociétés et des individus que les seules transformations physiologiques.

Pour Célestin Bouglé, « La quantité des individus en présence, en augmentant la quantité de leurs combinaisons possibles, multiplie la complexité des rapports sociaux. La question du nombre est donc

essentielle¹. » Toutes les formes de complexités n'ont pas d'autre origine que la concentration des éléments qui les composent associée à l'étroitesse des liens qui unissent ces derniers. Si Neandertal n'a pas su évoluer et s'adapter plus rapidement, s'il n'a pas su développer les connaissances mises à profit par Cro-Magnon ; c'est tout simplement que le taux de concentration de sa population ne lui en a pas donné l'occasion. C'est aussi ce qui fait toute la différence entre un nuage homogène de matière interstellaire sans grande richesse atomique et la matière hyper concentrée d'une étoile diffusant dans l'espace toute une diversité d'éléments primordiaux. Les civilisations les plus riches sont aussi les plus densément peuplées. De celles qui favorisent les interactions les plus intenses entre chacun de leurs éléments. Être seul c'est ne pas être nous dit Boris Cyrulnik.

Or le danger qui semble aujourd'hui guetter nos sociétés hyper technologiques ne tient certes pas dans une baisse de la démographie. Bien au contraire, la concentration des populations est un phénomène qui va croissant depuis des décennies. Mais paradoxalement, c'est la dilution du lien qui unit chacun des hommes qui annonce la grande menace : celle d'une solitude individuelle en milieu concentrationnaire. À partir de là, c'est de manière inversement proportionnelle à la croissance démographique que les interactions entre chacun se délitéraient. Menant ainsi, et de manière exponentielle nos sociétés vers un appauvrissement fatal. Comme une simple pluie suffit à ruiner le château de sable le plus compact, le moindre choc suffirait à les réduire à néant. Tournés vers nous-mêmes, nos liens se fragilisent. Tournés vers les autres, ils se renforcent.

Aujourd'hui, la puissance de nos moyens de communication n'a d'égalé que la pauvreté de l'information et de la connaissance qui y circulent. À l'aube de la télévision en 3D, la richesse des programmes se réduit de plus en plus à la dimension d'un point infinitésimal. Nous privilégions de plus en plus la technologie et la magnificence de nos *contenants* à la richesse de nos *contenus*. Nous

1 Célestin Bouglé, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Les classiques des sciences sociales, [1925] 2003, p. 18.

avons semble-t-il troqué la joie d'une vraie connaissance, certes limitée, contre l'ivresse d'un vide sans fin. La conscience d'exister, les plaisirs quotidiens ; de ceux qui nous relie et nous retiennent au monde n'ont que faire de nos univers parallèles et de leurs « points de fuite ». La leçon de l'homme de Lascaux tient dans le simple constat que la conscience n'est en rien dépendante d'une certaine complexité atomique, organique, cérébrale ou technologique. La richesse des peintures de la grotte de la vallée de la Vézère dit suffisamment la richesse intérieure de leurs auteurs. Aucune technologie mécanique, biologique ou numérique n'ajouterait une once de conscience à celle renvoyée par ces hologrammes d'oxydes et de sang séché.

On voit à quel point les derniers outils numériques de communication ont métamorphosé les formes de nos sociétés sinon du monde lui-même. Toutefois, s'ils ont pour une large part contribué à enrichir notre culture, nous ont-ils pour autant rendus plus intelligents et heureux que nos ancêtres de Lascaux ? On peut parfois en douter. Ne préjugeons pas des formes empruntées par la vie. Pas plus de la présence ou non d'une conscience. Car, si comme le disait Bergson, notre conscience se manifeste par l'attention que nous portons à la vie ; notre inconscience s'exprime chaque jour davantage par cet excès d'attention que nous nous portons à nous-mêmes.

L'âge de la falsification

Le 30 novembre 2013

Le malaise dont nous souffrons ne vient donc pas de ce que les causes objectives de souffrance ont augmenté en nombre ou en intensité ; il atteste, non pas une plus grande misère économique, mais une alarmante misère morale.

Émile DURKHEIM,
Le Suicide.

L'été est propice aux grands déballages de toutes sortes. Que ce soit sur les plages ou encore dans la rue, les chaleurs persistantes poussent le tout un chacun à une forme de mise à nu aussi bien physique que symbolique. Autant d'occasions de s'apercevoir à quel point le phénomène du tatouage par exemple, s'est désormais répandu au sein de toutes les générations des pays industrialisés. À travers cette pratique on s'invente le plus souvent une identité, une histoire, une vie le plus souvent rêvée, comme pour mieux échapper à la monotonie et à la trivialité du quotidien. De plus en plus et par tous les moyens, chacun et chacune cherche à se singulariser, à se rendre unique aux yeux des autres. Croyant ainsi se distinguer, on ne fait que davantage se fondre dans la masse en sacrifiant aux formes les plus esthétiques du panurgisme, de la loi du troupeau et des instincts grégaires. On met de la sorte en avant un événement de sa vie, une rencontre, une naissance, un voyage qu'on désigne *a posteriori* comme « initiatique ». Puis on l'affiche ostensiblement

aux yeux de tous dans l'espoir à peine dissimulé d'une forme de reconnaissance sociale et affective.

On dévoile les plus infimes et intimes détails de sa vie sur le *Web* dont le corps lui-même devient la vitrine, le sommaire ou le menu. On grave sa chair comme un disque dur. Par peur sans doute d'oublier qui l'on est au milieu de cette débauche d'informations, d'identités et de vies successives au sein d'une seule. Pour autant, cette apparente superficialité masque, c'est certain, un besoin plus profond.

À ses origines, le tatouage suppléait au défaut d'écriture des peuples premiers. Par lui le corps disait son appartenance à telle société, groupe, clan, caste ou autre lignée de sang royal. Il narrait au fil des arabesques et des volutes les étapes de la vie, les exploits guerriers, la maturité ou la sagesse.

Aujourd'hui, la variété des moyens technologiques comme les possibilités de conserver et de propager toutes les informations possibles semblent infinies. Pour autant, la richesse et l'étendue de cette mémoire numérique qui nous est désormais acquise n'ont d'égales que sa fragilité et son caractère éphémère. En un clic comme en un couac tout peut disparaître, instantanément, irrémédiablement. Les souvenirs de toute une vie, des milliers de photos, de lignes écrites ou d'heures filmées. À bien y songer, nos disques durs pourront-ils prétendre à la même longévité que les manuscrits de la mer morte ? La question se pose à une époque où la sécurité numérique est tous les jours mise en péril.

Que cherchons nous au juste sinon laisser notre empreinte au sein d'un monde plus que tout incertain ? Mais encore faut-il pour cela savoir qui l'on est. La tendance aujourd'hui est à l'affichage. Sur tous les supports et de toutes les manières possibles on expose ce qu'on est ; ou ce qu'on croit être l'espace d'un moment : ses goûts, ses plaisirs, ses passions, ses pulsions aussi ; les gens qu'on admire ou ceux que l'on hait... On clame à cor (ou à corps) et à cri qui on est dans l'espoir d'être connu par ses pairs, ses semblables, ses doubles. Tous ceux desquels on attend en retour cette reconnaissance sociale dont chacun a besoin pour pouvoir se construire.

De toutes les manières, on se fait le dieu de son propre univers. On se constitue sa mythologie personnelle, sa vie, son œuvre, un cercle d'amis, un monde en soi. On se veut esthétique, athlétique, médiatique et donc public. On veut concentrer sur soi tous les regards quitte à se perdre soi-même dans cette « exophagie » pour se sentir exister toujours davantage jusqu'à la rupture ou la consommation finale. Au milieu de la multitude vagissante et glapissante chacun veut sortir de sa solitude anonyme en créant l'évènement, fusse sur la base de la falsification et du mensonge.

Le récent engouement des hommes pour le silicone et ses applications morphologiques et esthétiques en dit long sur l'état d'esprit qui anime ces nouveaux Apollons et Hercules de pacotille. Certains, encore pionniers de la discipline, n'hésitent plus désormais à arborer pectoraux, mollets et biceps de gélatine pour le seul plaisir de paraître et de séduire. Il y a encore quelques années, on pouvait encore comprendre la démarche du culturiste qui, à force de sueur, de souffrances, de volonté et de sacrifices sculptait son corps herculéen dont la musculature saillante reflétait une puissance physique bien réelle et une admiration non moins méritée.

Aujourd'hui, quelle décadence que de constater que ces biscotos n'ont pas plus d'histoire et de vécu, de consistance en somme, que ceux qui les exposent. Où peut bien se trouver le plaisir d'afficher des muscles de carton-pâte et de papier-monnaie, aussi bien pour ceux qui les exhibent que pour ceux qui les admirent ? Quel sens peut-on de la sorte retirer d'une existence à ce point contrefaite ? Je n'ai jamais bien compris la satisfaction que l'on pouvait retirer, non pas tant du mensonge, qui peut s'avérer parfois utile voire même salvateur, mais de la tricherie ou de l'imposture. C'est-à-dire de cette variété du mensonge dont on finit tôt ou tard par être soi-même la victime à force, non seulement de le laisser croire aux autres, mais surtout à soi-même. C'est avoir bien peu d'amour propre que de se livrer sans vergogne à une telle falsification. C'est aussi, dans les mêmes proportions, avoir un ego démesuré que de vouloir payer parfois si cher l'admiration des autres et la sienne propre.

Car le « s'aimer soi-même » n'est-il pas en dernière analyse à l'origine de toute cette débauche d'expédients ? Éprouvons-nous si

peu d'amour envers nous-mêmes qu'il nous faille à ce point implorer celui des autres ?

Pire encore, le langage comme tous les autres moyens de communication est aujourd'hui la proie de ce « *relooking* » généralisé qui vise à maquiller une réalité sans doute trop « ordinaire ». Tout comme les images, les mots sont découpés, fractionnés, raboutés, recollés, enjolivés et déformés. Ils ne sont non plus adaptés aux faits, mais à nos désirs de voir les faits différents de ce qu'ils sont. Par la manipulation et la trituration du langage on parvient à prêter des intentions aux choses même les plus universelles. On « fait dire » aux choses ce que l'on souhaite entendre. Par là on se rassure et on renforce ses convictions.

Nos relations humaines elles-mêmes sont depuis longtemps falsifiées. De plus en plus rarement l'instinct a le droit de cité. La séduction elle-même à recours à toutes les formes de falsification auditives, olfactives, visuelles ou tactiles. Depuis longtemps déjà on fuit les odeurs corporelles naturelles qui sont pourtant un élément essentiel de séduction inconsciente. Les industriels et les faiseurs de mode ont aujourd'hui largement convaincu les masses du bien fondé des essences artificielles et des parfums qui n'ont pour seule raison d'être que l'attrait de la mode et le goût du luxe. Le pouvoir de séduction de tout individu n'est plus directement validé par le futur partenaire. Il doit être au préalable entériné par la société et par ses codes.

Le langage en perpétuelle évolution, la mode vestimentaire et jusqu'aux idées elles-mêmes deviennent autant d'artifices qui pourtant nourrissent au quotidien nos relations avec autrui. Dès lors comment s'étonner de la fragilité grandissante de nos relations et donc de la structure sociale elle-même ? Comment s'étonner que les couples et les familles elles-mêmes se trouvent de plus en plus fragilisées avec le temps qui passe ?

Aujourd'hui, notre désir d'appartenance et surtout de reconnaissance sociale nous fait explorer des voies multiples et variées qui sont autant de changements de personnalités et de concession faites à la société contre la nature. Or, ce sont bien encore des corps faits de chair et de sang qui doivent vivre ensemble,

procréer et tisser des liens familiaux et humains. C'est bien encore de la terre que nos corps tirent leur énergie et vers elle qu'ils retournent sous forme de matière azotée.

La frontière est parfois ténue entre le service et le sacrifice ; entre le service et le servage. Autant l'homme a besoin de la société pour se construire et exister en tant qu'individu ; autant la société elle-même a besoin d'individus singuliers à même de lui apporter chacun une pierre nouvelle à son édifice. Ce n'est pas le poème qui fait le mot juste ; c'est le mot juste qui fait au contraire le poème. Or, une vie juste participe d'une société saine et harmonieuse à même de nourrir et de développer de belles personnalités.

L'imitation a ses limites. Imiter c'est limiter notre capacité créatrice ; notre aptitude presque divine à transformer le monde et à poursuivre son élan créateur. Sacrifier à la mode c'est faire en sorte que chacun se reconnaisse en l'autre. C'est encourager le panurgisme et la loi du troupeau qui symbolisent tout ce que l'évolution abhorre : la répétition. Quand au contraire elle ne tire son pouvoir créateur que de la différence. La volonté de plaire au plus grand nombre conduit le plus souvent à la falsification, au nivellement, au lissage des formes, des couleurs, des sons et des idées. L'uniformisation de pans entiers de nos sociétés, l'effet de mode et l'effet de masse ne sont que les symptômes d'un mal plus profond. Il trouve son origine dans le manque de reconnaissance des talents, aptitudes et autres dons personnels que chacun possède. Car tout homme peut et doit apporter sa pierre à l'édifice social. Or il faut pour cela que la société elle-même avec ses codes, ses institutions, ses lois, son mode de fonctionnement et son organisation reconnaisse en chacun sa singularité. On ne doit plus, sur la base d'une idéologie dominante toute axée sur le profit, le commerce, la consommation, le progrès, l'économie de marché, la compétitivité, mettre en avant certains caractères sociaux contre d'autres moins dans l'air du temps. C'est condamner inexorablement la société à des formes artificielles, stéréotypées, hypertrophiées et non viables lors qu'elle a toujours été une force naturelle, composante incontournable de l'évolution des espèces et de la création du monde.

Il nous faut désormais concilier amour de soi et amour des autres ou reconnaissance sociale. Et non plus, comme on a encore trop souvent tendance à le faire aujourd'hui, à chercher dans le regard et l'admiration de la foule un substitut à notre mal-être individuel. Un mal-être le plus souvent nourri de l'indifférence d'une certaine forme de société à l'endroit de ce que nous sommes vraiment : un être dont les vrais talents, ceux que la nature lui a prodigués, sont restés ignorés de tous, sinon même de lui-même.

En 1883, dans *Le droit à la paresse*, le socialiste Paul Lafargue écrivait : « Notre époque sera appelée l'âge de la falsification, comme les premières époques de l'humanité ont reçu les noms d'âge de pierre, d'âge de bronze, du caractère de leur production. » Le gendre de Karl Marx était encore bien loin de se douter à quel point le phénomène qu'il dénonçait n'était alors qu'à ses balbutiements. Plus d'un siècle plus tard, les formes de cette falsification généralisée n'ont de cesse chaque jour de surprendre et d'affliger les plus lucides d'entre nous. Bien loin d'en épuiser les formes, le phénomène ne fait qu'en inaugurer chaque jour de nouvelles. De celles qui poussent inexorablement notre espèce vers les plus insondables limites de l'absurdité, traduction d'une évidente misère morale.

Amour des arbres et de la patrie

Le 30 mars 2014

Le soleil est enfin là. Un avant-goût de printemps très attendu a fait se ruer les amoureux de la nature dans leur jardin. Il est encore temps de planter ce qui doit l'être.

Quand certains plantent des arbres dans leur pré carré, d'autres y plantent des drapeaux. C'est comme cela et il n'y a rien à y redire. Chacun est libre chez soi. Pourtant, c'est bien connu, même des plus maladroits jardiniers, les fruits que donnent les arbres ne sont en rien comparables à ceux des drapeaux, fussent-ils bleu blanc rouge et plantés là par simple amour de la patrie. Une patrie, il est vrai, chaque jour mise à mal par les incessantes attaques de la médiocrité, du fanatisme, du je-m'en-foutisme, du laxisme, de l'insécurité, du profit à tout prix, du mépris de la terre, du vol organisé jusqu'aux plus hauts sommets de l'État, ... Une patrie menacée aussi par la ruine progressive de ses institutions, la déliquescence de sa langue, de sa mémoire collective et de sa culture ; par les communautarismes multiples, les intégrismes de toutes sortes et tout ce qu'une morale moralisatrice toute saturée de politiquement correct interdit d'exprimer.

Je ne suis pas contre l'affirmation de l'amour de la Nation. Comme les arbres, l'homme a besoin de racines, de mémoire, de références. Il faut savoir d'où on vient pour savoir qui on est et où on va. C'est un poncif, mais il a toujours cours. Je ne suis pas contre un certain patriotisme, toutefois mesuré. Pour autant, il est assez de fêtes nationales, de commémorations, d'hommages et d'anniversaires de

toutes sortes pour se remémorer l'amour de la Nation et savoir d'où l'on vient. Les mairies, les gendarmeries, les casernes, les cimetières, les monuments aux morts et les institutions de manière générale sont par définition des lieux de référence où le patriotisme de bon aloi peut donner libre cours à son expression sans que le symbole n'en devienne pour autant galvaudé. Mais de là à ce que chaque « Français et fier de l'être » plante un drapeau dans son jardin, voilà un pas que je ne saurais franchir. Car ces arbres aux fleurs tricolores que l'on nomme drapeaux, bannières, étendards, pavillons ou oriflammes donnent des fruits parfois très amers selon l'époque.

S'en référer de manière ostentatoire au drapeau national en période de paix peut avoir un effet parfois à l'opposé de ce que l'on espère. Et si les maux dont souffre la Nation font se retourner certains vers les symboles les plus faciles, cela revient à poser un coter sur une jambe de bois. Hormis dans les stades, sur les Champs Élysée le 14 juillet ou le 11 novembre ; agiter des drapeaux n'a jamais rien augurer de bon. L'amour de son pays ne se résume pas à la vénération d'un simple bout d'étoffe qui n'est qu'un symbole. Or, la force des symboles dépend autant des circonstances, du contexte comme de celui qui s'y réfère. Le drapeau national entre les mains d'un membre du Front National n'a évidemment pas la même signification qu'entre les mains d'un supporter de l'équipe de France ou d'un ancien combattant. Plus forts que le langage lui-même dont ils sont des concentrés, les symboles sont à utiliser avec précaution et parcimonie. On ne chante pas la Marseillaise partout et en toutes circonstances.

À une époque, certes troublée, où l'identité nationale suscite les passions ; à une époque où laïcité et démocratie finissent au quotidien par être vécues comme antagonistes, qu'est-ce en vérité qu'être Français ? Au-delà des discours sur les droits du sol, les liens du sang, l'immigration, le regroupement familial, la possession de documents officiels... l'appartenance à une nation relève à mon sens des mêmes critères que ceux qui définissent l'appartenance réciproque d'une terre, d'un animal ou même de deux êtres humains dans la relation amicale ou amoureuse qui les unit. Or, l'on est pleinement propriétaire d'une terre – du moins peut on en

revendiquer le droit – qu’à partir du moment où on l’a travaillé, nous dit Proudhon. Mais attention ! Les peuples premiers, disparus ou encore de ce monde, n’étaient pas tous, loin s’en faut, des peuples sédentaires adeptes de l’agriculture ou de l’élevage. Pour autant, la mutuelle appartenance qui les liait à leur terre ancestrale n’est pas à mettre en doute. On peut vivre d’une terre et tisser des liens indéfectibles avec elle sans pour autant la cultiver. « Vous me demandez de couper l’herbe, dit un chef indien, de la faner et de devenir riche comme les hommes blancs. Allons, comment oserai-je couper les cheveux de ma mère ? Vous me demandez de creuser pour chercher la pierre. Dois-je aller sous sa peau chercher les os ? Mais quand je mourrai, dans quel corps pourrai-je me reposer¹ ? »

Les tribus de chasseurs/pêcheurs/cueilleurs de tous horizons confondus en sont les plus beaux exemples. Intimement liés à leur environnement. A tel point que chaque parcelle de terre, chaque ruisseau, chaque arbre ou même chaque pierre recouvraient et recouvrent encore aujourd’hui un sens profond enraciné au fond de leur âme comme au fond de leur chair. La communauté Inuit décrite par Jean Malaurie dans son œuvre majeure est : « [...] un véritable ordinateur, en osmose avec l’environnement [qui] a collecté et collecte, [qui] a interprété et interprète les milliers de données sur l’air, la glace, la pierre, la faune que, chaque année, les chasseurs et leurs femmes se transmettent². »

La communication, les échanges, l’expérience, le vécu, la mémoire du corps comme de l’esprit façonnent l’attachement à un être, à une terre, à une nation. Etre Français, comme être Tibétain ou Inuit, c’est avant tout partager une langue, autrement dit une culture et une mémoire communes. La langue est, loin devant toutes les formes d’officialisation, de reconnaissance ou d’authentification, la principale porte d’accès à une culture et donc à un monde particulier ; unique. Pour la plupart des peuples premiers, les paroles ont un pouvoir. Le langage conditionne une vision du monde et par suite une perception qui lui est propre. Parler une langue, partager une culture, une histoire, des expériences, un mode de vie, donne

1 Teri MacLuhan, *Pieds nus sur la terre sacrée*, Paris, Albin Michel, 1980.

2 Jean Malaurie, *Hummocks*, tome 1, Livre I, Terre Humaine Poche, Plon 1999, p. 152.

accès à la nationalité véritable. Une nationalité vécue et n'on pas une nationalité d'emprunt, tronquée et falsifiée. Une nationalité enfin qui témoigne de l'appartenance à une terre et du partage de valeurs communes à travers un engagement, un contrat tout d'abord moral appelé à devenir contrat social.

Parler, c'est tisser des liens ; c'est construire un monde. Mais plus que tout, c'est, par l'appropriation d'un certain environnement, partager un style de vie à nul autre pareil dans une identité de vue et de perception. Car l'identité nationale est surtout une identité de perception entretenue par des valeurs communes, une façon à soi d'être au monde par la langue mais aussi les rituels, les habitudes alimentaires et tous les comportements sociaux que l'ethnologie et la sociologie ont progressivement mis au jour.

Un pays, une nation, c'est avant tout et après tout une idée et rien de plus. Elle peut s'étendre au-delà des frontières existantes ou refluer en deçà. Les colonisations successives l'ont démontré de la pire façon. Pour seul exemple, quid des liens du sang qui unissent les Blancs de métropole aux Créoles des îles de la Caraïbe ? Le seul lien que nous partagions, avant que nos familles s'unissent, était celui du sang versé qui maculait nos mains si blanches. Ce sang généreusement répandu par l'ignominie esclavagiste. Une idée, là aussi, qui affirmait la supériorité de la race blanche. Aujourd'hui pourtant, au-delà du repentir et du pardon, les créoles Antillais sont autant Français que les Vandales, les Suèves, les Alains, les Alamans, les Francs, les Gaulois issus des Celtes... tous, ayant contribué à forger le royaume de France.

Planter un arbre ; cultiver son champ, son jardin, des relations de bon voisinage, l'amitié ou l'amour sont les signes incontestables d'un réel amour de la patrie. Tisser des liens a toujours contribué à forger des nations. Davantage que tisser des bannières ou des étendards. Quand le tissu social se déchire, il n'est pas de meilleur remède que de s'en remettre aux valeurs fondamentales et fondatrices : le sens de la terre, le sens de la vie, de l'amour ou de l'amitié. Il est des étrangers, immigrés, qui ont plus contribué à forger la Nation que bien d'autres Français « de souche » qui, par

leur vie et leurs actes, ont contribué au fil des décennies à défaire le lien social ; et jusqu'aux plus hauts sommets de l'État. Ouvriers, artistes, chercheurs, enseignants... tous immigrés, ont aidé dans une large mesure à enrichir, parfois même de leur sang, la mémoire affective et collective qui fait l'unité, l'identité et la grandeur d'un pays. Le Français n'est pas toujours celui qu'on croit.

Les vétérans ont la parole

Le 8 juin 2014

De retour du travail ce 6 juin à 16H00, j'ai pu prendre en cours les commémorations du débarquement dont la cérémonie internationale à Ouistreham. De nombreux vétérans étaient naturellement présents. ; eux, la mémoire charnelle, palpable et surtout verbale de ce moment unique de notre histoire ; de l'histoire de l'humanité. Ils sont le lien entre un passé de plus en plus inaccessible et un futur qui reste tous les jours à construire dans la paix et la liberté.

Au-delà des défilés ; au-delà des cérémonies, des discours emphatiques, des poignées de mains chaleureuses et ostentatoires ; des embrassades et autres multiples accolades entre « grands de ce monde » ; au-delà du déluge d'images, de commentaires, de reconstitutions, de spectacles rivalisant de réalisme et de créativité... l'essentiel reste et demeure, tant qu'ils sont encore parmi nous, les témoignages sinon la seule présence émouvante de ces hommes jetés par milliers sur les plages meurtrières de Normandie le 6 juin 1944.

Aussi, tout au long de ces commémorations, il n'a jamais cessé, et c'est heureux, d'être fait référence à ces simples soldats venus offrir leur vie pour la plupart loin de leur famille, de leur patrie et de leur vie. A chaque instant, ces hommes nonagénaires pour la plupart, fatigués par le poids des ans, des épreuves, de tant de larmes et aussi de sang versé se sont vus justement rappelés à notre souvenir. Les visages magnifiques de ces vieillards resplendissaient sous le soleil normand de ce 6 juin 2014.

Ils avaient l'air heureux d'être là, tous enfin réunis avec les morts, leurs frères d'armes et de larmes ; leurs familles venues les accompagner sur ce lieu de prière et de merveilleuse entente internationale. Vladimir Poutine, Barack Obama et Petro Porochenko, le tout nouveau président ukrainien, ont pu y échanger quelques mots plutôt de bon augure. Pour une fois, notre président lui-même avait enfin l'air d'un président. Visiblement à l'aise dans son rôle et fier d'avoir été l'initiateur de ces rencontres à caractère diplomatique.

La cérémonie achevée, les officiels, la reine Elisabeth en tête, commencèrent à quitter les lieux. C'est là que les journalistes passent à l'action et essaient d'obtenir une interview de François Hollande, de Manuel Valls ou de Valéry Giscard d'Estaing. On s'enquiert des impressions des uns et des autres : l'émotion, bla-bla-bla... la tolérance, bla-bla-bla... le « plus-jamais-ça » qu'on répète depuis 70 ans et qui partout ne cesse de se répéter chaque année, sous d'autres horizons ; sous d'autres gouvernements. Sans oublier tous les autres bons sentiments d'ordinaires convoqués lors de ce genre de commémoration.

Arrive enfin le moment où notre intrépide journaliste tend le micro à un vétéran. Elle lui demande entre autres choses, la réaction et l'accueil des premiers villageois rencontrés juste après le débarquement, dans les premiers villages libérés. L'homme est Français et avait débarqué au sein d'un contingent de G.I. Visiblement heureux de pouvoir partager ses souvenirs lors d'une telle journée, le vétéran commence à raconter sa progression au sein de la campagne normande. Puis, sans qu'il ait pu véritablement commencer à répondre à la question qu'on venait de lui poser, le voilà brutalement remercié sans plus d'explications de la part d'une journaliste aux ordres d'une oreillette impatiente et d'un programme visiblement très minuté. Mon sang ne fit qu'un tour. Scandaleux ! Inacceptable ! Honteux sinon indécent ! Comment ose-t-on à ce point interrompre un homme après à peine une à deux minutes, sans plus lui laisser la joie de partager un peu de sa mémoire qui est aussi celle d'une partie de l'humanité ?

Quel merveilleux tableau, il est vrai, que de voir ainsi alignés nombre de ces vétérans tout couverts de rides, de médailles et d'émotion dans leur regard chargé d'images et de souvenirs. Pourvu seulement qu'ils n'ouvrent pas la bouche ; du moins pas trop longtemps pour ne pas déborder les impératifs de la production, de la retransmission, de l'audience et des parts de marché.

L'image est pratique, malléable à souhait. On peut lui faire dire ce qu'on veut ; y superposer une bande-son concoctée pour la circonstance. C'est tout l'art de certaines propagandes qui ont été et sont encore jusqu'aux plus perfides instruments d'assujettissement des peuples, en d'autres lieux et en d'autres temps. Au contraire, plus rétive, moins docile est la parole. Plus difficile à dresser, à domestiquer, à canaliser. Sa soumission demande plus de travail, de patience, de conviction et de coercition aussi, parfois. Plus délicat en est l'emploi, surtout « en direct » lorsqu'on ne peut prévoir ce que l'esprit, la conscience dont elle est la manifestation, le geste, serait soudain enclin à exprimer, à revendiquer ou à répandre. Surtout quand cette parole est celle des anciens, par définition bien éloignés des contingences du temps et bien plus encore de celles imposées par la programmation télévisée d'une chaîne privée¹.

Encore faut-il savoir ce que l'on veut. Ecouter, respecter, honorer et chérir ces hommes qui, sous d'autres cieux et d'autres civilisations auraient à n'en pas douter été élevés au rang de demi-dieux ; ou bien les ignorer, les mépriser comme autant d'improductifs, de personnes désormais inutiles et à charge de la société. Vieillards dont seules certaines images semblent désormais respecter les canons de la décence médiatique. Je parle de ces centaines après lesquels courent les journalistes. Ces gérontes à la forme physique éblouissante et surtout rassurante sur le parcours d'un marathon, le circuit d'un vélodrome ou accrochés aux suspentes d'un parachute.

De cette vieillesse-là, tout le monde en redemande. Pourvu qu'ils nous fassent oublier la déchéance annoncée du corps et de l'esprit : la sénescence, Alzheimer, Parkinson, les cancers, les AVC, l'incontinence, l'impuissance, la dépendance et l'oubli de soi dans tous les sens du terme. De ces vieux-là on n'en veut pas. Qu'on les

1 TF1 en l'occurrence.

laisse dans leurs mouiroirs, à l'abri des regards. Trop déprimant ! On veut des vieux en bonne santé ; des vieux dynamiques, qui ont la niaque et la banane ; des vieux liftés, retonifiés, raffermis et reboustés au collagène et au Viagra.

Qu'on nous montre de ces vieux-là, mais sans trop les laisser parler. La parole comme l'esprit sont moins malléables que la chair. Plus difficiles à raffermir, à rajeunir, à falsifier. Ils échappent à toutes les cures de jouvence. Leurs hésitations, leurs trous de mémoire, leurs absences répétées ou leur propension à se perdre dans le dédale si vaste de leur mémoire nous rappellent que nul n'échappe à son destin et que l'apparente légèreté d'un parachute n'efface pas pour autant le poids des ans.

Beaucoup de conflits, tout au long de l'histoire, ont été les funestes conséquences de mutuelles incompréhensions de part et d'autre. Le manque d'écoute, d'ouverture à l'autre, à ses différences, à ses apparentes faiblesses furent autant de prétextes et d'occasions de se faire la guerre. Aussi, comment cette journaliste a-t-elle pu en pareille occasion oublier à qui elle s'adressait ? Comment a-t-elle pu à ce point mépriser non seulement cet homme, mais le jeune soldat effrayé et incrédule qui sommeille quelque part en lui, éclaboussé du sang de ces frères. Ceux-là mêmes qui ont permis à cette femme de naître dans un pays libre où la presse n'est tenue en laisse que par les seuls impératifs financiers ?

Ce 6 juin 2014 était l'occasion d'oublier un peu – ce fut le cas Dieu merci pour beaucoup – la culture du résultat, la performance, la compétition et le profit. Cette journée, il ne faut pas le nier, a fait la part belle aux vétérans ; et c'est heureux. Encore faut-il ne pas seulement les entendre, mais aussi et surtout, les écouter.

Ces hommes qui ont versé leur sang sur les plages normandes un 6 juin 1944 nous ont permis durant les 70 ans qui suivirent de conserver notre liberté de parole. Aussi, la moindre des reconnaissances à leur endroit, et tant qu'ils le peuvent encore, n'est-elle pas de les laisser s'exprimer une dernière fois, en toute liberté, avant que la mort les fasse taire à jamais ?

C'est l'intention qui compte

Le 10 août 2014

En parcourant le site d'André Comte-Sponville, je découvre le courrier d'un internaute demandant au philosophe ce qu'il pense de la position de Michel Benoît sur la question de la preuve de l'existence de Dieu. D'après cet auteur, la théorie du big-bang et la découverte du Rayonnement fossile seraient autant de preuves irréfutables de l'existence de Dieu ; à défaut, d'un projet inscrit aux origines mêmes de l'univers. Car comment imaginer qu'un tel miracle ait pu se produire sans la présence, en amont, d'une force, d'une INTENTION selon l'auteur, à même d'infléchir le cours d'évènements mathématiquement improbables ?

Poussé par la curiosité, je m'en vais aussitôt en quête du blog de Michel Benoît. Ce dernier y expose rapidement sa théorie qui pour autant me semble cousue des plus grossiers arguments. Additionnant une à une les plus incroyables probabilités, il conclue que l'homme, en ne s'en remettant qu'au seul hasard, avait une chance sur 10 puissance 184 (10^{184}) de voir le jour à la surface de notre très improbable planète. On pourrait dès lors poursuivre le raisonnement en soulignant que chacun d'entre nous, au sein même de cette humanité fragile, avait une chance encore plus infime de voir le jour.

Or, l'univers, le big-bang, les particules élémentaires, les lois de la gravitation, les forces nucléaires fortes, faibles, les bosons, les hadrons, les leptons, les mésons, les électrons, les photons, les positons et toutes les lois connues ou inconnues auxquelles ces particules et tant d'autres sont soumises depuis au moins 13,7

milliards d'années n'ont en réalité que faire de nos observations et de nos calculs de probabilités. L'univers, au même titre que les battements du cœur ou la division cellulaire sont un seul et même mouvement, simple, unique, indivisible et indécomposable. C'est nous qui, par notre atavique besoin de fixité et d'action sur le monde, décomposons et analysons des faits originellement simples. A plus forte raison quand les sciences, qui font force de loi, poussent dans ce sens.

Certaines manières de s'exprimer conduisent inmanquablement à des habitudes de penser puis à des certitudes qui, de façon insidieuse, s'insinuent dans notre compréhension du monde et faussent notre jugement. Poser la naissance de l'univers comme un évènement des plus improbables, voire impossible, sous-entend que cette « naissance », illustrée par le Big-bang des astrophysiciens, était véritablement le point de départ d'une création *ex-nihilo* et pour le fait absolument miraculeuse. Cela sous-entend qu'avant ce point zéro originel, il n'y avait rien, sinon le néant. Force serait donc d'admettre que notre univers serait né de rien. Ce qui apparaît déjà comme un non-sens, non seulement scientifique, mais aussi philosophique et métaphysique.

Anaxagore admettait comme vraie la théorie des physiciens selon laquelle rien n'est engendré à partir du néant. Aussi concluait-il que tout était mélangé à tout et que la génération se produisait et se produit encore par discrimination. De même Diogène d'Apollonie, pour qui rien ne naît du non-être et ne périt en non-être. Dieu lui-même aurait été bien en peine de créer le monde s'il n'avait disposé de quelque matériau brut à mettre en forme. Et s'il n'avait pas disposé de cette matière primordiale, au moins eût-il fallu qu'il sacrifiât une partie de lui-même pour accomplir son Œuvre.

Le big-bang à ce jour est le moment le plus lointain de l'histoire de l'univers que nous soyons en mesure d' « observer ». Pour autant, il n'est peut-être qu'un moment de contraction ultime où toute la matière d'un précédent univers se serait trouvée refondue dans un *Big-crunch* qui aurait précédé. Contrairement à notre habitude millénaire de considérer le monde comme le fruit d'une Création *ex-nihilo*, peut-être est-il simplement l'une des multiples variations d'un

phénomène incréé, éternel car non né. Ce qui résoudrait du même coup l'éternelle aporie du Créateur, de sa nature et de son origine.

Le principe dit du rasoir d'Ockham, du nom du philosophe franciscain Guillaume d'Ockham (XIV^e siècle) pose que de deux hypothèses, la plus simple est la plus vraisemblable. Ce principe est aussi connu sous le nom de principe de parcimonie ou d'économie. Donc, de deux choses l'une : où l'humanité, après une suite infinie de causes et d'effets plus improbables les uns que les autres est un phénomène hautement miraculeux au sein d'un monde et d'un univers unique ; où elle n'est qu'un épiphénomène au sein d'une vie qui s'étend bien au-delà des formes que nous lui prêtons. Formes dont nous nous posons inconsciemment comme les phénomènes les plus aboutis et les plus représentatifs.

Or la vie, la nature, l'univers ont bien plus d'imagination qu'aucun être humain n'en aura jamais. L'univers n'est sans doute pas limité aux formes que nous lui prêtons dans l'espace et dans le temps. Nous échafaudons quotidiennement des théories au regard de nos observations. Or, nos observations toutes scientifiques et affûtées qu'elle puissent nous sembler, sont bien incomplètes et dérisoires. Et tout autant dérisoires les théories qui en résultent. Un paysage ne se résume pas à la superposition complexe de tous ses éléments : collines, nuages, arbres, maisons, feuilles, fleurs et brins d'herbe ; sans parler de tous les êtres vivants qui le peuplent et qu'un peintre aurait bien du mal à représenter sur sa toile en respectant chaque position et chaque proportion.

Un paysage, comme un homme ou un univers appellent autant de vues d'ensemble. L'oiseau qui lance ses trilles à travers la ramure se soucie-t-il de savoir quelles notes il laisse échapper de son gosier et dans quel ordre ? Non bien sûr. Sa mélodie, il la chante le plus naturellement du monde, aussi naturellement et simplement que tournent les galaxies sur elles-mêmes à travers le cosmos. Comme le dit Nietzsche : « Mettons que l'on estime la valeur d'une musique que d'après la quantité d'éléments susceptibles d'être comptés, calculés, réduits en formules,- pareille estimation "scientifique" de la musique, combien absurde ne serait-elle pas ! Qu'en aurait-on retenu,

compris, reconnu ! Rien, strictement rien de ce qui en fait essentiellement de la “musique”¹ !... »

Certains scientifiques, que j’admire profondément par ailleurs, vont jusqu’à commettre certains abus de langage à mon sens lourds de conséquences. Dans *La première seconde* Hubert Reeves affirme : « On fait l’hypothèse que la nature a “choisi” de se modeler sur des fonctions mathématiques qui présentent des comportements “raisonnables”² » L’univers n’est pas plus à composante mathématique que l’atmosphère terrestre n’est là que pour préserver la vie sur Terre sinon l’humanité. Nous pensons toujours le monde à travers notre regard, pour ne pas dire notre nombril. Nous finissons, à travers le langage, par nous convaincre que toutes les causes ont concourues à notre existence et que l’univers s’est voulu mathématique et logique pour se faciliter la tâche et nous sembler de la sorte cohérent et rationnel.

Billevesées que tout ça et étroitesse de vue. C’est en naissant que chacun d’entre nous invente et jette un éclairage nouveau sur la succession des faits qui ont précédés sa naissance. Pour autant, l’ensemble de ces faits, et jusqu’aux origines mêmes du monde, n’a jamais été l’expression d’une quelconque intention nous concernant. C’est nous, en nous retournant sur notre plus lointain passé, qui créons un rapport de causalité entre tous ces faits. Des faits obéissant certes à une certaine logique, mais dont les formes terminales sont néanmoins aléatoires. Si l’univers rentre à merveille dans le cadre de nos formules mathématiques, c’est tout simplement parce que ces dernières sont issues de l’univers lui-même par le truchement du cerveau humain. Ce que nous voyons, ce que nous observons, même à travers nos plus puissants instruments scientifiques n’est jamais que notre propre regard sur le monde ; jamais le monde tel qu’il est.

Pour en revenir aux arguments de Michel Benoît, je n’ai pas pu m’empêcher de penser à Henri Bergson et à un passage de *La pensée et le mouvant* où il s’attarde sur le paradoxe de Zénon d’Elée. Ce

1 Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1999 [1956], Livre cinquième, § 373, p. 283.

2 Hubert Reeves, *La première seconde*, éditions du Seuil, coll. Points sciences, 1995, p. 136.

dernier, nous rappelle Bergson, affirme « qu’Achille [...] n’atteindra jamais la tortue qu’il poursuit, car lorsqu’il arrivera au point où était la tortue, celle-ci aura eu le temps de marcher, et ainsi de suite indéfiniment¹. » Avec la simplicité et l’efficacité du langage qui le caractérisent, Henri Bergson nous dit que toute l’erreur de Zénon d’Elée est de décomposer un mouvement en autant de points que l’espace parcouru est lui-même décomposable. Or, ce mouvement, comme tout mouvement, est la réalité même nous dit le philosophe. « Nous raisonnons sur le mouvement comme s’il était fait d’immobilités, et, quand nous le regardons, c’est avec des immobilités que nous le reconstituons². » Nous nous efforçons, ici comme ailleurs, de fractionner, de décomposer et de diviser un mouvement en soi indivisible. Le mouvement, la course d’Achille, celle des étoiles ou de l’univers lui-même ; le cours des événements de manière générale sont des tous indécomposables. L’analyse des particules qui constituent le monde ne nous en dira pas plus sur sa nature. Pas davantage l’étude de chacun des points qui constituent le cercle ne nous aide à en comprendre le principe.

Enfin, nous prêtons à la nature la même façon d’élaborer les différents phénomènes qui la composent que celle que nous utilisons dans notre vie quotidienne ou au sein de nos industries. Dans notre esprit pétri de sciences et de technologies, nous pensons l’univers observable comme le fragile et incroyable résultat de la superposition et de l’agencement de ses plus infimes constituants. Encore une fois, nous ramenons les faits, tous les faits, à notre dimension humaine. Or, quand à notre niveau, nous nous efforçons tant bien que mal de réaliser des équilibres contre les forces dissolvantes de la nature et des lois de la physique, la nature quant à elle, possède déjà cet équilibre. Quand nous nous évertuons à réaliser un semblant d’unité par l’association de divers éléments hétérogènes, la nature, elle, procède par infinies subdivisions au sein d’une unité déjà donnée.

L’erreur fondamentale de Michel Benoît, comme de nombreux autres chercheurs, se résume en un seul mot : anthropocentrisme. Et si l’idée d’une intention présente dans l’univers n’est pas à écarter,

1 Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, QUADRIGE/PUF, [1938] 1998, p. 160.

2 *Ibid.*

elle n'est pas pour autant manifeste dans la présence, même très improbable, de l'homme et de la pensée sur Terre. Nous ne sommes pas objectifs quand nous tenons de tels propos. L'homme, la pensée, la conscience, tels que nous les connaissons, ne sont sans doute pas les seules expressions de ce que la vie sait faire de mieux dans ce vaste univers. Je pense au contraire que, si INTENTION il y a, elle ne relève pas d'un projet initial dont les effets ne se feraient sentir qu'après une longue et pénible maturation de 13,7 milliards d'années.

Non ! Cette INTENTION, dont la vie, la conscience et la pensée seraient les manifestations, est une des constantes universelles dont les formes sont appelées à se développer ici ou ailleurs ; d'une manière ou d'une autre. La vie ou la conscience ne se bornent pas à certains aspects évidents pour nous. Elles débordent bien au-delà les limites que nous leur assignons et qui sont les nôtres. La Vie, comme le dit Pierre Teilhard de Chardin, est l'essence même du phénomène. De celui qui a commencé il y a 13,7 milliards d'années et qui se poursuivra encore peut-être sur une même période. Et pour recommencer à nouveau, indéfiniment, en explorant toutes les formes possibles et imaginables.

Résumer le monde à ce que nous représentons, c'est le déprécier. C'est avoir une idée bien étroite de ce que peut la nature. Notre langage lui-même falsifie les faits parce qu'ils dépassent toute forme de langage. Quant aux mathématiques, ils n'en appréhendent qu'une infime portion. Celle qui répond à notre besoin atavique et néanmoins naturel d'agir sur les choses, duquel dépend notre survie individuelle et collective. Par là même, et pour le dire avec les mots de Bergson, nous méconnaissions la réalité vraie, nous créons, de gaieté de cœur, des problèmes insolubles, nous fermons les yeux à ce qu'il y a de plus vivant dans le réel.

Mail à André Comte-Sponville¹

Le 11 août 2014

Bonjour Monsieur Comte-Sponville.

Tout d'abord merci d'avoir pris le temps de me répondre en dépit de vos nombreuses obligations.

Permettez-moi d'abuser et de préciser ma pensée quant aux deux points de désaccord que vous avez relevés.

- En effet, lorsque je parle d'imagination dont peuvent faire preuve la nature ou l'univers de manière générale, c'est bien entendu au sens métaphorique. J'aurais dû, j'en conviens, user davantage des guillemets. Or, voici encore la démonstration que notre façon de parler, d'écrire et de décrire des phénomènes aussi vastes et insaisissables peut conduire à de profondes erreurs et de graves incompréhensions.

- Votre seconde remarque concernant l'identification que je fais entre l'univers, la nature ou la vie, mérite sans doute de ma part quelques éclaircissements. La vie, au sens où on l'entend communément, n'est pas selon moi un phénomène isolé ; que ce soit dans l'espace ou bien encore au sein même de l'histoire cosmologique tout entière. Au regard d'une complexité qui n'a jamais cessé de croître, le phénomène vivant se pose dans une continuité logique. Il n'est en aucune façon en rupture avec les 13,7 milliards d'années qui l'ont précédés. La vie est selon moi, la manifestation, l'expression d'un potentiel intrinsèquement présent au cœur des premiers agencements moléculaires et atomiques. Ici, peut-être, nous est-il permis de parler d' « INTENTION », en usant de nombreux guillemets cependant.

Comme le disait Nietzsche, nous avons la fâcheuse tendance à ne retenir des phénomènes que leurs seuls aspects de « surface ». Pour

1 Après avoir soumis mon texte à André Comte-Sponville, ce dernier m'a très gentiment répondu en soulevant toutefois deux points de désaccord sur lesquels je lui ai répondu et que je retranscris ici.

les sciences dites de la vie, le phénomène vivant se borne aux seuls critères de nutrition, reproduction, échanges, assimilation et croissance. Pourtant, toutes ces fonctions sont harmonieusement reliées à ce qui les a précédées et suscitées. Elles sont la suite logique et naturelle d'une complexité dont elles semblent être les manifestations les plus abouties. Or, et de deux choses l'une : ou la vie est un terme inapproprié recouvrant quelques critères pour le moins réducteurs car trop semblables à ce que nous représentons nous-même ; ou il faut étendre le terme à l'ensemble du processus qui a entre autres permis l'émergence des fonctions reproductrices, nutritives... et conscientes.

Le problème inhérent à toute science, me semble-t-il, est d'avoir une vision toujours parcellaire des phénomènes qu'elle étudie. Comment d'ailleurs en serait-il autrement puisque pour analyser un phénomène, le chercheur doit avant tout l'isoler ? Il doit le circonscrire en lui attribuant de manière souvent empirique mais aussi arbitraire des limites auxquelles il finit par croire comme faisant partie du phénomène lui-même. Pour autant, et une fois ses mesures effectuées, le chercheur oublie le plus souvent de réinscrire le sujet étudié au sein du système d'où il l'avait extrait. Par son regard grossissant, il oublie que le sujet se veut inscrit dans un ensemble plus vaste et que certaines des fonctions décrites ont un rôle dont il ne pressent pas encore les plus lointaines applications. Pas davantage d'ailleurs n'en soupçonne-t-il la plus lointaine présence.

Pour reprendre les termes de Teilhard de Chardin, la vie nécessite en amont de la pré-vie. Autrement dit, toute une succession d'agencements plus complexes les uns que les autres, de tentatives infructueuses et de hasards qui, certes de façon aveugle, mais néanmoins cohérente au regard des lois de la physique, ont préparé et participé à l'émergence progressive et non soudaine du phénomène vivant.

La vie n'est pas un surgissement spontané au dessus d'une matière froide et inerte. Elle n'est pas un « miracle » jaillissant comme une étincelle jaillit de la rencontre accidentelle de deux silex. Loin s'en faut. Elle a été une suite logique et « inscrite » (notez bien

que je mets des guillemets) au cœur des particules de l'univers primordial. Au même titre que l'homme est une continuation logique de l'évolution biologique ; la vie est une suite logique et inéluctable de l'évolution cosmologique. La vie, en tant que complexification croissante, était originellement inscrite au cœur de l'univers primordial de par la nature même de ses constituants. « À sa façon, nous dit Teilhard, la Matière obéit, dès l'origine, à la grande loi biologique de complexification¹ ».

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, éditions du Seuil, [1955] 1970, p. 36.

Le rêve d'une vie

Le 22 septembre 2014

En créant ce rocher j'ai voulu prouver ce que peut la volonté.

Ferdinand CHEVAL.

Pour la seconde fois, et sans doute pas la dernière, nous venons de visiter, ma femme et moi, le Palais idéal du Facteur Cheval à Hauterives dans la Drôme. Voilà un an que nous sommes installés dans la région à un jet de pierre, si j'ose dire, du fabuleux monument d'art naïf, œuvre de toute une vie, œuvre d'un seul homme, simple parmi les simples. Cette seconde visite, en fin de saison, fût pour moi l'occasion de pénétrer au cœur de l'œuvre – le corps de l'artiste – toute pétrie de molasse, de silex et de chaux.

« Baigne-toi dans la Matière, fils de l'Homme,- Plonge-toi en elle là où elle est la plus violente et la plus profonde ! Lutte dans son courant et bois son flot ! C'est elle qui a bercé jadis ton inconscience ; c'est elle qui te portera jusqu'à Dieu¹ ! » Cette invitation de Teilhard de Chardin, Ferdinand Cheval, facteur de son état, l'avait déjà faite sienne de manière intuitive. Il a su initier, grâce à un premier signe de la nature sous la forme d'une « pierre d'achoppement » un dialogue intime avec les forces du monde. Poussant inlassablement sa brouette comme Sisyphe son rocher, Ferdinand, sa vie durant, n'a cessé d'amasser son trésor, son palais

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le cœur de la matière*, Les classiques des sciences sociales, UQAC, [1976] 2012, p. 81.

des mille et une vies, là où d'aucuns, aujourd'hui encore, ne voient qu'un vulgaire agglomérat informe de pierre et de ciment.

La gorge serrée par l'émotion, les yeux humides, l'enfant en moi renoue avec l'innocence que je croyais à jamais envolée. Chacune des maximes, citations, vers et autres aphorismes qui ornent l'édifice comme autant de dentelles de sagesse me serre encore davantage la gorge. L'orthographe ou la calligraphie parfois approximatives sont autant de marques de sincérité et d'humanité. Toutes ces imperfections apparentes brillent de l'éclat de cette authenticité qui fait l'homme et qui fait l'œuvre. Tel n'est pas toujours le cas. D'autant moins aujourd'hui où les rêves de gloire et d'accession rapide à une notoriété lucrative l'emportent de plus en plus sur la maturité et la force d'une œuvre patiemment mûrie.

Un monument d'innocence et de vérité. Un hymne à la vie aussi. Sans doute pour conjurer la mort, celle de son premier fils et de sa première épouse. Tel m'est apparu ce Palais Idéal. Non pas construit à seule fin d'être vu des foules, mais érigé à la gloire de l'Homme serviteur de la Nature et de la Vie. Un homme idéal en somme. Un homme parfait ; *perfectissime perfectum* ; parfaitement achevé ; surhomme nietzschéen apte à laisser s'exprimer en lui et par lui les forces brutes et indomptées de la nature. Un homme qui, loin de se soucier du jugement des autres, s'en est libéré, attaché à accomplir sans jamais faillir l'œuvre de sa vie et faire ainsi, inconsciemment, de sa vie son œuvre. Un homme au-delà des hommes ; un homme se surpassant lui-même dans la volonté, dans la puissance de faire, d'exister et de faire exister.

A travers dédales, corridors, niches, escaliers, cryptes, terrasses et promontoires je parcours chacune des étapes d'un délicieux calvaire de pierre et de songe. Merveilleux palais, œuvre d'un seul homme, petit parmi les petits mais si gigantesque ; hymne architectural à la vie et à la beauté ; toute son humble existence l'homme a travaillé sans le savoir à se sauver. Son œuvre ; sa passion fut sa rédemption.

Quel exemple aujourd'hui pour toute une jeunesse éperdue en quête de sens et d'idéal. Quelle fabuleuse vision nous offre aujourd'hui encore cet humble facteur, mélange d'obstination et de renoncement, parcourant inlassablement à pied ses plus de trente

kilomètres quotidiens. Posant par la pensée chaque pierre d'un palais idéal sans doute aussi pour distraire ses pensées, selon ses propres mots, et ne plus avoir à ressasser les deux terribles deuils qui ont marqués sa vie. Voilà de ces messages dont nous avons tous besoin aujourd'hui et plus que jamais. Voilà de ces nouveaux prophètes, saints ou chamans, qui nous montrent encore, à l'extrême limite de leurs forces et tant qu'il nous reste des yeux pour voir, ce que peut le corps, ce que peut le cœur, ce que peut l'homme offert à son destin.

L'esprit ici s'est fait pierre. Pensée matérialisée, fossilisée. L'homme a véritablement donné corps à son rêve. Pas à pas je parcours les dédales d'une pensée, les circonvolutions d'un cerveau et d'un rêve magnifique et inutile tout entier élevé à la déesse Beauté. Une beauté qui déborde bien au-delà les limites matérielles de l'œuvre ; la beauté du geste. Le sens de sa vie, il l'a trouvé dans la verticalité, les ombres et les lumières, la patine d'une pierre, la rugosité d'une autre. Sa justification, il l'a trouvée dans la patiente et douloureuse métamorphose d'un homme en son œuvre. Laquelle devenant à son tour l'outil servant à se sculpter soi-même. La pierre ici fut véritablement philosophale. Alchimie du geste.

Car au final, c'est bien lui-même que Ferdinand Cheval a construit, ou plutôt reconstruit, pas après pas, pierre après pierre, jour après jour et durant trente trois ans sur les chemins de la Drôme. De 1879 à 1912, c'est chacune des parties de son être véritable, de son corps de gloire d'ombre et de lumière qu'il a patiemment assemblé, élevé et consolidé pour les siècles à venir. C'est son reflet *dans* et *par* la matière qu'il a définitivement fixé en choisissant une à une, comme l'aurait fait un joaillier, chacune des pierres qui feront son palais.

Tout artiste digne de ce nom est un homme véritable. Le digne héritier d'une Création qu'il contribue à protéger et à prolonger. Il est un homme au-dessus des autres hommes ; au-dessus des masses mugissantes et vagissantes. Un homme des hautes cimes ; là où l'air est raréfié mais tellement plus pur ; avec une lumière si tranchante et blessante pour les regards trop habitués à l'obscurité. Une lumière telle que seul un regard froid comme l'acier peut la soutenir. Raréfiés

aussi les hommes, la vulgarité, l'ignominie, toutes les formes de bassesse, de faiblesse, de compromission, de mensonge, d'esclavage et de domination par la force ; celle des faibles. Car cet homme-là domine son espèce par la seule puissance de son bonheur à faire exister en lui, et s'exprimer par lui les forces du monde.

Si la force et la volonté d'un seul a pu changer un rêve en un véritable palais ; que ne pourraient aujourd'hui dix hommes, cent hommes, mille hommes ou un million ? Quelle incroyable leçon pour ces quelques hommes de pouvoir à l'abri dans leurs palais de pacotille, incapables, impuissants à apporter une once d'espoir à leurs compatriotes. Quand un seul, avec sa volonté, sa brouette, des cailloux et de la glaise a fait sortir de terre un palais féérique. Comme quoi, la volonté de puissance de cent hommes n'est rien face à la puissance de la volonté d'un seul.

Plaidoyer pour la vie

Le 24 décembre 2014

Je viens de terminer la lecture du dernier livre de Matthieu Ricard : *Plaidoyer pour les animaux*¹. Un livre qui, loin de laisser indifférent, ébranle bien au contraire des certitudes qui s'étaient, à force de culture et d'habitudes de penser, déposées au fond de chacun d'entre nous comme autant de boue et de limon. A tel point fossilisées au fond de nos comportements que nous avons fini par ne plus voir et par oublier une évidence criante, sanglante, abominable, abjecte, barbare et inhumaine. Pour finir d'ouvrir enfin les yeux sur une vérité des plus dérangelantes, j'ai visionné le documentaire *Terriens*², complément indispensable au livre de Matthieu Ricard. Ces images, de bout en bout insoutenables, font office d'électrochoc pour des consciences endormies, anesthésiées par un spécisme, un anthropocentrisme et un consumérisme devenus la norme.

La vérité en face

Jamais de ma vie je n'oublierai le regard de ces êtres qu'on mène à la mort et le plus souvent de la pire des façons. Car non contents d'éliminer par milliards chaque année des êtres vivants et sensibles pour des raisons de moins en moins justifiées – l'ont-elles jamais été ? – on leur inflige de surcroît des souffrances indignes de la part

1 Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary éditions 2014.

2 T E R R I E N S (Earthlings) NARRATION PAR GEORGES LARAQUE – <https://www.youtube.com/watch?v=BbXVC7JdMuE>

d'une espèce autoproclamée « supérieure » aux autres. En larmes devant ces images, je me suis contraint, par devoir, à visionner jusqu'au bout l'insupportable, l'innommable. C'est le moins que je me sentais le devoir de faire en tant qu'être humain prétendument digne de ce nom : avoir au moins le courage et l'honnêteté de regarder la vérité en face.

Hier encore, les nations « civilisées » considéraient l'homme noir ou l'amérindien pour moins que des animaux ; créatures oubliées de Dieu, sans âme et sans conscience. Une exclusion qui a de fait autorisé toutes les conquêtes et les barbaries les plus innommables. Demain, quand nous aurons enfin compris que l'animal a sa propre conscience, sa propre culture et sa propre vision du monde qui ne valent pas plus, mais pas moins non plus que les nôtres, quel regard porterons-nous sur cette boucherie à échelle planétaire ?

Quelle humanité ?

Notre humanité n'a de valeur, de consistance et de réalité que pour nous-mêmes. Autrement dit elle n'est rien d'un point de vue universel. Poudre aux yeux ; autosatisfaction ; infatuation et en définitive, illusion. Par nos comportements et les valeurs qui les dictent, nous nous conformons à une vision toute humaine du réel. Nous nous confortons dans une facilité de vue et de penser qui consiste à mesurer le monde, la vie et l'univers à l'aune de notre humanité. En cela, nous ne nous comportons pas différemment de la première espèce animale venue : rat, mouche ou bactérie. Laquelle appréhende de manière instinctive ce qu'elle perçoit successivement de l'univers comme un univers exclusivement fait pour les rats, les mouches ou les bactéries. C'est là une façon de penser qui a conduit encore récemment à considérer certaines sociétés humaines comme en dehors de la dite humanité. Catégoriser, limiter c'est forcément exclure. Et exclure, c'est par là même créer des zones de non-droit, d'amoralité et d'inhumanité qui *de facto* autorisent tous les comportements par définition inhumains.

Définir l'humanité, c'est prendre le risque d'en fixer les limites. Lesquelles ont été des plus malléables et adaptables à la pensée

dominante d'une époque, d'une nation, d'une culture, d'une croyance, d'une idéologie mais aussi d'une espèce. C'est ce en quoi consiste le *spécisme*. « Par analogie avec le racisme et le sexisme, ce terme désigne l'attitude consistant à refuser indûment le respect de la vie, de la dignité et des besoins des animaux appartenant à d'autres espèces que l'espèce humaine¹. » Nombre d'éthologues, biologistes, philosophes et autres penseurs et scientifiques s'accordent sur le fait – et depuis quelques années déjà – que les animaux, à l'instar de l'espèce humaine, disposent de leurs propres cultures basées sur des langages, des rapports sociaux très élaborés, une sensibilité et une mémoire individuelle et collective qui leurs sont propres. Des espèces animales pas plus dépourvues d'empathie, d'esprit de coopération et de création que ne l'est l'humanité elle-même.

Depuis Darwin déjà, nous savons que l'homme n'est pas un phénomène à part, indépendant du reste du règne animal. Pas davantage n'est-il le couronnement du règne vivant dont les espèces précédentes, animales et donc présentées comme inférieures, se voulaient autant de stades préparatoires sinon de tentatives infructueuses donc déconsidérées et méprisées. Autant d'idées fausses qui justifiaient fort opportunément toutes les formes de dominations, d'asservissements, d'exploitations et de violences. Citant Darwin, Matthieu Ricard écrit : « Nous avons vu que les sens et les intuitions, les diverses émotions et les facultés telles que l'amour, la mémoire, l'attention, la curiosité, l'imitation, la raison, etc., dont s'enorgueillit l'homme, peuvent se voir à l'état naissant, ou même parfois dans un état pleinement développé, chez les animaux inférieurs² ».

Un seul et même phénomène

L'humanité apparaît de façon de plus en plus évidente comme un *moment*, une *étape* transitoire entre un pré-humanisme (animalité), et un post-humanisme encore indéfini dont les formes – biologiques, biomécaniques ou exclusivement mécaniques – nous sont encore

1 *Ibid.*, p. 145.

2 *Ibid.*, p. 50.

méconnues. Pourtant, l'évolution poursuit sa marche, imperceptiblement, à notre insu presque. Sous couvert de révolutions technologiques, politiques, médicales, sociales, artistiques et intellectuelles, c'est elle, encore et toujours, qui actionne les principaux leviers de notre destinée.

Comme le précise Matthieu Ricard et de nombreux autres penseurs humanistes, il nous faut élargir notre vision du « vivant » à l'ensemble des espèces biologiques, sinon même à tout ce que la nature offre de diversité matérielle. Le vivant ne se limite pas à des agencements moléculaires prédéterminés. Comme le disait Teilhard de Chardin, la vie implique avant elle de la pré-vie. De la même manière, l'humanité suppose avant elle de la pré-humanité. Autrement dit une humanité déjà implicitement présente dans l'animal comme l'homme est implicitement présent dans l'embryon.

Parce que nous percevons tous phénomènes le plus souvent de manière successive, nous les appréhendons intellectuellement de façon différenciée, isolés et indépendants les uns des autres. Cela revient, comme le disait Bergson, à décomposer un mouvement unique et homogène en autant d'étapes que notre division tout arbitraire du temps et de l'espace nous le permet. Mais ce mouvement, ici la vie, l'évolution, reste en soi unique et indivisible. Chacun de ses moments ne sont pas plus étrangers les uns pour les autres que ne le sont les doigts, la main, le bras ou les autres parties de mon corps. La vie elle-même n'est pas réductible à certaines complexités biologiques ou même moléculaires. Elle s'étend bien au-delà des limites que nous lui assignons. Elle est un mouvement unique, total et continu dont on peut faire remonter l'origine jusqu'à 13,7 milliards d'années.

Au-delà des apparences

Dans le même ordre d'idées, les facultés intellectuelles ne sont pas représentatives de la nature de la conscience. Elles en sont l'expression momentanée, proportionnelle à une certaine complexité organique et cérébrale. La conscience apparaît donc de plus en plus comme indifférenciée au travers d'individus distincts. Nous savons

désormais que le *locked-in syndrome* ou *syndrome d'enfermement* – paralysie complète à l'exception du mouvement des paupières et parfois des yeux - n'a évidemment rien à voir avec un quelconque état végétatif où le patient aurait perdu la totalité de ses facultés intellectuelles comme toute conscience. Bien au contraire, les sujets victimes de ces accidents sont éveillés et totalement conscients. Ici, l'absence de manifestations évidentes et « normalisées » de la conscience n'est pas le signe d'une diminution, d'une altération ou d'une disparition de celle-ci.

Il en est de même chez les différentes espèces animales. Au cours de l'évolution, le phénomène vivant s'est scindé en autant de rameaux et de physiologies différentes eu égard à une perception de l'environnement particulière à chaque espèce. Autant d'interprétations différentes d'une même partition concourant à développer dans l'espace et le temps autant d'orientations et de formes de vies variées. Le monde est un labyrinthe aux multiples entrées. Mais c'est toujours la même chose qui y circule : la conscience. Or, nous ne devons pas juger de la nature de cette dernière aux formes et aux chemins qu'elle empreinte sous prétexte qu'ils sont différents du nôtre. Chaque espèce est parfaitement adaptée au monde qu'elle a inconsciemment choisi de vivre, au hasard des choix évolutifs qui ont écrit son histoire. Le monde est tout de neutralité, de plasticité et de potentialité infinies. Chaque espèce, sinon même chaque individu au sein d'une même espèce, est l'expression d'une « grille de lecture » différente du monde. Ni plus, ni moins intelligente, consciente ou évoluée qu'une autre.

Citant à nouveau Darwin, Matthieu Ricard écrit : « “Certains faits prouvent que les facultés intellectuelles des animaux considérés comme très inférieurs à nous sont plus élevées qu'on ne le croit ordinairement.” Nous sommes donc loin de l'assertion péremptoire de Buffon : “La poule ne connaît ni le passé ni l'avenir et encore se trompe sur le présent¹.” » Car en effet, qu'est-ce que Buffon, comme n'importe lequel d'entre nous, peut prétendre connaître d'une poule sinon ce que son corps, sa physiologie et son comportement de poule laissent transparaître de sa conscience ? Son corps, son langage et sa

1 *Ibid.*, p. 138.

conduite n'ont jamais été conçus pour communiquer quoi que ce soit de ce qu'est une poule à une humanité de surcroît limitée dans sa perception du monde. On ne peut superposer deux grilles de lecture aussi différentes.

Question de vocabulaire

Une poule ou un virus ne sont pas plus, mais pas moins non plus « intelligents » qu'un être humain dont le vocabulaire et la notion même d'intelligence ne vaut que pour sa seule espèce. Plus que l'intelligence, c'est surtout l'*efficacité* qui devrait être un critère de jugement, si jugement il doit y avoir. Or, quoi de plus efficaces et adaptés à leur environnement qu'une poule ou un virus ? Suivant ce même critère, l'humanité semble paradoxalement de moins en moins efficace et apte à assurer sa propre survie. Et ce en dépit d'une hypertrophie technologique dont elle commence à peine à payer le prix fort. Les menaces croissantes que nous faisons peser sur la planète et donc sur la vie de manière générale et notre espèce en particulier, sont la preuve irréfutable de notre inadaptation chronique. Des sentiments parasites comme l'avidité, la volonté de puissance et de domination, le désir de jouissance ou l'individualisme sont autant de preuves de notre inaptitude à vivre en bonne intelligence avec notre environnement. Et ce, contrairement à toutes les autres espèces vivantes, animales ou végétales, néanmoins jugées comme très inférieures à la nôtre. On serait même tenté de dire que, loin d'être l'espèce la plus intelligente, l'humanité semble de toutes, celle qui l'est le moins, du fait même qu'elle considère les autres espèces comme inférieures à la sienne.

Une parenté commune

Depuis quelques milliers d'années, avec les progrès techniques et technologiques croissants, nous nous sommes imperceptiblement retranchés d'une universalité dont certaines tribus primitives – malheureusement sur le déclin – sont parmi les dernières à détenir les clefs. Au temps reculés des premières sociétés humaines, l'animal

était tout autrement considéré qu'il ne l'est aujourd'hui. Il était l'incontournable intercesseur entre une nature mystérieuse, inaccessible et une humanité encore fragile et livrée à un monde pour l'essentiel énigmatique et hostile. Pour nombre de peuples premiers, l'animal était considéré comme un lointain parent et ancêtre qui, par définition, inspirait crainte et respect. Une parenté de chair et de sang l'inscrivait de fait dans une généalogie et une mythologie que Darwin, par la suite, et suivant des méthodes plus « scientifiques », ne fera que confirmer. La force de certains animaux, leurs différentes aptitudes physiques et leur parfaite aisance à évoluer au sein du monde étaient pour les premières sociétés humaines autant de raisons de l'envier et de l'admirer.

Lucien Lévy-Bruhl observe que les ancêtres mythiques sont, chez la plupart des peuples primitifs, indifféremment hommes et animaux : « “Nous et les animaux, nous sommes pareils”, dit un jour à Nordenskiöld Perez, l'Indien qu'il avait ramené avec lui de sa dernière expédition dans l'isthme de Panama. “Les Indiens Cuna ne croient pas, comme les chrétiens, à un abîme entre les hommes et les bêtes [...] On ne dit jamais qu'un animal s'est transformé en homme, car l'animal est déjà homme sous sa forme animale¹” ». « Le *qayuk*, explique Jean Malaurie, est le bouillon de viande, le sang à peine cuit de ces morses et de ces phoques. Ils [les Inuits] savent que ces animaux, s'ils ont un comportement particulier, sont les enveloppes à l'intérieur desquelles “leurs” âmes vivent. Une parcelle d'énergie y est enclose. Par manducation, ils communient avec elle. Ils participent de cette force vitale qui tient debout le monde². »

Les plus récents travaux dans les domaines de l'éthologie et de la primatologie confirment d'une certaine façon cette intuition primitive. Ils démontrent la présence, chez de nombreuses espèces, de bon nombre de comportements que l'on pensait, à tort, spécifiquement humains. Les notions de culture, d'invention, d'intelligence, de coopération, d'altruisme, de compassion, de justice même, ne sont désormais plus les seuls privilèges de notre espèce.

1 Lucien Lévy-Bruhl, *La mythologie primitive*, Les classiques des sciences sociales, [1935] 2002, p. 63.

2 Jean Malaurie, *Hummocks*, Tome 1, Livre I, Plon, coll. Terre Humaine Poche, p. 162.

Autant de preuves de plus en plus irréfutables de la parenté entre toutes les formes de vie.

La pensée prélogique

Au sein de chaque espèce, les primitifs désignent un individu-roi, un animal et spécimen emblématique qui tient ferme le principe vital des autres animaux, nous rapporte Lucien Lévy-Bruhl dans *L'âme primitive*. Lui porter atteinte entraînerait la fin de toute la horde sinon de l'espèce. Ce genre de respect était une sorte de témoin garant des attitudes de chasse ou d'exploitation de chaque espèce animale. L'animal roi devient le symbole du respect porté à toute l'espèce. Il est d'une certaine manière le dernier rempart contre toutes les formes d'excès. Pour Jean Malaurie, les liens qui unissent le chasseur inuit et son gibier vont bien au-delà de la simple symbolique. Ils participent d'une relation psychophysique primitive, intuitive et imperméable à tout raisonnement logique. Des liens qui pour Lucien Lévy-Bruhl relèvent d'une pensée *prélogique*. « Les fonctions mentales du chasseur sont liées à des faculté hypersensorielles qui défient toute logique. Elles lui permettent, par une volonté d'identification [assez semblable à l'empathie] d'être à la fois homme et phoque, homme et morse, homme et ours. Il participe si intimement à la psychologie de l'animal qu'il veut saisir, qu'il anticipe ses réflexes, sa tactique de survie, ce qui lui permettra de pouvoir le capturer¹. »

Une autre perception du monde

Il y a, de la part du primitif, une ouverture au monde qui, loin d'être de nature intellectuelle, est véritablement psychophysique. Elle est le résultat d'une hypersensorialité développée au fil des générations et d'une interprétation collective du monde. Cette perception participe d'une sorte d'inversion ou de renversement de la sensorialité. Cette dernière, tournée vers l'extérieur et centrifuge, établit de la sorte une connexion à un réseau d'informations au-delà

1 Jean Malaurie, *L'Allée des baleines*, Éditions Mille et une nuits, [2003] 2008, p. 179.

de toute « rationalité » occidentale. Un monde originel et prélogique où tout participe de tout dans une consubstantialité, une mutuelle appartenance, une identité et une unité de provenance. Une aptitude à puiser, en certaines circonstances, à la *matière première du monde*. Ce monde derrière le monde où l'homme, l'animal, la plante ou la pierre sont originellement et éternellement confondus.

Parce que j'ai la dimension de ce que je vois, nous dit Fernando Pessoa, et non la dimension de ma taille. Sur un autre registre, Frans de Waal écrit que l'empathie lie des corps à d'autres corps et que, ce faisant, nous avons cette capacité merveilleuse d'habiter le corps des autres. Henri Bergson enfin, ardent partisan de l'intuition comme principal outil d'investigation philosophique nous dit : « Car si notre corps est la matière à laquelle notre conscience s'applique, il est coextensif à notre conscience, il comprend tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles¹ ». Autant d'indices qui nous invitent à explorer une voie nouvelle à même d'inaugurer une autre perception du monde et de la vie. Une voie oubliée. Un dialogue qu'il nous faut rétablir par le biais d'une nouvelle forme de communication à la fois intuitive et directe avec la nature, la vie et les forces du monde. Un langage à l'origine de tous les langages dont les dernières sociétés traditionnelles détiennent – mais pour combien de temps encore – les dernières clefs.

Le péché originel

Avec la sédentarisation, la domestication de certaines espèces animales, la banalisation de l'élevage et de l'agriculture, la peur et le respect qu'inspiraient auparavant certains animaux ont progressivement laissé place à la domination, à l'asservissement, à l'utilitarisme et à une irréversible désacralisation. De par sa proximité, sa multiplicité et sa soumission, l'animal a perdu sa dimension divine. Une meilleure connaissance de la nature a repoussé les dieux aux confins du ciel, là où l'humanité n'avait pas

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, PUF, coll. « Quadrige », 1997 [1932], p 274.

encore prise. Les animaux eux, contraints de rester sur Terre, ont dû faire allégeance à de nouveaux dieux devenus leurs tortionnaires.

Désormais, notre époque hyper technologique a davantage encore repoussé les dieux, devenus Dieu unique, aux confins mêmes de l'univers. Ce n'est plus Dieu que nous cherchons désormais – n'a-t-il pas d'ailleurs été déclaré mort ? – mais une « intelligence » extra-terrestre à même de nous en apprendre davantage sur nous-mêmes. Or, cette forme de vie inédite, nous l'imaginons dans notre inconscient collectif le plus souvent similaire à la nôtre. Jamais nous n'envisageons des formes de vie aussi différentes de nous dans leur perception du monde, que le sont toutes celles que nous pouvons d'ores et déjà rencontrer sur notre planète. Imaginons un instant que nous tombions inopinément, au fil de nos errements intergalactiques, sur une planète abritant une espèce dominante proche de celle de nos actuels gallinacés. Inutile d'imaginer la suite. Elle se résume en un seul mot : extermination !

Pourquoi chercher ailleurs ce que la vie a si généreusement répandu sur Terre ? Autant de formes de vie différentes ; d'intelligences, de consciences et de perceptions du monde variées. Autant de sources inépuisables de connaissances sur la vie et sur nous-mêmes. A la condition seulement que nous soyons capables d'initier avec tous ces êtres, un dialogue qui soit, comme le veut tout dialogue, d'égal à égal, dans le respect de la vie et de la différence. Pour ce faire, il nous faut au préalable mettre de côté nos catégories et nos manières de penser. Sorties de nos interactions et de nos nécessités vitales, elles sont autant d'outils inadaptés à l'observation et à la compréhension du monde extérieur ; entendons par là non humain.

Une merveilleuse responsabilité

Toute forme de pouvoir, de supériorité physique ou prétendument intellectuelle sur d'autres individus ou espèces doivent, d'un point de vue moral, être mises au service des individus ou espèces considérés comme plus faibles ou « inférieurs ». Une humanité digne de ce nom est une humanité qui endosse de fait une responsabilité totale vis-à-

vis de toutes les autres formes de vie. Protection, assistance et préservation ; c'est le devoir, dans quelque domaine que ce soit, qui incombe à ceux que la nature a privilégié. Notre responsabilité s'étend même bien au-delà de ce sur quoi nous pouvons agir : elle va jusqu'aux étoiles. Nous sommes encore bien loin du compte. Cette humanité-là est à peine formée.

Dans son livre, Matthieu Ricard cite de nouveau Darwin : « L'humanité envers les animaux inférieurs est l'une des plus nobles vertus dont l'homme est doté, et il s'agit du dernier stade du développement des sentiments moraux. C'est seulement lorsque nous nous préoccupons de la totalité des êtres sensibles que notre moralité atteint son plus haut niveau¹ ». Pour ma part, je serais tenté d'ajouter que c'est seulement lorsque nous nous préoccupons enfin de la totalité des êtres sensibles que notre HUMANITÉ parviendra à sa véritable dimension.

1 Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary éditions 2014, p. 50.

Les martyrs de la République

Le 18 janvier 2015

9 janvier 2015 ; fin de matinée. Je suis dans ma voiture à l'écoute de la radio dans l'attente, comme des millions de Français sans doute, du dénouement de la cavale des deux assassins de Charlie Hebdo. Que faire pour manifester mon soutien, ma compassion ; pour faire face et faire front contre l'horreur, l'absurdité, le néant ? Hier soir, ma femme et moi avons mis des bougies sur le bord d'une fenêtre. Geste tellement dérisoire au regard des événements ; mais tellement important et nécessaire pour chacun j'imagine. J'ai été énervé qu'avec la brise légère du soir elles s'éteignent rapidement. C'était comme si le destin persistait à les tuer de nouveau, à les empêcher de vivre encore un peu dans chacune de ces petites flammes ; de ces fragiles lumières cernées par l'obscurité et le froid.

Que faire de plus pour faire acte de résistance ? Comment lutter contre des idées qui semblent se répandre au sein de nos sociétés comme autant de virus ? Sans grande originalité, je profite d'être ce vendredi matin au village pour me rendre dans une maison de la presse. J'espère y trouver, s'il en reste, le dernier numéro de Charlie Hebdo ; celui de ce même mercredi noir. C'est pour moi, en cet instant, le moins que je puisse faire : aider un journal assassiné à renaître et poursuivre un combat qui, comme tous les autres, a besoin de moyens financiers. C'est le « nerf de la guerre » dit-on ; or nous sommes en guerre. Comme je le pressentais, il n'y a plus un seul numéro. D'ailleurs, le ruraliste me dit avec, je le vois bien, quelque

reproche en filigrane, qu'il n'a, en temps « normal », que quatre exemplaires de vendus en moyenne chaque semaine. Autant dire que sitôt l'ignominie perpétrée, ils ne sont pas restés longtemps sur le rayon.

Évidemment, je me sens un peu ridicule et je comprends bien ce que le commerçant voudrait bien pouvoir me dire mais sans vraiment oser. A mi-mots cependant, il me fait comprendre que c'était AVANT qu'il fallait l'acheter et le lire et que « cela ne les fera pas revenir ». J'échange néanmoins quelques mots avec lui. Bien sûr que d'acheter Charlie Hebdo aujourd'hui, ou même s'abonner ne les fera pas revenir. Et ce n'était, même inconsciemment, sûrement pas l'intention des millions de non-lecteurs du journal lorsqu'ils se sont, de bonne foi, rués dans les kiosques. J'avais un peu envie de lui dire que si le fait d'acheter le numéro « post-mortem » ne fera pas revenir les victimes de la tuerie, pas davantage le fait de ne pas l'avoir acheté AVANT n'a de quelque manière précipité leur mort. On ne peut, par avance, prêter toute notre attention à l'ensemble des cibles potentielles du terrorisme. Devrais-je demain, dans la continuité de mon élan citoyen et solidaire me rendre à tous les spectacles dénonçant la barbarie ? Devrais-je désormais acheter tous les livres et tous les textes d'auteurs défenseurs des droits et des libertés pour la simple mais néanmoins juste raison qu'ils sont tous susceptibles d'être exécutés demain ? Je crois que tous ceux qui, comme moi, se sont naturellement et sincèrement décidé à acheter pour la première fois Charlie Hebdo l'on fait, non seulement par soutien et solidarité envers un journal mais, à travers lui, par soutien aux valeurs laïques et républicaines, en plus d'une certaine idée de la liberté que ces hommes et ces femmes s'attachaient à défendre au quotidien.

Dans l'urgence et le dénuement face à l'innommable, qu'est-ce que le tout un chacun est en mesure de faire pour aider concrètement un journal à se relever de cet effroyable massacre ? J'écoutais justement jeudi soir, dans *La Grande Librairie*, Gérard Mordillat, Tahar Ben Jelloun, Henki Bilal ou encore Daniel Pennac s'exprimer sur le sujet. Tous étaient d'accord pour que chacun s'abonne pendant

un an au moins à Charlie Hebdo, ou envoie des dessins, des textes, des poèmes comme autant de perfusions et de soins apportés dans l'urgence à une victime de guerre. Lorsqu'un tsunami a lieu à l'autre bout du monde, la première chose à faire n'est-elle pas d'envoyer des produits de première nécessité et de collecter des fonds pour l'aide et la reconstruction ? Cette fois ci, le « tsunami » a eu lieu ici. Qui plus est, cette attaque est le signe avant-coureur d'un danger plus terrible qui menace nos libertés et nos sociétés. Les idées sont souvent plus contagieuses que les virus. Elles sont aussi plus meurtrières. L'histoire l'a si souvent démontré.

L'attaque a eu lieu ici. Le foyer infectieux a touché notre société véritablement au cœur. C'est-à-dire là où, au quotidien, naissent au sens propre et se renouvellent les organes vitaux de notre liberté et de notre démocratie. Car si ces valeurs sont ensuite garanties, sauvegardées, protégées et transmises *dans* et *par* nos textes officiels et nos institutions ; c'est bien en amont qu'elles naissent, dans les salles de rédaction des organes de presse quels qu'ils soient. Mais aussi sur les bureaux des écrivains, penseurs, philosophes, chercheurs et créateurs de toute sorte. Partout en fait où le cœur des hommes et des femmes bat avec le plus d'intensité. Partout où l'audace, l'imagination, la créativité, l'amour, la solidarité, le dialogue, la beauté, la joie, l'échange, l'amitié, la fraternité... aident à vivre mieux ; aident à vivre ensemble. Tous ces gens sont aussi, grâce à leur indépendance et à leur liberté de ton, les sentinelles impartiales, les garde-fous qui évitent au tout un chacun – citoyen ordinaire ou homme d'Etat – de trop s'écarter des valeurs universelles qui fondent non seulement nos démocraties, mais, plus encore, notre humanité.

Aussi ne lutte-t-on contre des idées qu'avec d'autres idées. Le massacre perpétré mercredi matin montre à quel point le pouvoir de l'écrit et de la satire sont une menace pour les forces obscurantistes. Bien plus que les armes qui, au contraire, ne font que les conforter dans leurs certitudes aveugles. Non seulement il faut se donner les moyens d'aider Charlie Hebdo à se relever, mais il faut aussi que de cette mort apparente renaissent dix, cent autres journaux identiques.

Tous à même de se dresser avec encore plus de force, d'audace et de dérision contre toutes les formes de fanatisme et de barbarie. Contre la bêtise, l'ignorance et le ridicule qui tue. Qui aurait pu prévoir une telle horreur, une telle lâcheté ? Et quand bien même l'hebdomadaire se serait vendu à des millions d'exemplaires AVANT, cela n'aurait pas pour autant sauvé ces journalistes et ces gendarmes, tous morts en martyrs eux aussi ; eux surtout !

La mort de ces hommes et de ces femmes doit nous faire prendre conscience que leur combat était encore plus important et vital qu'ils ne pouvaient même l'imaginer. A tel point que leur mort même justifie dans une certaine mesure tout ce qu'ils avaient accompli jusqu'à présent et depuis le début de leurs parcours respectifs et collectif. Leur mort devient de la sorte la pleine justification de leur vie qui prend du coup une dimension insoupçonnée. En les assassinant, ces barbares, en plus d'en faire des héros et des martyrs, n'ont fait que renforcer la démocratie, la République et la Nation elle-même. Car c'est bien dans tous les lieux de création et de divulgation de la pensée humaniste et universelle que se crée et se perpétue *l'Esprit Français*, *l'âme de la Nation* que les gouvernements et les institutions ont à charge de protéger et de servir.

D'aucuns pensent que la satire et la caricature peuvent parfois aller trop loin en s'en prenant à des personnages ou à des symboles publics ou religieux. Bien sûr, un trait d'humour incisif, excessif ou déplacé peut parfois faire beaucoup de mal. Or, la Loi est là pour sanctionner et rappeler les bornes de la liberté d'expression et du Droit. Le trait d'humour n'est pas infaillible et peut, le cas échéant, devenir une insulte ou une attaque *ad hominem*. Pour autant, ces différentes formes d'expression sont les témoins de la bonne santé de notre démocratie et de nos institutions. On peut ne pas toujours être d'accord avec une certaine pratique de la dérision, mais au regard de l'importance du combat mené – la défense de nos libertés et de nos valeurs – ces quelques dérapages sont autant de balles perdues et de victimes collatérales qui ne verseront jamais que des larmes. Les

enjeux sont trop importants pour remettre ne serait-ce qu'un instant en cause le rôle de la satire et de la libre expression au cœur de nos sociétés démocratiques. Dans tous les cas, la plus terrible satire ne saurait justifier la moindre agression physique ; encore moins un carnage.

À une époque où l'écrit semble de plus en plus menacé par une forme pernicieuse d'illettrisme numérique, le dessin, la caricature, la satire sont les armes les plus à même de lutter efficacement contre les dangers qui aujourd'hui nous menacent. On sait que les jeunes lisent de moins en moins à cause du pouvoir toujours plus attractif de l'image numérique. Aussi à cause d'une paresse ou d'une facilité qui les conduit naturellement vers des supports culturels simples, rapides et efficaces en plus d'être avant tout ludiques. Pour toute une frange de la société, la presse satirique est sans doute la seule à même de pénétrer là où d'autres moyens d'information affranchis du politiquement correct n'ont plus accès. Je me plais à imaginer que la sanglante mise en lumière de Charlie Hebdo contribuera à faire connaître cette presse partout où la culture, l'information et la libre pensée n'ont plus droit de cité. Un dessin vaut mieux qu'un grand discours. La divulgation de dessins satiriques au sein des quartiers sensibles, des prisons, des banlieues, contribuera sans doute davantage à lutter contre toutes les formes d'intégrisme et de fanatisme. Et ce, bien plus que n'importe quel discours politique usé jusqu'à la corde, prétentieux, vulgaire, hypocrite et le plus souvent à seules fins électoralistes.

La tentative d'assassinat de Charlie Hebdo a été la tentative de trop. En plus de répandre la parole de Charlie au cœur de tous les foyers français, ce bain de sang aura eu pour effet de réveiller la conscience démocratique et l'esprit de résistance de toute une Nation. On a d'ailleurs déjà pu constater les premiers sursauts de résistance dans le comportement héroïque des otages qui n'ont pas hésité, de part et d'autre, à renseigner les forces de l'ordre au péril de leur vie. Ce n'est donc pas contre quelques hommes armés que les barbares

auront à lutter désormais, mais contre toute une Nation unie et offrant un front commun contre la bêtise, la peur, le nihilisme et la barbarie.

Le talon d'Achille de toutes les formes de fanatisme réside dans une intelligence amoindrie sinon inexistante ; terrain par définition favorable au développement de la première mauvaise herbe idéologique venue. Or, c'est justement notre intelligence collective, notre histoire commune, notre culture millénaire qui sauront empêcher la propagation des idées liberticides. Une nation telle que la France est bien plus que quelques institutions, textes et représentants officiels. Au-delà des apparences, ce qui nous unit c'est une longue histoire commune, le partage d'idées, de valeurs, de connaissances acquises au quotidien, de noms, de maximes, de poèmes, de chants, d'émotions autour desquels chacun de nous est à même de se retrouver. C'est cela la France. C'est cette force et cette volonté de vivre ensemble que, dans leur grande ignorance, ceux qui de loin ont inspiré ces attaques ont contribué à réveiller ce 7 janvier 2015.

Ce dimanche 11 janvier, un même élan national et républicain a rassemblé près de quatre millions de Français dans toute leur diversité. La *religion civile* que Rousseau appelait de ses vœux dans le *Contrat social* a fait la preuve de sa capacité à rassembler les Français, de quelque confession ou origine qu'ils soient. Cette marche sans précédent pour le « vivre ensemble » a été l'éclatante illustration qu'au-delà des clivages religieux et politiques nous étions capables de nous retrouver autour de valeurs communes telles que la liberté, la fraternité, la tolérance... Chacun a pu voir ce jour les premières formes d'une religion civile en devenir. La seule qui ait encore de l'avenir et du sens, apte à nous réunir tous, sans exclusion possible.

Bien avant les cultes de toute nature, le besoin de société a de tous temps tenu les hommes ensemble ; il est aussi le seul à trouver ses origines au plus loin que nous puissions observer les plus antiques fondements de la civilisation. La croyance ne consiste pas

uniquement à croire en un hypothétique Ciel. Elle est avant tout la foi en des principes, des idées, des institutions, des lois et des valeurs qui fondent de manière universelle notre humanité. Croire, c'est avant tout croire en l'Homme avant de croire en un éventuel surhomme ou autre dieu. C'est aussi et avant tout faire tout ce qui est en notre modeste pouvoir pour achever la création d'un monde encore à inventer bien avant que d'en espérer un autre, idéal celui-là, dans tous les sens du terme. C'est ce que chaque homme et chaque femme de bonne volonté s'attache ici-bas à réaliser.

Les hommes et les femmes qui sont morts ces derniers jours étaient de ceux qui croyaient en ces valeurs laïques et républicaines. Ils s'attachaient au quotidien à les défendre, chacun à leur manière et en vrais gardiens de la démocratie. Jusqu'à il y a peu, la République avait ses héros. Ceux de la résistance comme Jean Moulin et de la lutte armée contre l'opresseur. Depuis ce 7 janvier 2015, la République aura désormais ses martyrs.

Qu'est-ce que la France ?

Le 10 octobre 2015

Le dernier dérapage politique définissant la France comme un pays de race blanche et de religion chrétienne relance le débat sur l'identité nationale et la notion de race.

La maladie d'Alzheimer dit assez bien, de par les ravages qu'elle provoque sur les personnes qui en sont atteintes, ce qu'est l'individu, la personnalité ; par quoi elle se définit. Car c'est bien notre mémoire qui nous dit qui nous sommes. C'est elle qui nous fait en tant que personne. Notre identité, notre personnalité, notre individualité du moment est la conjonction sans cesse recommencée d'une situation, d'un corps, d'un environnement et de la mémoire d'expériences passées. Nous sommes à chaque instant le produit de synthèse de tous ces éléments réunis en vue d'inaugurer sinon d'inventer l'instant qui suit.

Sur un plan largement supérieur, une nation n'est guère différente. Elle se définit au présent par une « personnalité » qui lui est propre et qui est le reflet d'une mémoire collective - ici une histoire – qui lui a progressivement laissé en héritage un corps physique (un territoire définit par des frontières naturelles et politiques), une langue, fruit de différentes rencontres et évolutions internes (brassages ethniques, invasions, guerres de conquêtes, échanges intellectuels ou commerciaux...), des us et coutumes, des croyances, des traditions, des rêves, des idéaux... et biens d'autres traits qui font qu'aujourd'hui les Français sont encore différents des Allemands, ces derniers des Anglais qui le sont tout autant des Espagnols, etc.

Pourtant, pas plus une nation qu'une personne ne sont définitivement figés dans leurs acquis. Leurs corps respectifs, leur mémoire, leurs habitudes sont en perpétuelle mutation. La personne que je suis aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec celle que j'étais adolescent. Pas davantage la France de 2015 ne peut encore se reconnaître dans ce qu'elle était il y a seulement deux siècles. Nos frontières, nos lois, notre langue elle-même étaient encore très différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. À plus forte raison de ce qu'elles seront demain. Une nation, au même titre que n'importe quel individu est un être vivant. Un organisme qui doit son intégrité physique et morale aux échanges perpétuels qu'il entretient avec son environnement.

Nous ne vivons pas en vase clos. Et nous devons nos existences, individuelles ou collectives, aux rencontres, échanges, brassages et autres mutations permanentes qui ont jalonnées de tous temps nos histoires, petites ou grandes. Tout candidat politique qui oublierait ces évidences fondamentales ne serait même pas digne d'exercer le moindre mandat. Il serait à l'image d'un biologiste qui agirait au mépris des lois de l'évolution. Il n'y a pas une France, immuable et immortelle. Il y a des France, aux travers d'époques différentes et qui n'ont pour se relier entre elles non pas tant une langue, non pas tant des coutumes, des croyances, des frontières précises ou une administration qui leur serait propre... mais tout simplement une Histoire commune à un groupement d'individus ayant partagé durant un temps des valeurs et des idées leur ayant permis de vivre ensemble et de tisser des liens.

Dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* conférence prononcée en Sorbonne le 11 mars 1882, Ernest Renan déclare : « La vérité est qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique sur l'analyse ethnographique, c'est la faire porter sur une chimère. Les plus nobles pays, l'Angleterre, la France, l'Italie, sont ceux où le sang est le plus mêlé. L'Allemagne fait-elle à cet égard une exception ? Est-elle un pays germanique pur ? Quelle illusion ! Tout le Sud a été gaulois. Tout l'Est, à partir de l'Elbe, est slave. Et les parties que l'on prétend réellement pures le sont-elles en effet ? Nous

touchons ici à un des problèmes sur lesquels il importe le plus de se faire des idées claires et de prévenir les malentendus¹. »

Car qu'est-ce qu'une nation sinon un ensemble d'individus étant parvenus à se trouver davantage de raisons de vivre ensemble que de raisons de se détester. La France d'aujourd'hui prépare celle de demain. Laquelle n'aura sans doute plus grand-chose à voir avec celle que nous connaissons. Son nom même sera-t-il encore d'actualité ? Qui aurait pu penser, il y a seulement trente ou quarante ans que le Franc, monnaie nationale, puisse un jour disparaître ? Notre langue elle-même se métamorphose à une vitesse exponentielle. La rapidité des nouveaux moyens de communication, des échanges commerciaux désormais tournés à l'international, pousse notre langue hors de ses assises.

La dynamique qui définit une nation s'inscrit dans un mouvement plus large que nous appelons la vie et dont nous ignorons encore largement les tenants et les aboutissants ; les causes et les buts s'il en est. La seule constante est une complexité croissante et un mouvement d'organisation et de structuration assimilable à une forme d'évolution mais dont la finalité nous reste encore incomprise. Être Français, être Anglais, Allemand ou de n'importe quelle autre nationalité sont autant de moments provisoires d'un mouvement beaucoup plus vaste que ce que nos seules visions nous laissent croire.

La France comme toutes les autres nations n'a pas vocation à rester ce qu'elle est momentanément. La complexité croissante de nos échanges commerciaux, culturels, politiques, religieux même, poussent les nations au changement, à l'adaptation toute darwinienne de leurs structures au nouvel environnement qu'elles contribuent à façonner. L'intensité de nos échanges en matière d'information et de communication prend l'ascendant sur toutes les formes de conservatismes, de traditionalismes, de conformismes et donc d'immobilismes. Autant de fixismes abhorrés par la vie et qui menacent jusqu'à notre survie.

1 Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* Éditions Mille et une nuits, 1997, p. 21.

Ce qui fait une nation, c'est la force du lien qui unit chacun des individus qui la constituent. Or, ces liens ne se créent que sur la base du partage, des échanges, des expériences communes et de l'enrichissement mutuel. Lesquels développent un fort sentiment d'appartenance à un même groupe, dû-t-il être étendu à plusieurs millions d'individus. Tout dépendra de l'intensité et de l'étendue de ces valeurs communes dans lesquelles chacun puisse un temps se reconnaître et reconnaître autrui comme son semblable. Rien à voir ici avec les considérations archaïques de race, de couleur de peau, de patrie, de religion ou encore, pourquoi pas tant qu'on y est, d'origine sociale.

Tant que certains voudront diviser, catégoriser, il y aura toujours de nouveaux critères susceptibles d'être mis en avant. Pareillement, les raisons de s'unir et de vivre ensemble peuvent se trouver à l'infini au sein du quotidien, dans les expériences vécues. Tout n'est qu'histoire de choix, de volonté, d'ouverture ou de fermeture, de progrès ou de régression ; de vie ou de mort. À chaque époque, les raisons de s'unir ou de se diviser ont été différentes. Elles le seront encore dans l'avenir, proche comme lointain. Au temps les plus reculés de notre espèce, quand les premiers groupes humains étaient encore clairsemés à la surface de la terre, la physionomie, les techniques de chasse ou le régime alimentaire, les rudiments de langue et les premiers cultes étaient les quelques signes de reconnaissance et d'appartenance au groupe. Pour autant, cela n'a pas empêché quelques rares échanges de s'initier entre des sociétés humaines aussi différentes que pouvaient l'être les Néandertaliens et les Cro-Magnon.

Les frontières à la fois matérielles, culturelles, religieuses, politiques ou linguistiques, à plus forte raison économiques d'un groupe humain primitif ou d'une nation moderne sont naturellement poreuses. Par nécessité vitale, des échanges s'opèrent qui initient des mutations à tous les niveaux d'une société quelle qu'elle soit. Un pays ou un groupe d'individus ne peuvent survivre indéfiniment sur la base d'une totale autarcie. Et ceci tient originellement à deux facteurs qui sont la croissance démographique et la rotondité de la terre.

Au même titre que n'importe quel être vivant - cellule, organisme ou société, des échanges doivent s'opérer avec le milieu environnant, ne serait-ce que pour assurer la subsistance et donc l'intégrité du dit organisme. C'est tout le paradoxe : refuser l'autarcie pour conserver son intégrité. Perdre un peu de son identité pour conserver son individualité. Se mettre en mouvement pour éviter la chute. Chaque unité vitale doit céder un peu de terrain pour se conserver elle-même. Toute matière vivante ne peut échapper à ce qui justement la définit comme matière vivante. De même, chaque complexité nouvellement élaborée ne trouve sa justification que dans une complexité supérieure au sein de laquelle elle sera pleinement elle-même.

Depuis plus d'un siècle, avec la révolution industrielle, l'accroissement des besoins individuels et collectifs lié à l'explosion démographique a poussé les nations à intensifier leurs échanges commerciaux. Lesquels ont amplifié un brassage culturel, idéologique, linguistique et génétique qui a changé de manière significative notre perception de la nation. Des contours auparavant nets et précis sont devenus plus flous, incertains, diffus. Au-delà des premiers particularismes, de nouvelles raisons de vivre ensemble se sont peu à peu dessinées.

Il semble de plus en plus incontestable que l'évolution du vivant, et même plus largement de la matière, va dans le sens d'une complexité croissante chaque fois renouvelée sur un plan supérieur. Les premiers atomes se sont progressivement assemblés et « organisés » en molécules tout d'abord assez simples, puis plus complexes. Celles-ci ont ensuite synthétisé à un niveau supérieur les premières chaînes d'acides aminés ouvrant à leur tour la voie aux premiers organismes vivants. Un changement de dimension s'est d'ores et déjà opéré qui va profondément modifier le milieu ambiant et accélérer de nouvelles mutations.

Aujourd'hui, l'espèce humaine obéit aux mêmes lois. Sous le masque de nos désirs individuels, de nos affections, de nos répulsions, de nos plaisirs les plus triviaux ou les plus raffinés, la vie continue son patient travail d'organisation et d'information. Les nations sont appelées, de gré ou de force, à se transformer. Elles le font d'ailleurs de manière continue, mais nos brèves existences sont

inaptes à contempler le phénomène dans sa pleine dimension. Le plus souvent ennemies par le passé, la plupart des grandes nations de tous les continents sont aujourd'hui liées par des traités politiques, commerciaux et, bien au-delà, par des affinités d'ordre culturelles et enfin affectives. Les langues, les idées, les frontières, les corps et ce qu'on appelait auparavant les races se mélangent désormais, dessinant les premiers contours d'une nouvelle humanité enfin consciente d'elle-même et de son unité.

Quelle sera la prochaine étape de cette évolution ? Ne sera-ce pas tout simplement et naturellement, au-delà de notre propre humanité, la reconnaissance de la vie, au-delà de toutes les formes et variations qu'elle peut emprunter, comme Principe universel et commun à toutes les formes de complexité ? Nous ne sommes sans doute plus très loin d'opérer, sous la force des contraintes qui nous pressent de toutes parts, un nouveau changement de paradigme et de dimension. Le passage à un plan supérieur d'existence s'impose chaque jour davantage, encouragé par nos comportements individuels et collectifs, multipliés par une démographie de type inflationniste. Chaque jour l'intelligence artificielle se développe de manière exponentielle. Chaque jour nous découvrons de nouveaux mondes au sein de notre galaxie et les sciences de la matière ouvrent les plus incroyables perspectives. La Terre elle-même nous presse de toutes parts de trouver de nouvelles solutions énergétiques. Un nouveau monde se prépare à tous les niveaux comme l'insecte prépare sa future métamorphose.

Si la France est historiquement un pays de population blanche, de type caucasien et à religion majoritairement chrétienne, ce n'est que par concours de circonstances et hasards de rencontres entre peuples du nord et du sud de l'Europe. Néanmoins, ces caractéristiques qui furent un temps celles de notre pays et de la plupart des autres nations européennes n'en sont pas pour autant des critères d'appartenance ; encore moins de discrimination. Ils ne sont que les quelques aspects d'un héritage historique et culturel. Or, comme tout héritage, qu'il soit également matériel ou génétique ; celui-ci doit servir à construire l'avenir et non pas à être conservé indéfiniment intact. C'est un héritage vivant et il doit pour cela intégrer de

nouvelles formes de vie et de nouvelles variations sur le thème de la France ou de ce qui est appelé à lui succéder.

Ce n'est pas la France qui définit de manière irrévocable un certain type d'individu, de culture... ce sont au contraire certains types d'individus, de comportements, d'us et coutumes, de croyances qui font les différents visages de notre nation tout au long de l'histoire. Et quand bien même cette phrase qui fait aujourd'hui polémique « La France est un pays de race blanche et de religion chrétienne » aurait été prononcée par le Général De Gaulle lui-même le 5 mars 1959 à en croire l'unique témoignage d'Alain Peyrefitte ; et si tant est qu'elle ai jamais été un jour pertinente ; elle ne l'est certainement plus aujourd'hui. Le monde change et il est un horizon au-delà duquel même les plus grands visionnaires finissent eux aussi par ne plus rien voir du tout.

En définitive, qu'est-ce qu'une race ? Nous le savons déjà depuis plusieurs décennies, la notion de race concernant l'espèce humaine n'a aucun fondement scientifique et génétique. Ce que le terme désignait il y a encore quelques années n'était que des variétés ou des variations au sein d'une même espèce ; d'un même genre : ici le genre *homo*. Aussi, s'il fallait opérer une forme de classification typologique au sein de l'espèce humaine, celle-ci ne serait légitime et véritablement constructive que d'un point de vue historique, géographique ou culturel et jamais d'un point de vue exclusivement sinon même inclusivement biologique ou « racial ».

Là réside le péché originel de l'anthropologie, pour reprendre l'expression de Claude Lévi-Strauss dans *Race et histoire*. Comme le souligne d'ailleurs l'anthropologue, « Il y a beaucoup plus de cultures humaines que de races humaines, puisque les unes se comptent par milliers et les autres par unités : deux cultures élaborées par des hommes appartenant à la même race peuvent différer autant, ou davantage, que deux cultures relevant de groupes racialement éloignés¹. » Autant de motifs supplémentaires donc, offerts aux partisans de la ségrégation, de la discrimination, de la division et de la haine de l'autre.

1 Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Unesco, Denoël, [1952] 1987, p. 11.

Le syndrome de Sivens

Le 29 décembre 2015

Avec les températures extrêmement clémentes, sinon printanières, dont nous gratifie cette fin d'année 2015, de nombreux animaux refont surface dans nos campagnes. Certains insectes reprennent leurs activités comme si l'hiver avait déjà renoncé. Des oiseaux même font à nouveau entendre leur trilles... mais pas seulement.

Dans la nuit du 26 au 27 décembre dernier, vers les 3H00 du matin, ma femme et moi sommes réveillés par une sourde rythmique assortie de vibrations obsédantes. Impossible dès lors de se rendormir. Nous crûmes d'abord à une fête improvisée chez nos voisins. Il n'en était rien et nous reconnûmes sans peine le bruit sourd et caractéristique des rave party ordinairement organisées à la belle saison sur les rives de l'étang de Joanna Maria sur la commune de Montrigaud dans la Drôme. Fêtes (teufs pour les initiés) d'ordinaires estivales mais néanmoins illégales car nuisibles pour les habitants des villages environnants.

Excédée, ma femme compose le 17 qui la met en ligne avec la gendarmerie de Grenoble. Nous habitons un petit village à la limite de la Drôme et de l'Isère – Saint-Clair-sur-Galaure – mais néanmoins les premiers, avec les habitants du Grand Serre à « profiter » des nuisances occasionnées par ces rassemblements. La gendarmerie de Grenoble ayant contacté celle de Valence – dont dépend Montrigaud – il nous a été confirmé que les teufeurs avaient eu l'autorisation de

la maire de Montrigaud. En conséquence, il n'était pas possible d'intervenir de quelque manière que ce soit.

En d'autres termes et pour résumer, les autorités ont donc autorisé la tenue d'une manifestation illégale. Car en effet, et selon l'article R. 623.2 du code pénal, « Les bruits ou tapages injurieux ou nocturnes troublant la tranquillité d'autrui sont punis de l'amende prévue pour les contraventions de la 3^e classe ». De plus : « Les personnes coupables des contraventions prévues au présent article encourent également la peine complémentaire de *confiscation de la chose qui a servi ou était destinée à commettre l'infraction*¹. » Enfin, à l'alinéa 7 concernant la complicité, le code pénal ajoute : « Selon les dispositions de l'article 34-8° du code pénal, doivent être considérés comme coupables de bruits, tapages ou attroupements injurieux ou nocturnes *troublant la tranquillité des habitants*, non seulement ceux qui prennent une part active aux bruits ou tapages nocturnes ou injurieux, mais encore tous ceux qui, *par leur présence ou leur fait, ont favorisé ou facilité la commission de cette contravention*. »

Ce matin 28 décembre 2015, je découvre dans le *Dauphiné libéré* de ma région un article de [Vincent GUERRIER](#) intitulé : *Une « birthday party » réunit 400 teufeurs toute la nuit*. En sous-titre l'auteur précise : « Un rassemblement festif mais illégal a eu lieu samedi soir à l'étang Joanna Maria » (commune de Montrigaud). L'auteur précise également que : « Prévenue vers minuit, la brigade de gendarmerie de Romans est rapidement intervenue pour filtrer l'entrée de cette « birthday party » [...] les gendarmes ont procédé à des contrôles d'alcoolémie et de drogues à la sortie de la fête, *aucune interpellation n'a été effectuée*². »

Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes ! Depuis la maire de Montrigaud, en passant par les différentes gendarmeries et sans doute jusqu'à une autorisation ou dérogation préfectorale complaisamment accordée, chacun de ces « dignes » représentants de

1 C'est moi qui souligne.

2 *Ibid.*

la Loi s'est fait le complice des contrevenants. Lesquels ont aujourd'hui quasiment pignon sur rue. Personne, en premier lieu, ne semble s'être inquiété des nuisances occasionnées à de nombreux habitants des environs. Cette masse « silencieuse » qui tente encore de croire dans la justice, dans le respect des lois et dans le courage de ceux qui sont payés pour les faire appliquer. Or ici, et à aucun moment, l'État n'a fait la démonstration de son courage et de son intégrité. Loin s'en faut. Car cet exemple, même s'il n'est pas des plus graves dans le fond, est, sur la forme, tout à fait symptomatique de la démission de l'autorité de l'État à bien des niveaux.

On constate à quel point les échauffourées des 25 et 26 octobre 2014 qui ont accidentellement conduit à la mort de Rémi Fraisse sur le site du futur barrage de Sivens ont fait reculer l'État, une fois de plus, dans son devoir de faire respecter les lois de la République. Désormais, et pour éviter que ce genre d'accident ne se répète, on déroge, on autorise, on encadre, on contrôle, mais surtout, on laisse faire. On amende aussi les articles et la Constitution afin d'éviter toute confrontation directe qui pourrait mener à un Sivens 2. Lequel donnerait lieu à une couverture médiatique politiquement ruineuse. Qui sait si bientôt on ne délivrera pas de dérogation pour des délits plus graves. On mettra ainsi en avant le fallacieux prétexte d'éviter des débordements lors qu'il ne sera question que de dissimuler l'impuissance de l'État.

Non loin d'ici, on a déjà pu constater la faiblesse de l'État de droit vis-à-vis des zadistes du futur site du Center Park de Roybon. Les dernières exactions – agressions racistes et saccage d'une mosquée - commises à Ajaccio en représailles à l'agression de deux pompiers, montrent une fois de plus la défaite de l'État de droit si souvent revendiqué par nos gouvernants, mais si peu mis en pratique. On n'ose imaginer ce qui aurait pu se passer si la foule, visiblement déchaînée, avait pu mettre la main sur les agresseurs présumés.

Malheureusement, en dérogeant à la Loi, en autorisant de telles manifestations, l'État pusillanime se fait le complice de tels

agissements. Il ferme également les yeux sur ce qu'ils impliquent en terme de trafic et de consommation de drogue, d'alcool, de violence parfois et de dégradation de la santé des citoyens, de l'ordre public et de l'environnement. Une loi qui n'est pas appliquée n'est rien de plus qu'une hypocrisie de la République. Une occasion de plus pour l'État de se discréditer aux yeux du citoyen qu'il est censé protéger et servir. Une occasion supplémentaire également pour les partis extrémistes, de gagner des voix. L'avertissement du premier tour des régionales semble déjà loin.

Qu'est-ce qui aurait dû être fait ? Tout simplement appliquer la Loi, et donc, en premier lieu, ne pas déroger. Appliquer les textes.

- Reconnaître l'illégalité de la manifestation.
- Confisquer le matériel.
- Interpeller les contrevenants et/ou les responsables.
- Établir des amendes.
- Enfin, faire évacuer les lieux.

Vincent GUERRIER nous dit enfin : « Les gendarmes ont procédé à des contrôles d'alcoolémie et de drogue à la sortie de la fête, aucune interpellation n'a été effectuée. » Étonnant non ! Pour un peu, on serait tenté de croire que tous ces teufeurs ne carbureraient qu'au lait fraise et aux bonbons Haribo. De qui se moquent-on ? De la République monsieur, de la République ! La première des choses à faire était de mesurer le nombre de décibels libérés des heures durant par des enceintes surpuissantes. À la suite de quoi, il ne restait plus qu'à procéder à la saisie du matériel. Le problème eut été vite réglé sans que la gendarmerie n'ait besoin de se livrer à une grotesque mascarade de contrôle de stupéfiants.

Sur les frontispices de nos bâtiments publics, sur nos pièces de monnaie il est encore écrit LIBERTÉ – ÉGALITÉ – FRATERNITÉ. Aujourd'hui, il n'est qu'un seul détail à changer dans cette déclaration pour coller à la réalité. Un seul petit détail, mais déjà si lourd de conséquences. C'est celui qui consiste à écrire LIBERTÉS au pluriel. Car désormais, on constate journallement que l'État

semble depuis longtemps avoir oublié qu'il n'y a pas de liberté absolue pour chacun, mais seulement des libertés relatives. Que toute vie en société implique *de facto* que ma liberté s'arrête là où commence celle de l'autre.

Or, par pure démagogie, et du fait d'une faiblesse dont il a à maintes reprises fait la démonstration, ce gouvernement, depuis 3 ans déjà, met quotidiennement en péril la cohésion nationale en voulant tout simplement faire plaisir à tout le monde. Contre le bien collectif, l'État a choisi de défendre les libertés individuelles. On confond de plus en plus souvent laïcité et permissivité ; liberté et licence ; démocratie et démagogie ; le service de la Nation et celui de ses intérêts personnels...

Je finirai sur cette maxime de Démocrite qui, bien que brève, en dit long sur la nécessité des lois, de leur application et des périls qui nous guettent : « Les lois n'interdiraient pas à chacun de vivre selon son penchant, si les gens ne se faisaient pas tort mutuellement. Car c'est l'envie qui est au commencement de la discorde. »

L'heure de choisir

Le 31 décembre 2015

Nous vivons une époque où les rites, les mythes, les légendes et toutes les formes d'initiations sont tour à tour anéantis par les bienfaits de la science et de la société de surconsommation. Quels repères stables la jeunesse de nos sociétés modernes et « développées » peut-elle encore espérer ; en lesquels elle puisse encore croire ? Quand les dernières sociétés primitives ou traditionnelles aujourd'hui à l'agonie, ont su conserver les rites de passage initiatiques de l'adolescence à l'âge adulte ; nos cultures dénaturées, quant à elles, ont fini par brader les dernières valeurs auxquelles elles croyaient encore. En effet, n'importe quel enfant né au sein de nos fourmilières urbaines est à même de voir à quel point les plus simples valeurs, quand elles sont encore enseignées dans sa famille comme à l'école, sont tous les jours bafouées, violées, ridiculisées, réduites à néant une fois sorti de l'innocence. Tout ce qui nous est enseigné durant nos plus tendres années est aussitôt oublié, renié, sujet à compromis et à compromission de la part des premiers de nos proches et jusqu'aux plus hauts sommets de la société et de l'État. Comment croire encore aux souveraines valeurs d'une société qui tous les jours piétine ses propres codes ? Ceux-là mêmes qu'elle a des siècles et des millénaires durant érigés à partir de la sueur, des larmes et du sang de tous ceux qui nous ont précédés. Comment en vouloir à une génération qui n'a désormais plus lieu de croire en quoi que ce soit de grand, de beau, de digne, de vrai, de fort, d'inaliénable et d'éternel quand tout n'est tourné que vers le seul profit des

immondes, des voyous, des prévaricateurs, des voleurs, des assassins, des lâches, des menteurs et autres fossoyeurs de la Nature ?

Les nouvelles règles du « je »

Notre époque semble définitivement marquée du sceau de l'individualisme et de l'égoïsme. Du moins au sein de nos sociétés dites développées car industrialisées. Chaque jour davantage, chacun ne voit plus désormais que midi à sa porte sans pour autant en balayer le seuil. Chacun ne revendique plus que son seul et unique droit à une liberté qui le plus souvent fait fi de celle des autres en particulier, et de la collectivité en règle générale.

Les immenses avancées technologiques et sociales accomplies durant ce dernier siècle ont augmenté en proportions égales notre volonté de jouissance. Chacun veut désormais pouvoir profiter des derniers apports du progrès. Ces bienfaits technologiques sont d'ailleurs devenus à tel point naturels qu'on en vient à penser, au niveau même de nos institutions, que l'accès à Internet est autant prioritaire que l'accès à l'eau, au gaz ou à l'électricité. « Tous égaux » nous a-t-on enseigné. Ayant tous les mêmes droits de posséder, de jouir, de dire sinon de revendiquer haut et fort nos plus intimes convictions. Mais de plus en plus souvent au mépris de tous les devoirs dont toute vie en communauté ne peut faire l'économie. Sa survie en dépend.

Car ces devoirs, qui sont les formes de notre participation à l'organisme social, sont le ciment, la structure organique de base de tout édifice biologique. Que chacun se mette en retrait pour ne plus agir que pour soi, et c'est la structure sociale elle-même qui à terme se délite. Comme n'importe quel organisme rongé par le cancer où chaque cellule contaminée ne vit plus que pour elle-même.

Or, tous les acquis sociaux et technologiques n'ont fait que rendre le monde plus réel, plus dense, plus dur et consistant. En retour, les individualités encore hésitantes se sont vues confortées, encouragées,

rassérénées à travers leur nouveau rôle et leur toute nouvelle existence au cœur de la mécanique sociale. Dès lors, un sentiment de toute puissance a commencé à germer au creux de certaines existences, à travers une possibilité chaque fois renouvelée d'assouvir la plupart de leurs désirs.

De la volonté de jouissance à la volonté de puissance

Car la maladie du siècle, au sein de nos sociétés modernes et libérales est bien celle qui consiste en une hypertrophie des caractères individuels. Elle se traduit par le passage, imperceptible parfois, de la *volonté de jouissance* à la *volonté de puissance*. Première étape qui consiste en différentes excroissances des désirs individuels de reconnaissance, de notoriété, assortis d'une inébranlable certitude d'avoir raison dans la plupart des domaines idéologiques, politiques ou religieux. Le tout encouragé par une société de plus en plus permissive et consumériste. Incitant par là à la compétition, autrement dit à la rivalité entre chacun de ses éléments constitutifs.

Quand l'égoïste, de manière générale, est relativement indifférent à l'autre pour ne se concentrer que sur lui-même ; l'égoцентриque, quant à lui, traduit une forme d'expansionnisme de sa propre personne. Il participe d'une « inflation » du « je », lequel demande toujours plus d'espace, de pouvoir, d'écoute et de reconnaissance. L'« autre », à défaut d'être invisible, devient parfois un obstacle à l'édification de soi. À moins qu'il n'adhère sans restriction à la vision du monde de l'égoцентриque. Dès lors, le monde et autrui ne sont plus que des moyens purement matériels offerts à l'égoцентриque pour assouvir sa faim et parvenir à ses fins. Autrement dit réussir sa vie en affirmant sa personnalité, en imposant à autrui et au monde sa vision et sa toute puissance ; son empreinte, son nom, sa trace de quelque manière que ce soit, fusse-t-elle dans une marre de sang.

Mohamed Mehra, Mehdi Nemmouche, les frères Kouachi, Amedy Coulibaly, les kamikazes du Bataclan, et, sur un autre registre,

Andréas Lubitz ou Yassin Salhi, sont de ces individus qui, sans pour autant être issus de milieux défavorisés ou de minorités sociales, traduisent l'inaptitude croissante d'une certaine génération à s'affirmer en utilisant les codes de nos sociétés occidentales. Ils incarnent dans une certaine mesure ce que Didier Pleux, psychologue clinicien, décrit comme de l'*immaturité affective* et de l'*intolérance aux frustrations*¹.

Dès lors, et pour répondre à la volonté de puissance du « je », certains individus en viennent à épouser des causes auxquelles ils étaient *a priori* totalement étrangers. Quels que soient les chemins empruntés et les moyens mis en œuvre, l'essentiel pour eux est de mettre à bas une société, un modèle social qui n'a pas su les reconnaître à leur « juste valeur ». Celle qu'ils ont à leurs propres yeux et qui est démesurément surévaluée. Que ce soit par le biais de la religion, la profession ou les aptitudes naturelles, l'essentiel pour le plus ambitieux d'entre les ambitieux est de faire parler de soi. La fin désormais n'a jamais autant justifié les moyens, fussent-ils les plus criminels, les plus barbares et les plus inhumains.

La synthèse future

Or, ces comportements individuels extrêmes ne sont-ils pas autant de signes avant-coureurs d'une métamorphose dont les forces agissantes font céder une à une les jointures de nos structures sociales désormais inadaptées au monde qui se prépare ? Ces événements les plus terribles sont les « points chauds », les « pics d'incandescence » d'une humanité dont la température psychique, selon l'expression de Pierre Teilhard de Chardin, n'a de cesse de s'élever et de franchir de nouveaux seuils. Tout milieu, à force d'arrangements et d'organisations successifs ne peut atteindre qu'un certain degré de complexité. Au-delà de ce seuil, et quelles que soient les formes de complexités concernées, une limite de stabilité est atteinte. D'un côté, la désintégration menace. De l'autre, elle s'avère une nécessité pour l'élaboration, l'invention de complexités

1 Didier Pleux, *Les Adultes tyrans*, Odile Jacob poche, 2014.

nouvelles. Ces seuils de stabilité ont tour à tour marqué le passage entre atomes lourds et molécules ; molécules et cellules ; cellules et organismes ; organismes et sociétés... Quelle sera la prochaine limite de stabilité ? De quelle structure ou organisme supérieur marquera-t-elle le seuil ?

L'époque est aux grands bouleversements. Et cette année en est plus particulièrement la preuve avec une situation économique de plus en plus dégradée ; une situation écologique des plus alarmantes et enfin un paysage géopolitique parmi les plus instables et incertains. Sans conteste, nous entrons dans une phase d'intensification des spasmes qui sont les premiers signes forts d'une métamorphose à échelle planétaire. D'une certaine manière aussi, comme ce fût le cas en 1789, la France se trouve projetée à l'épicentre de ces secousses. Lesquelles sont annonciatrices de changements auxquels nous ne pouvons nous soustraire. Les évènements, les convulsions auxquelles une partie de l'humanité est aujourd'hui confrontée n'ont pas d'autre issue que de nous forcer à l'union. Ils nous engagent à voir définitivement au-delà de nos intérêts économiques respectifs, des différences religieuses, politiques ou simplement culturelles.

L'heure est aux remises en cause à tous les niveaux. De nouveaux modèles doivent être inventés et rapidement mis en œuvre pour sortir des différentes impasses dans lesquelles nous nous sommes fourvoyés. La Vie ne nous attendra pas et notre inadaptation, si nous n'y remédions pas à l'échelle de cette génération, sera irrémédiablement sanctionnée par des forces qui nous dépassent. Le moment est donc venu, pour notre humanité en gésine, de passer une étape supplémentaire.

L'heure est venue de franchir un seuil incontournable dans la poursuite d'une évolution et d'une métamorphose qui sont les principes mêmes de l'existence. Comme les cyanobactéries dans les océans primitifs furent à l'origine de notre actuelle atmosphère ; notre espèce, naturellement invasive, a largement contribué à

façonner et à transformer ses environnements. Lesquels, aujourd'hui, nous poussent à évoluer. L'homme et la nature interagissent. Ils sont l'illustration d'un éternel dialogue de la matière avec elle-même ; du monde avec lui-même. Action – réaction – création ; et ainsi va le monde.

L'Esprit de la Terre

« D'une extrémité à l'autre de l'évolution [...] tout se meut, dans l'Univers, dans le sens de l'unification ; mais avec un cortège de modalités concrètes qui corrigent ou précisent singulièrement les idées théoriques que nous pourrions nous faire de l'union¹. » Or, l'amorce de cette grande unification ou synthèse jadis pressentie par Teilhard, s'impose de plus en plus comme une nécessité dans les différents aspects de notre humanité :

- Union sur le plan politique, au-delà des différences idéologiques et partisans.
- Union également sur le plan stratégique, là aussi au-delà des différents intérêts immédiats et particuliers à chaque nation ; à chaque culture.
- Union enfin et surtout, sur le plan environnemental au-delà de nos impératifs économiques immédiats.

Dans tous les cas, la planète et la vie, par le biais même de notre propre évolution individuelle et collective, nous commandent d'accompagner et de poursuivre un mouvement, une métamorphose qui, pour s'achever pleinement, requiert non seulement notre adhésion, mais notre pleine et entière participation. Pour ce faire nous devons, à tous les degrés de l'humanité – depuis l'individu jusqu'à la multitude – en passer par une certaine dose de renoncement, de concession vis-à-vis de certaines de nos convictions, de nos traditions culturelles, religieuses, politiques ou idéologiques.

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'Activation de l'énergie*, Les classiques des sciences sociales, [1963] 2015, p. 104.

« Pour s'unifier et se concentrer en soi-même nous dit encore Teilhard, l'être doit rompre beaucoup d'attaches sensibles. Pour s'unifier avec les autres et se donner à eux, il doit porter atteinte, en apparence, aux privautés les plus jalousement cultivées de son esprit et de son cœur. Pour accéder à une vie supérieure, en se centrant sur un autre lui-même, il doit briser en soi une unité provisoire. Qu'est-ce à dire, sinon que, à tous les niveaux de l'être en formation, la synthèse créatrice entraîne des arrachements¹, [...] » Pour accéder à de nouveaux équilibres, à de nouvelles harmonies, il faut en passer par des périodes de chaos. Lesquelles sont autant de « milieux fluides » ; autant d'occasions et d'espaces de liberté pour créer de nouvelles liaisons, de nouvelles structures et organisations pour de futures complexités. « Jusqu'ici nous dit ailleurs le père Teilhard, l'Humanité ne formait encore, économiquement et psychiquement, que des fragments épars, ou du moins lâchement associés sur la surface de la Terre. Le moment semble venu où, sous la pression irrésistible de déterminismes géographiques, biologiques, politiques et sociaux, accumulés à un ordre planétaire, ces fragments doivent se souder et se combiner, cette opération totale coïncidant avec l'éveil, par-dessus les esprits nationaux que nous connaissions seuls encore, d'un véritable "Esprit de la Terre"². »

Depuis les origines du monde s'il en fût, un mouvement ascendant de complexité semble uniformément réparti, à l'œuvre au sein de la matière. À partir d'un milieu originel homogène et indifférencié de matière, d'espace et de temps primitifs, un Esprit de synthèse s'est rapidement mis en tâche de construire, seconde après seconde, une complexité chaque fois renouvelée. Il semble donc bien y avoir, au sein de ce que l'univers recèle de plus intime, une forme de mouvement ascensionnel ; d'évolution au sens déterministe du terme, vers une matière et un monde chaque fois plus achevés. Depuis les particules élémentaires au sein des nébuleuses jusqu'au chocs des civilisations d'*Homo sapiens* , toute rencontre, toute union, toute

1 Henri de Lubac, *La pensée religieuse du père Teilhard de Chardin*, Aubier, 1962, p. 59.

2 Pierre Teilhard de Chardin, *L'activation de l'énergie*, Les classiques des sciences sociales, [1963] 2015, p. 81.

synthèse, bien qu'au prix élevé d'une certaine entropie, ont toujours été autant d'occasions réitérées d'une réalité supérieure.

Or, et de deux choses l'une : ce mouvement est-il en lui-même une nécessité imposée à la Vie, consécutive, sans laquelle elle finirait par s'éteindre ? À moins qu'une nécessité supérieure, inhérente, comme une « finalité » attractive, n'impose depuis toujours à la Vie son mouvement ascensionnel ? En somme, cette croissance de la complexité est-elle sans fin, autrement dit de type linéaire ? Ou bien vise-t-elle un achèvement dans la synthèse de la totalité des fragments épars d'un cosmos encore en gestation, et donc de nature cyclique ? La question reste ouverte. Sans doute encore pour très longtemps. Pour autant, se détachent de plus en plus nettement de l'apparente confusion, des constantes comme autant de certitudes :

- Une montée de la conscience, une expression chaque fois plus aboutie de celle-ci par le biais de complexités chaque fois renouvelées.

- Une progressive réappropriation et revivification du monde, et à terme de l'univers par cette montée de conscience qui devra se faire irradiante.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Néanmoins, nos propres comportements, nos aspirations individuelles, nos manques, nos rêves, nos peurs, nos passions et nos souffrances ont pour une large part contribué, et continueront demain plus encore, à façonner le monde. « L'effet moral est nécessairement accompagné de douleur, de sacrifice. Voilà pourquoi, dans toute Morale, la perfection est liée à la souffrance, la vie la plus haute s'atteint par une mort. La Mort (c'est-à-dire la désagrégation) accompagne tout changement pour le bien ou pour le mal. Seulement, tandis que chez les uns (qu'elle laisse définitivement décomposés et amoindris) elle est *ad mortem*, - chez les autres, qu'elle recompose en les décomposant, elle est un passage (la seule Issue !) qui mène à la vie nouvelle¹. » Que ce soit dans les différents domaines de l'écologie, de l'économie, de la

1 Henri de Lubac, *La pensée religieuse du père Teilhard de Chardin*, Aubier, 1962, pp. 59-60.

politique, des technologies ou des rapports entre les nations, tout contribue à nous tirer vers l'avant ; plus sûrement, à nous hisser vers le haut. La nature, aujourd'hui à travers notre humanité, et grâce au puissant levier d'une complexité partout et chaque jour démultipliée, nous force à franchir le pas.

La Grande Initiation

Nous sommes incontestablement confrontés aujourd'hui à une crise de croissance dont les épreuves auxquelles nous devons faire face sont typiquement de nature initiatique dans la double acception du terme. C'est-à-dire à la fois *révélatrices* et *éducatrices*. Il s'impose désormais à nous de franchir un seuil, une étape vitale pour entrer de plein pied dans l'âge adulte de notre humanité. Par là, il nous faut faire face avec courage et grandeur aux responsabilités qui incombent désormais à notre espèce. Responsabilité vis-à-vis d'elle-même. Responsabilité vis-à-vis de son environnement (du plus proche au plus lointain). Puis enfin responsabilité vis-à-vis de toutes les autres formes de vie, présentes et à venir, sans discrimination. Notre responsabilité est donc tout à la fois spatiale et temporelle. Elle n'aura donc de limites que celles que nous imposerons ou qui s'imposeront à nos propres développements.

Les lignes qui suivent, du père Teilhard de Chardin, écrites à Pékin à Noël 1939, résonnent d'une troublante actualité : « À la racine des troubles majeurs où les nations se trouvent aujourd'hui engagées, je crois distinguer les signes d'un changement d'âge dans l'Humanité. Il a fallu des centaines de siècles à l'Homme rien que pour peupler la Terre et la couvrir d'un premier réseau. Il lui a fallu encore d'autres millénaires pour construire, au hasard des circonstances, dans cette nappe originellement flottante, des noyaux solides de civilisations, rayonnant à partir de centres indépendants et antagonistes. Aujourd'hui, ces éléments se sont multipliés ; ils ont grandi ; ils se sont serrés et forcés les uns contre les autres, - au point qu'une unité d'ensemble, quelle qu'elle soit, est devenue économiquement et psychologiquement inévitable. L'Humanité, se

faisant adulte, a commencé à subir la nécessité et à sentir l'urgence de faire un seul corps avec elle-même. Voilà la source profonde de nos malaises¹. »

C'est l'heure des bilans, des repentirs, des états des lieux. Car l'avenir qui se propose à l'humanité comme une merveilleuse promesse et une nouvelle alliance ne se fera qu'emprunt de cette responsabilité et de ces devoirs. De ceux qui nous incombent si nous voulons revendiquer les droits et privilèges que peut encore nous offrir le monde. À savoir : la découverte de nouveaux espaces et territoires intersidéraux. La rencontre avec d'autres civilisations comme autant de foyers de conscience et avec elles, la perspective de nouvelles synthèses d'un ordre supérieur. Et par là même, la promesse de notre accession à des niveaux supérieurs de conscience, d'humanisation et d'universalisation.

Aujourd'hui

Cette année 2015 a marqué, au niveau planétaire et plus particulièrement pour la France, l'amorce d'un tournant décisif quant à certains de nos comportements collectifs. Tout d'abord avec les attentats de janvier contre Charlie Hebdo. Puis l'escalade dans l'horreur ce 13 novembre dernier. Ces deux événements majeurs ont définitivement fait entrer l'Occident dans une nouvelle guerre contre la barbarie. Mais une barbarie pour l'essentiel nourrie au sein de nos frontières à partir de tous les manques, de toutes les faiblesses, de tous les mensonges et les échecs des différentes politiques sociales menées depuis plus de trente ans. Ces actes sont les symptômes d'une société malade, qui a la fièvre et qui délire. Mais pas seulement.

Ces comportements aberrants, monstrueux, au sens biologique du terme, et quoique encore sporadiques, sont l'expression hyper violente d'un manque profond et douloureux, d'une incomplétude,

1 Pierre Teilhard de Chardin, *L'activation de l'énergie*, Les classiques des sciences sociales, [1963] 2015, pp. 20-21.

d'un désir absolu d'absolu et d'un puissant appel intérieur de la part d'une génération en quête de sens. Cette folie est la réponse à la faillite complète de nos institutions à la fois politiques, religieuses et d'une science toute puissante mais dépourvue de spiritualité. Il nous faut réinventer nos modèles. Opérer les changements ; que dis-je ? les révolutions qui s'imposent au regard d'une humanité qui change plus vite que ses propres structures. Ici, les tissus et les muscles changent plus vite que le squelette.

Certes, le virus vient de l'extérieur, mais il se nourrit de l'intérieur, profitant de tous les vides et de toutes les zones d'ombre délaissées par la République et ses valeurs. Mais l'urgence est d'éradiquer le mal à sa source afin d'éviter qu'il ne se propage et ne contamine tout le tissu social. Pour ce faire, tous les États se revendiquant comme les ennemis de l'État islamique doivent oublier leurs intérêts individuels et leurs divergences pour faire front contre une menace qui, quoique larvaire encore, n'attend que de profiter de nos faiblesses et de nos égoïsmes nationalistes pour se propager à l'ensemble de la planète. Une fois la menace écartée, le temps sera venu alors de s'interroger en toute lucidité sur les raisons et les mécanismes qui nous ont conduits au bord du précipice.

L'Occident, loin s'en faut, n'est pas pour rien dans cette fulgurante contagion. Il a, depuis plus d'un siècle de colonisation et de décolonisation successivement désastreuses ; d'influence et d'ingérence politique, économique et religieuse, de mensonge, de corruption, de trahison, de manipulation et de lâcheté... l'Occident disais-je, a largement contribué à la naissance et à la maturation d'un monstre idéologique et anti-occidental comme l'État islamique. Lequel, si nous baissons à nouveau la garde, n'aura de cesse de renaître à tout instant – après quelque nouvelle mutation dont la vie a le secret. Comme n'importe quel germe ou virus mortel, il n'attendra que le terrain « sanitaire » et idéologique propice à une nouvelle contagion. On ne touche pas impunément aux équilibres naturels – quels qu'ils soient, même politiques – sans en subir tôt ou tard les conséquences.

C'est toujours sous l'impulsion des grandes menaces que les progrès les plus décisifs ont été accomplis. C'est tout le travail de l'évolution que de comprimer la vie afin qu'elle trouve en elle, par une forme de contrainte, le regain d'énergie, le ressort nécessaire à un rebond inattendu, presque désespéré, qui la transcende et la pousse à inaugurer de nouvelles dimensions. C'est aussi cette même force qui, d'abord au sein d'une nature pré humaine, s'exprime par la survie du plus apte et la lutte d'individu à individu. Puis qui poursuit son oeuvre au sein de l'humanité par les conflits de toute sorte qui ont ensanglanté son histoire.

Pour Teilhard de Chardin, « [...] la guerre ne représente pas un accident résiduel, destiné à décroître avec le temps, mais elle est l'agent premier et l'expression même de l'évolution¹. » Pour lui, la guerre est un puissant moteur de l'évolution au même titre que n'importe quelle agitation du milieu ambiant. De même que la compression des particules au cœur des nébuleuses crée les étoiles, augmente la température et la synthèse des atomes lourds ; l'intensification des mouvements sociaux sont pareillement créateurs de complexités nouvelles. On sait à quel point les guerres ont permis des avancées considérables dans les différents domaines des sciences, des technologies, des avancées sociales, économiques et même sur le plan des relations internationales. « C'est dans la fumée et le sang des batailles que le Surhomme apparaîtra². »

Les leçons du 13 décembre

Ce dimanche 13 décembre 2015 s'est achevée la conférence de Paris sur le climat (COP 21). Elle s'est conclue sur la signature d'un accord à la quasi unanimité de 195 des participants. Accord donné déjà pour historique. Cette victoire contre les forces d'inertie montre dans quelle mesure les nations, au-delà de leurs différences et de leurs intérêts respectifs, peuvent s'unir afin de lutter contre une

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

menace planétaire et environnementale majeure. Enfin, et à l'échelle de notre seule nation, ce même 13 décembre, les résultats des élections régionales ont là aussi fait la démonstration que la coopération, le renoncement à certaines habitudes de penser, à certains intérêts personnels et autres corporatismes peuvent contribuer, ici comme ailleurs, à faire reculer les forces obscurantistes. Celles dont les seules vraies valeurs, dissimulées derrière un nationalisme ostentatoire et démagogique, sont la peur de l'autre, le rejet de la différence, de la diversité, de l'ouverture au monde assortis de l'attachement compulsif à toutes les formes d'archaïsmes, de repli sur soi et de protectionnisme maladif.

Au premier tour de ces élections, le Front National, pour ne pas le citer, a bel et bien démontré qu'il était désormais le premier parti de France en terme d'électorat. Pour autant, au sein des régions qui semblaient lui être acquises, l'union – certes provisoire – de la Droite et de la Gauche, par un retrait des candidats de Gauche vaincus par la Droite au premier tour, a démontré que face à la menace, à nouveau, la seule opposition républicaine véritable en passait par une main tendue des uns vers les autres. Au second tour donc, ce dimanche 13 décembre 2015, ce ne sont ni les uns, ni les autres qui l'ont emporté, mais la République.

Là aussi, là toujours, de nombreux enseignements devraient être tirés de ces événements. À savoir :

- L'essoufflement, pour ne pas dire l'effondrement des partis traditionnels et historiques de Droite comme de Gauche démontré par un vote largement contestataire.

- La désaffection grandissante du peuple vis-à-vis de ces mêmes partis et des institutions qu'ils sont censés représenter et défendre. Il n'est qu'à considérer le taux d'abstention lors des élections, même les plus importantes.

- Enfin le discrédit vis-à-vis des politiques lié au manque récurrent de résultats ainsi qu'à l'attachement à des principes et à des figures (Gaullisme, ...) qui doivent être repensés et réadaptés aux conditions nouvelles imposées par le monde d'aujourd'hui.

- D'où l'impérieuse nécessité d'une refonte totale des différentes sensibilités politiques dans l'union et à partir des sujets et des causes qui rassemblent et autour desquels les partis, quelle que soient leur sensibilité d'origine, peuvent et doivent s'entendre. Cette alliance devra même s'étendre au Front national lui-même, du moins à ses représentants les plus ouverts. Parti qui, si sa volonté de servir la France est véritablement sincère et désintéressée, doit être en mesure de renoncer à certains de ces principes fondateurs, à ses intérêts propres et à son désir de victoire.

L'état d'urgence décrété après les attentats de Paris du 13 novembre, de même que le grand rassemblement républicain après les attentats de Charlie Hebdo en janvier ont fait la démonstration d'une possible union nationale sinon internationale – qui certes n'a pas duré – mais qui a montré que tous les partis, quels qu'ils soient, pouvaient se retrouver pour le salut commun. L'union de la Droite et de la Gauche est la seule alternative possible. Non seulement face à l'inexorable montée du Front National ; mais aussi face aux enjeux qui nous attendent. Désormais seuls les talents comptent. Et ces talents se trouvent partout, sous toutes les bannières.

Le Front National lui-même donne la clé qui permettra de stopper son ascension. Quand il parle en termes railleurs de l'UMPS pour dénoncer les connivences et les échecs des deux principaux partis au pouvoir depuis trente ans ; il ne se doute pas que c'est justement de ce côté-là qu'il faut creuser. Sans le savoir, ce parti extrémiste montre le chemin à même d'inaugurer une nouvelle ère politique révolutionnaire. Unir ses forces et ses talents au-delà des étiquettes, des clivages et des appartenances du passé. L'UDI ou le MODEM ont tenté de montrer l'exemple, trop peu suivi malheureusement. Trop « révolutionnaire » et avant-gardiste sans doute.

Rassembler les figures emblématiques du paysage politique actuel ; les plus ouvertes, les plus modérées, les plus modernes et dynamiques mais aussi les plus volontaristes et intègres. Bref, et pour user d'un lieu commun, rassembler les hommes et les femmes de

bonne volonté et dont l'abnégation n'est plus à démontrer. Dans *La République*, Platon nous dit : « [...] un état où se seront ceux qui ont le moins de goût pour exercer le pouvoir qui seront appelés à exercer ce pouvoir, sera forcément celui qui aura le gouvernement le plus parfait et plus exempt de toute dissension¹ [...] ». Et pour enfin préparer la Nation à affronter les épreuves qui s'imposent aujourd'hui à elle et qui seront les ressorts de son évolution future.

L'Homme symbiotique

Toute forme d'évolution passe par la coopération. Darwin et bien d'autres l'avaient déjà compris en leur temps. La Nature elle-même en est la plus évidente démonstration. Or cette coopération, cette synergie des forces en présence ; cette synthèse future entrevue par Teilhard ne se fera que sur la base de concessions. Autant de renoncements à des acquis et à des libertés que nous retrouverons inévitablement plus haut et d'autant plus consolidés et pérennes. C'est aussi, au quotidien, ce qu'impose l'état d'urgence. La mise entre parenthèse de certaines de nos libertés individuelles au profit de notre sécurité.

Certains idéalistes s'insurgent à l'excès contre la soit disant menace que l'état d'urgence ferait peser sur nos libertés individuelles. Les mêmes souvent, n'ont aucune réticence, sinon de pudeur à exposer à l'envi l'essentiel de leur vie privée sur la toile. Je n'ai, en ce qui me concerne, aucun problème avec cela. Et l'on peut bien écouter tant qu'on voudra mes conversations téléphoniques, épier mes activités sur le Web ou me filmer en 3D dans la rue. Comme la plupart des citoyens de ce pays, je n'ai rien à me reprocher. Comme eux également, je n'ai donc rien à cacher à la République. D'autant moins que je suis bien convaincu que les forces de police ont sans conteste bien mieux à faire que de perdre un temps précieux à espionner 66 millions de citoyens. À plus forte raison

1 Platon, *La République*, éditions Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1950, p. 1110.

quand ils ont à peine les moyens humains et matériels de pister quelques milliers de djihadistes potentiels.

En résumé, il faudra un jour choisir entre nos libertés individuelles, par définition limitées à l'« espace » occupé par la liberté d'autrui, et notre liberté collective. Celle qui consiste à continuer d'exister au sein d'une nation détentrice de valeurs humanistes où chacun peut encore avoir sa place et dans le respect de l'autre et de sa différence. Toute société, par définition, suppose une certaine restriction de nos aspirations à une liberté individuelle absolue. L'homme, ce n'est plus à démontrer, est un animal social. Par là même, il est naturellement contraint, assujéti au groupe, à la communauté de ses semblables. Laquelle, en retour, lui assure sécurité, protection, assistance, confort, éducation, construction de soi et dans une certaine mesure, épanouissement personnel. Il n'y a pas de liberté individuelle absolue, parce qu'il n'y a pas d'individu absolument indépendant de son milieu d'origine.

Les particules, les atomes, les cellules qui nous constituent, nous-mêmes ; appartiennent respectivement à de vastes ensembles dont nous ignorons encore largement les limites dans l'espace, le temps et sur l'échelle de la complexité. À tous les niveaux cependant, ces ensembles ne sont véritablement eux-mêmes que dans leur pleine participation à la complexité au sein de laquelle ils s'inscrivent. Une participation qui, bien qu'impliquant une forme de renoncement, leur permet d'être vraiment eux-mêmes. Un achèvement, une complétion par la découverte de ramifications infinies au sein du réel. Lesquelles n'ont d'autres limites que celles inhérentes à notre propre vision du monde. Car c'est bien son intégration et sa pleine participation aux sociétés complexes nouvellement créées qui ont permis à chacun d'approfondir et de développer son humanité.

« De telles lois existent dans la nature, nous dit Joël de Rosnay. [...] Dans le corps humain, un globule rouge, un globule blanc ou une cellule de foie sont beaucoup plus “elles-mêmes” que dans une boîte de pétri surnageant dans un milieu nutritif posé sur la paille

d'un laboratoire. [...] Notre corps est constitué de 6000 milliards de cellules, mille fois plus que d'êtres humains sur la planète. [...] chaque cellule du corps, chaque microbe du microbiome représente toutes les fonctionnalités que leur permet leur génome et son expression au sein d'une société ou d'un écosystème intégré, beaucoup plus efficacement que s'ils étaient isolés¹. »

Pour conclure, je dirais que toutes les formes de symbioses, appliquées dans la sphère sociale ou internationale, permettraient à l'Homme d'effectuer un formidable bond en avant, achevant ainsi sa douloureuse métamorphose. Quand la concurrence et la compétition sont aujourd'hui autant de freins sinon d'entraves à notre développement ; la coopération, la solidarité, l'altruisme et le partage permettraient enfin à notre humanité d'accéder à une dimension physique et spirituelle d'ordre supérieur.

1 Joël de Rosnay, Intelligence artificielle : le transhumanisme est narcissique. Visons l'hyperhumanisme. Article de Joël de Rosnay sur l'intelligence artificielle publié sur le site Le Plus de L'OBS - 26 avril 2015. Site Officiel de Joël de Rosnay : <https://www.carrefour-du-futur.com/>

La science est une croyance comme les autres

Le 14 février 2016

Comme la croyance magique ou religieuse qui l'on précédée, la science, dans la continuité, a évolué selon les mêmes schémas darwiniens et empiriques. Autant dire que, comme ses aïeules, elle repose sur la base de postulats.

L'Unité perdue

Pour Georges Gusdorf, philosophe et épistémologue (1912-2000), « [...] le primitif, est l'homme de l'unité non encore perdue ; tous les horizons demeurent à portée de main. Le divorce entre le réel et le vrai, qui ouvrira les aventures de la pensée et de la liberté, ne s'est pas encore produit¹. »

Toutes les formes d'expériences – qu'elles soient primitivement magiques, mystiques, surnaturelles ou scientifiques – suscitent des interprétations essentiellement collectives et sociales mettant en lumière des rapports de causalité d'un certain type. Pour autant, ces rapports n'ont jamais de valeur en soi. Ils ne contiennent jamais de vérité intrinsèque dans la mesure où ils sont toujours les fruits d'une interprétation affective et collective, donc humaine, des faits observés. Or, ces descriptions correspondent toujours plus ou moins à des attentes, à des besoins, aux physiologies mais aussi aux craintes

1 Georges Gusdorf, *Mythe et métaphysique*, Les classiques des sciences sociales, [1953] 2016, p. 43.

et autres émotions partagées par la collectivité. Elles sont toujours corrélatives à une structure sociale préexistante. Inféodées à une « vision » première du monde ayant entraîné à sa suite toute une série de représentations et de manières d'appréhender le « réel ».

« Toutes les satisfactions de la pensée et de l'art, nous dit encore Georges Gusdorf, toutes les conquêtes de la technique ne restitueront pas cette harmonie unique de l'homme avec l'intégralité du réel qui est le privilège de la conscience mythique¹. » Toute analyse, toute expérience logique du réel reste toujours une interprétation. En tant que telle, elle n'est qu'une description n'ayant jamais de valeur absolue, mais seulement relative. Parce que toute observation dépendra toujours d'un observateur ; toute expérience d'un expérimentateur et donc d'une conscience, non pas isolée, indépendante et absolue, mais bien au contraire, extraite elle-même du monde, corrélative et interdépendante des autres phénomènes inscrits dans la réalité.

Une autre méprise de la science aura été de penser que chaque phénomène ou objet par elle considéré, à commencer par l'homme lui-même, pouvait l'être de façon indépendante du milieu au sein duquel il était originellement inscrit. Le physicien prélève, analyse et déduit, mais il ne « contextualise » jamais. Car, dans ce domaine, si l'objet d'une analyse ne peut jamais être séparé du sujet qui analyse ; pas davantage ne peut-il être séparé de l'environnement dans lequel il s'inscrit à l'origine et d'où il a été prélevé. Une analyse, fût-elle scientifique, n'est jamais complète tant qu'elle ne s'étend pas à l'ensemble de tous les éléments corrélatifs à l'objet observé. C'est le cas en physiologie. C'est le cas en biologie. C'est aussi le cas en anthropologie, en ethnologie, en sociologie ou même en psychologie. Mais est-ce encore le cas en génétique, en biochimie ou en chimie moléculaire ? Est-ce, à plus forte raison, encore le cas en physique des particules et en mécanique quantique ? Peut-on véritablement comprendre une particule ou une macromolécule sans tenir compte

1 *Ibid.*, p. 53.

de son environnement et des relations qu'ils entretiennent mutuellement ?

Il me semble que dès que l'on descend en deçà d'un certain seuil – celui qui semble matérialiser la limite entre vivant et inerte, nous changeons arbitrairement notre vision des phénomènes. La macromolécule ou la particule ne sont désormais plus considérées que comme de simples objets observables indépendamment de leur environnement. Sous prétextes que la vie semble ne pas encore se manifester à ce degré de complexité, on néglige d'en découvrir peut-être les premiers principes ; la première dynamique ; les premières « intentions ». J'ose le terme avec cependant des guillemets.

L'ombre et la proie

J'en veux d'ailleurs pour preuve que l'analyse des phénomènes suscités se fait essentiellement d'un point de vue mécaniste dont l'outil mathématique semble le seul à même de rendre compte. Et même si chacun sait qu'à cette échelle, les principes de la mécanique classique n'ont largement plus cours, on continue malgré tout à en conserver l'usage, ne serait-ce que dans le principe de causalité transposé à ces dimensions nouvelles de la matière. Cette idée omniprésente dans le discours scientifique dominant qui consiste à affirmer de façon péremptoire que l'univers suivrait des règles et autres lois scientifiques et mathématiques d'une infinie précision est la plus grosse absurdité scientifique de notre siècle. Ce n'est pas parce que l'outil mathématique décrit à merveille le monde qui nous entoure que ce dernier est nécessairement réglé sur des modèles mathématiques. C'est penser que le nez a été conçu au milieu du visage pour mieux porter des lunettes.

De la sorte, la science se ferme les portes qui depuis longtemps lui auraient permis d'éviter des décennies d'enlèvement intellectuel. Quand j'entends certains physiciens de renommée internationale, affirmer avec force conviction que le sort de l'univers s'est joué à une virgule près, je me dis que la connaissance (à ne pas confondre

avec la science) a encore de longues années d'errance devant elle. On confond encore aujourd'hui – et cet aveuglement n'est d'ailleurs pas spécifique au seul domaine scientifique – le signifiant avec le signifié ; le nombrant avec le nombré ; l'effet avec la cause ; l'ombre avec la proie... À quel musicien ferait-on croire que son art se réduit aux quelques notes qui courent sur sa partition ?

Nous avons autant d'obstacles à surmonter dans notre approche du réel que d'idées préconçues sur des notions aussi élémentaires que l'ordre ou le désordre, la complexité, l'organisation, l'entropie, la vie ou les notions même de connaissance ou d'information. Nous transposons toujours ces concepts issus de nos vies sociales, au cœur même des systèmes que nous étudions. Dans tous les cas, nous contaminons tout ce que nous observons parce que nous l'observons et le décrivons avec des outils et des langages initialement conçus *par* et *pour* nos comportements sociaux et humains. Tous les résultats ne peuvent qu'en être faussés.

L'impasse analytique et le mythe rédempteur

Depuis plus d'un siècle, la science se retrouve enfermée, prisonnière de ses propres concepts hérités de la *logique* aristotélicienne. Des concepts comme ceux qui poussent encore à croire aujourd'hui que ce sont les agencements et organisations inférieurs qui sont à l'origine des complexités supérieures. Tout au contraire, il nous faut inverser notre vision des choses. Partir du *total* ou du *global* pour progressivement redescendre vers le *local*. Mais sans pour autant oublier les liens qui unissent intrinsèquement toutes les dimensions de l'existant. Comme le souligne encore Georges Gusdorf en s'appuyant sur la conscience mythique, « Toute la réalité s'inscrit dans un seul ordre, elle se développe selon un dynamisme commun qui s'inscrit en elle comme une circulation de vie et d'intelligibilité¹. »

1 *Ibid.*, p. 23.

Les sciences dites « dures » semblent désormais dans une *impasse analytique*. Celle qui s'apparente à analyser un à un chacun des millions de pixels qui constituent un cliché photographique, mais sans que ces longues et fastidieuses suites de calculs ne nous renseignent jamais sur le motif de la photographie. Nous nous trompons d'objectif, si j'ose dire. Nous avons trop tendance à nous en remettre aux seules apparences, celles d'un espace-temps tridimensionnel, en oubliant que l'univers est tout un et que chaque partie observée et considérée comme divisée n'est que *l'envers d'un indivisible*, pour reprendre l'expression d'Henri Bergson. C'est là, sans aucun doute, que les sociétés primitives et leur conscience mythique ont une fois de plus beaucoup à nous apporter. Comme l'écrit Georges Gusdorf, « L'homme précatégorial n'a pas de soi-même cette conscience isolationniste et granulaire. Sa conscience est vraiment connaissance, dans l'indivision de soi et d'autrui, dans la solidarité de la pensée et du monde. Non point donc une conscience égocentrique, mais une conscience sans cesse excentrique¹. »

Une révolution métaphysique

Rien n'échappe aux lois invariables de l'évolution. Pas même les sciences, qui ne sont que les prolongements intellectuels et technologiques de nos organes biologiques. Depuis deux mille ans en fait, rien ne semble avoir véritablement évolué dans le domaine de nos connaissances. Hormis un « séquençage » chaque fois plus fin du réel, assorti d'autant d'hypothèses mathématiques toujours plus audacieuses, que savons-nous de plus depuis Démocrite et ses atomes ? Pas grand-chose à dire vrai sur la dynamique, autrement dit le mouvement d'ensemble qui anime l'univers. Certes, nous avons considérablement affiné le rendu, la définition de l' « image ». Mais nous ne savons pas davantage ce qu'elle représente ; ce que le monde signifie ; ce qu'il nous dit.

Une révolution s'impose si la science, à l'instar de toute autre croyance, ne veut pas définitivement se perdre dans une sclérose à la

1 *Ibid.*, p. 88.

fois paralysante et aliénante. Il nous faut adopter une vision plus globale et synthétique. Sortir des cadres expérimentaux traditionnels inféodés aux exigences mathématiques et aux postulats de la logique. Il nous faut cesser d'analyser compulsivement les composants pour ne plus s'attacher qu'à l' « objet monde » dans sa totalité.

Partout, il semble que nos sociétés occidentales ont atteint un palier, une limite, un plafond infranchissable. Une impulsion majeure nous manque pour passer outre et nous élancer de plus belle. Une impasse se dessine au bout du tunnel expérimental. Si rien ne se fait, la paralysie menace qui finira par anéantir nos sociétés elles-mêmes. Il nous faut inaugurer une nouvelle vision du monde plus audacieuse. Celle qui nous permettra de renouer les liens et par là même, de redonner du sens à notre existence collective.

Les mutations qui sont incontestablement perceptibles au cœur de nos sociétés modernes dans les différents domaines de l'économie, de la politique, de l'éducation, de la culture ou de la communication appellent de semblables mutations dans les domaines de la recherche et de la connaissance du monde ; qu'elles soient spirituelles ou scientifiques. Or, ces changements passent par un renouvellement de notre pensée scientifique et religieuse. C'est sans aucun doute là, à l'interface de ces deux dimensions, qu'une nouvelle métaphysique a incontestablement un rôle majeur à jouer. Partout, des remises en question s'imposent. Mais celles-ci ne pourront s'amorcer que sur la base d'un renoncement – peut-être provisoire – aux plus fondatrices de nos certitudes. Lesquelles sont depuis longtemps si couramment admises que nous avons fini par ne même plus les voir.

La métaphysique seule est à même de relever ce défi en permettant à ces deux sœurs ennemies que sont la science et la religion, de se retrouver en terrain neutre, dépouillées de leurs certitudes dogmatiques. La métaphysique est cette langue commune seule à même de réunir leurs richesses respectives.

Le sens du sacré

De tous temps, les croyances de toutes sortes, les mythologies, les religions et après elles les sciences ont su prodiguer aux sociétés et aux hommes les nutriments dont ils avaient besoin pour survivre, se structurer, se développer et évoluer. Les unes comme les autres, tour à tour ou conjointement, ont été dispensatrices de sens ; d'une vision du monde où la destinée de chacun était à même de s'inscrire dans une perspective logique, rassurante, parfois même libératrice. Autrement dit, tout sauf absurde. Qu'en est-il aujourd'hui ? Derrière l'échec patent de la religion et de la science, c'est l'absurdité apparente du monde et son cortège de néant qui revient en force. La science, vidée de sa substantifique moelle, n'est plus désormais qu'une froide mécanique à produire du bien-être ponctuel, de la jouissance immédiate et de la consommation à la chaîne. La religion quant à elle, tout aussi démunie en matière de perspectives, n'apporte plus désormais que des certitudes dogmatiques, terreau favorable à tous les intégrismes.

Il nous faut d'urgence redécouvrir les vertus du mythe comme justification de l'existence. Charge à nous de renouer avec une mythologie capable d'intégrer nos actuelles connaissances de la nature et de la cosmogénèse. Une nouvelle mythologie matérialiste ; une métaphysique de la physique ; une religion de la raison capable de nous réconcilier avec la nature et le sens du sacré. Lequel, selon l'expression de Gusdorf, désigne un régime global de la connaissance, une disposition originaire de l'être dans le monde. Il nous faut sans plus tarder échanger notre anthropomorphisme devenu peau morte, contre un *cosmomorphisme*, selon le mot de Maurice Leenhardt, mieux à même de satisfaire nos plus intimes aspirations individuelles et collectives. L'humanité aujourd'hui, face aux défis qui sont les siens, est en attente d'un nouveau mythe global qui répondrait à notre récente prise de conscience de notre intégration au cosmos. Il nous faut non plus un mythe des origines, mais un *mythe de la fin*, une eschatologie matérialiste capable d'octroyer un sens global à toutes les formes de vies présentes et à venir.

Le premier apôtre

Le père Pierre Teilhard de Chardin incarnait cet idéal à même de lancer un nouveau rameau sur l'arbre sclérosé de la connaissance du monde. Il a su trouver une synthèse, une voie médiane entre l'homme de science et le jésuite qu'il fût tout à la fois ; entre la *foi* et les *faits* ; entre *science* et *Christ*, pour reprendre le titre de l'un de ses travaux. Par son œuvre, il a témoigné que les deux visions n'étaient pas incompatibles. Bien au contraire, il a su démontrer qu'elles se complétaient l'une l'autre. Ajoutant par là même une dimension nouvelle à notre perception du monde.

Malheureusement, l'arbre n'a donné que peu de fruits. Un peu à l'image de ces floraisons trop précoces qui se voient réduites à néant sous les dernières gelées d'un hiver qui tarde à laisser sa place. Encore trop de christianisme sans doute pour les uns. Pour les autres, trop d'atomisme ou de modernité. Au final, trop religieux pour être un philosophe ; trop scientifique pour être un religieux... Plutôt que de parvenir à la synthèse dont il rêvait tant, Teilhard s'est vu implicitement rejeté et par les uns, et par les autres. Non publié de son vivant, son œuvre est encore largement méconnue aujourd'hui lors qu'elle est véritablement celle d'un visionnaire.

Pour conclure

J'ai toujours pensé que Dieu serait un jour accessible à nos microscopes ou à nos télescopes, sans qu'il en perde pour autant son caractère sacré. De la même manière, j'ai toujours pensé que la matière, d'une certaine façon, était accessible à nos prières sans qu'elle en perde sa crédibilité scientifique. Tout participe de tout. Et il n'y a pas, sur le fond, antinomie, mais bien au contraire, harmonie. « La nouvelle conscience sera conscience d'un monde nouveau, nous dit Gusdorf, découverte de soi solidaire de la découverte d'un monde

qui est vraiment devenu l'univers, c'est-à-dire l'unité de toutes les perspectives possibles sur la réalité¹. »

Or, l'avènement de cette nouvelle conscience de type universel dépendra dans une large mesure du langage nouveau qui l'introduira. Reste aux hommes de sciences et aux hommes de foi à trouver cette Parole commune aux deux magistères. Une sorte de langage des origines, à même de nous laisser enfin entrevoir les premières lueurs de la Vérité.

1 *Ibid.*, p. 145.

Grand corps malade

Le 17 juillet 2016

Le dernier attentat qui vient d'avoir lieu ce 14 juillet 2016 sur la Promenade des Anglais montre à quel point il sera difficile de lutter contre ce qui n'est pas seulement du terrorisme d'origine fondamentaliste islamiste. L'origine du mal se situe ailleurs.

Ce qui menace aujourd'hui le monde occidental, notre modèle de civilisation de manière générale, relève davantage de la contagion, du domaine infectieux que de celui du politique ou du religieux. Bien sûr, le danger extrémiste existe hors de nos frontières. Bien sûr il nous faut faire face par tous les moyens. Mais ne nous méprenons pas. On ne lutte pas contre des idées avec des canons, des frontières, des fichiers S, des mises à l'isolement ou des centres de déradicalisation. Comme toute infection, il faut, pour que la contagion ait lieu, qu'elle trouve un terrain favorable à son développement. Or, ce terrain favorable n'est autre que la société occidentale elle-même. Car c'est bien elle qui fournit de l'intérieur les agents infectieux à même de servir des mouvements intégristes tels que DAESH, AL QAÏDA ou tout autre fondamentalisme de quelque religion ou idéologie que ce soit.

Bien sûr il nous faut continuer de lutter hors de nos frontières. Bien sûr, il faut protéger les citoyens de l'intérieur. Bien sûr il faut renforcer les contrôles aux frontières, les écoutes téléphoniques comme tout ce qui relève du bon sens dans pareilles circonstances et

devant de telles menaces. Mais il faut aussi se poser la question de savoir pourquoi des gens sans liens directs avec ces mouvances, apparemment intégrés à nos sociétés, le plus souvent nés en France, prêtent soudain allégeance à des causes auxquelles ils étaient étrangers quelques mois, voire quelques semaines auparavant. Mohamed Mehra, les frères Kouachi, Amédi Koulibali, aujourd'hui Mohamed Lahouaiej Bouhlel, sont autant de signes avant-coureurs d'une société malade, affaiblie, dont les valeurs ne représentent désormais plus rien pour une certaine frange de la population.

Toute société humaine, de quelque dimension, de quelque époque ou de quelque développement technologique que ce soit n'échappe pas aux lois de la biologie. Elle est un organisme à part entière. Et comme tout organisme, elle bénéficie des mêmes capacités adaptatives, des mêmes tendances à la métamorphose, des mêmes aptitudes à la survie, à la résilience. Comme tout organisme, elle est aussi exposée aux mêmes risques. Or, les idéologies sont aux sociétés humaines ce que les virus sont aux organismes biologiques. Aussi, la meilleure façon d'éradiquer un virus est de s'en protéger. Autrement dit, éviter de lui fournir les conditions favorisant sa survie, son développement et sa propagation.

Depuis plus de trente ans, les différentes politiques menées en matière de famille, d'éducation, de santé, d'emploi, d'aides sociales, d'immigration, d'intégration, de politique étrangère n'ont fait que discréditer et décrédibiliser les institutions des différentes sociétés construites sur le modèle occidental. Pour ne prendre que le seul exemple français, si les valeurs de la République ne sont pas à remettre en cause, leur mise en pratique au quotidien reste depuis plusieurs années pour le moins aléatoire et sujette à caution. Les mensonges perpétuels de la classe politique tous bords confondus ; les inégalités sociales accrues, le communautarisme, la suffisance, le dédain pour ne pas dire la morgue affichés à l'endroit des pays les plus pauvres durant toutes ces années n'ont fait que décrédibiliser les États occidentaux non seulement au regard des pays du tiers-monde, mais aussi aux yeux d'une jeunesse éperdument en quête de sens et

de valeurs nouvelles. Une jeunesse, une génération non seulement déçue, trompée et sacrifiée, mais pour certains également amère et haineuse vis-à-vis de sociétés qui, non seulement, n'ont pas su les intégrer, mais qui ont aussi tout fait pour accentuer la part d'ombre que chacun porte en soi.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de trouver des excuses à des actes d'une barbarie sans nom. Il s'agit surtout de comprendre. Beaucoup de concitoyens dans la misère la plus noire, abandonnés par la société, parfois trahis par elle et ses institutions, n'en viennent pas pour autant à épouser des causes extrêmes et à perpétrer des actes innommables. La question est donc de savoir pourquoi certains, qui auraient davantage de raisons encore de haïr le système n'en font rien quand d'autres, parfois plus chanceux, lui vouent une haine farouche qui les fera passer à l'acte pour n'importe quel prétexte idéologique ou personnel.

Dans son dernier ouvrage, Boris Cyrulnik apporte des éléments de réponse : « Le malheur nous contraint au sens, nous dit-il, il faut le fuir ou l'affronter pour tenter d'en triompher, ce qui légitime les violences défensives. Ce n'est pas le cas dans un désert de sens où la culture n'a rien à proposer, ni projets, ni rêves, ni même vengeance. Dans cette non-vie avant la mort, quelques sursauts violents donnent un sens éphémère, jusqu'à ce que mort s'en suive¹. » Or, pour toute une frange de la société, la plus fragile parce qu'aussi la plus jeune, qu'est-ce que justement la société libertaire, égalitaire et fraternelle a-t-elle à proposer ? Rien, si ce n'est un avenir professionnel irrémédiablement bouché pour des jeunes qui ne rêvent plus que de gloire, de richesse, de pouvoir, de reconnaissance et de célébrité. Bref, tout ce que la société de consommation leur a imprudemment promis depuis plus de trente ans et qu'elle n'aura jamais les moyens d'honorer parce que certains ont eu la faiblesse d'y croire.

1 Boris Cyrulnik, *Ivres paradis, bonheurs héroïques*, Éditions Odile Jacob, 2016, p. 186.

Ne plus se sentir méprisé, mais craint. Parlant de Mohammed Merah et de ses affidés, Boris Cyrulnik écrit : « La réaction psychologique est toujours la même : on est humilié, on est anémique, on ne sait pas très bien qui on est ni ce qu'on veut, lorsque soudain un héros réalise un acte qui le met en lumière¹. »

D'un côté, se sentir méprisé au cœur d'une vie dépourvue de sens, de valeurs, de rêves, d'objectifs nobles. Se sentir sans racines dans une famille déstructurée au sein d'une communauté exclue, parfois stigmatisée et repliée sur ses croyances et ses racines lointaines. De manière générale une existence appauvrie et le sentiment d'une vie vidée de sa substance avant même d'avoir commencée. Un constat d'échec, alors que l'adolescent n'attend inconsciemment que des mises à l'épreuve initiatiques pour prouver sa valeur, développer son estime de soi, déployer son énergie et la mettre au service d'une société qui idéalement n'attend que de lui donner la place qu'il mérite. Libérer les forces qui le taraudent. Le tout vécu par un individu émotionnellement fragile au sein d'une culture anémique sans structure ni hiérarchie des valeurs.

D'un autre côté, un monde en proie à l'avidité, aux plaisirs débridés du consumérisme, de la réussite sociale, de la célébrité et de la reconnaissance à outrance et quel qu'en soit le prix. Ajouté à cela un État qui tous les jours bafoue les valeurs qu'il porte sur tous les frontispices de ses bâtiments officiels. Un État sûr de lui au point de faire la leçon à qui veut bien l'entendre et jusqu'à se livrer sans plus réfléchir aux conséquences à un interventionnisme qui n'a, sous couvert de valeurs républicaines et humanistes, pour seul objectif que de servir ses intérêts personnels, politiques et économiques. Enfin, une société qui se targue d'œuvrer pour l'égalité des chances, mais qui n'a de cesse de privilégier les rapports de forces, le pouvoir, la compétition, la sélection du plus fort... bref, la loi de la jungle. Derrière LIBERTÉ – ÉGALITÉ – FRATERNITÉ comprendre CHACUN POUR SOI, L'ÉTAT POUR TOUS !

1 *Ibid.*, p. 186-187.

Tout a commencé au sein de la famille, noyau dur par définition de toute forme de société. Il y a eu, à n'en pas douter, une démission des parents trop occupés à réussir leur vie professionnelle et qui ont largement délégué une partie de l'éducation de leur progéniture aux institutions et à un corps enseignant de plus en plus dépassé. Chacun désormais veut pouvoir consacrer le maximum de temps à lui-même. La société du loisir, du divertissement, de la jouissance perpétuelle n'a fait qu'accentuer cette démission généralisée. Force est de constater aujourd'hui que dans beaucoup de professions, chacun ne veut plus désormais que pratiquer des horaires de fonctionnaires. TRAVAILLER MOINS POUR GAGNER PLUS ! Chacun ne voit plus désormais que son épanouissement personnel sans davantage s'occuper de payer son obole à la société sans laquelle il n'est rien. On ne rêve plus que de jouissance, de temps libre, de vie réussie sur le plan professionnel, amoureux, personnel.

Enfin, sur le plan politique, la plupart des élus ne voient plus que sur le court terme, autrement dit jusqu'à la prochaine échéance électorale. Tout projet politique ou sociétal n'a pour seule ambition que de satisfaire sinon séduire les électeurs. C'est le dénominateur commun à toute forme de projet lors qu'une société ne se construit que sur le temps long. Mais ce serait risquer de laisser les bénéfices de ses courageuses décisions à son successeur, voire son rival. On en voit aujourd'hui les conséquences. Le laisser-aller qui a commencé de gangrener la société dès le début des années 80 porte aujourd'hui ses fruits amers. Il n'est pas besoin d'être sociologue pour constater que les terroristes d'aujourd'hui ne sont pas issus de la génération précédente. Ils ont tout au plus la trentaine. Autrement dit, ils sont nés et ont grandi au sein d'une société déjà en perte de repères. Boris Cyrulnik nous dit encore que ces désespoirs meurtriers sont un symptôme de dilution sociale. « Il ne s'agit pas d'une maladie mentale, au sens psychiatrique du terme, mais plutôt d'un trouble qui révèle que la culture ne parvient plus à structurer tous les individus de son groupe¹. »

1 *Ibid.*, p. 189-190.

Depuis plus de trente ans, plus aucune décision courageuse n'a été prise par les différents gouvernements qui se sont succédés. La famille, la justice, l'éducation, la laïcité, les banlieues en ont régulièrement fait les frais. Par lâcheté, par laxisme, par intérêt personnel, par manque total d'humilité et d'abnégation qui sont les valeurs cardinales en politiques, notre société a été patiemment et littéralement démembrée et jetée en pâture au libéralisme de masse, au confort physique et intellectuel, à la facilité, à la mollesse. Autant de poisons qui coulent aujourd'hui dans ses veines. Nous avons, en toute complicité avec des politiques qui nous disaient ce que nous avions envie d'entendre, dilapidé plus de vingt siècles de douloureuse et sanglante civilisation. Unité nationale ! Cohésion nationale ! Une France forte ! À chaque nouvelle tragédie, autant de formules toutes faites vidées de leur substance à force d'être systématiquement psalmodiées par des responsables politiques à l'évidence impuissants. Des dirigeants désemparés, depuis trop longtemps coupés du monde réel et qui n'ont pour seule volonté que de sauver les apparences.

Une fois de plus, et comme ce fût toujours le cas tout au long de l'histoire de la vie, cette crise est une occasion d'accompagner et surtout d'accomplir les changements qui s'imposent. Ces derniers seront déterminants quant à la survie de nos sociétés mêmes, sinon de l'espèce tout entière. Au-delà donc d'une protection tournée vers l'extérieur, c'est sur le corps malade et fiévreux de la société elle-même qu'il faut nous pencher. Notre monde est en crise, fébrile, fragilisé dans ses vieilles certitudes et ses institutions. Peut-être cette crise n'est-elle qu'une crise de croissance, signe avant-coureur d'une métamorphose inévitable et qui est celle de tout organisme vivant ; ce que sont les sociétés humaines. Or chacun sait que durant ces périodes, les organismes sont particulièrement vulnérables. À la merci de n'importe quel virus, maladie infectieuse ou contagieuse. Sur le plan individuel, les cellules les plus fragiles sont aussi les plus jeunes. Chez l'enfant, les cellules cancéreuses se propagent plus rapidement et se répandent à travers tout l'organisme. Au niveau social, c'est encore la jeunesse, fragile et malléable, en éternelle

quête de sens qui est elle aussi à la merci de la première contagion idéologique venue.

Dans l'étude des maladies infectieuses, on sait que ce n'est ni par hasard, ni par malchance que la maladie se déclare et se propage. Il lui faut avant tout trouver les conditions idéales de son incubation et de son développement. Un virus, une bactérie ne se diffusent pas n'importe où ni n'importe comment. Leur présence est invariablement dépendante des conditions favorables qui les ont précédées. La surpopulation liée à l'insalubrité, à des pratiques et à un contexte social ou climatique favorisant la contagion sont autant de facteurs aggravants. Au niveau de l'organisme social, les choses ne sont guères différentes. Les règles sont les mêmes parce que toute société est pétrie de biologie. Aussi, si certaines individualités sont devenues autant d'agents infectieux c'est sans aucun doute parce que des esprits déstructurés baignant dans des environnements sociaux, affectifs et idéologiques malsains ont été autant de vecteurs propices à accueillir des idéologies de type viral.

Pour autant, les symptômes ne sont pas la maladie elle-même. Or, aujourd'hui, nous focalisons, et c'est légitime, toute notre attention sur les symptômes en oubliant ce qu'ils nous disent sur un mal plus profond, plus pernicieux, plus durable et sans aucun doute plus destructeur. Toute fièvre est souvent le signal d'une infection grave. Les comportements extrêmes, ses épidémies meurtrières comme les nomment Boris Cyrulnik, sont à n'en pas douter les symptômes d'un poison plus violent qui coure dans les veines de notre société. Or ce venin apparaît de plus en plus tôt dans notre tissu social. Il vise en premier les individus les plus jeunes qui sont les plus fragiles, les plus vulnérables parce que les plus malléables. C'est donc là qu'il faut également agir sans tarder avec les antidotes dont nous disposons. La famille, l'éducation et l'État ont un rôle majeur et décisif à jouer dans ce sauvetage. L'apprentissage du civisme, du respect des anciens et de l'autre, et de tant d'autres vertus. À

commencer par la politesse, la tempérance, le courage, la justice, la générosité, la gratitude, l'humilité, la simplicité, la tolérance¹.

La liberté, c'est pouvoir toute chose sur soi écrivait Montaigne. Qui, aujourd'hui, exige autant de lui qu'il exige des autres ou des institutions ? Qui accepte encore de restreindre ses désirs, ses envies ; de se contenter momentanément de ce qu'il a sans jalousie ou simple sentiment d'injustice ? Qui fait encore l'effort de refréner ses passions, ses instincts, ses impulsions et parfois, ses pulsions ? Qui se sent encore la force de consentir à une certaine forme de renoncement ou de simple privation ?

Dans tout organisme biologique, chaque cellule vit pour soi en même temps que pour les autres. Au cœur de nos sociétés occidentales ou construites sur ce modèle, chacun désormais n'aspire plus à vivre que pour soi en puisant dans l'organisme qu'il est censé soutenir et faire vivre tous les nutriments qu'il exige pour sa propre édification. En recherche médicale, une seule sorte de cellule adopte un tel comportement : la cellule cancéreuse.

1 André Comte-Sponville, *Petit Traité des grandes vertus*, Presses Universitaires de France, Points/Essais, 1995.

Nature morte

Le 11 septembre 2016

7 H 30. Des détonations retentissent aux abords de la maison. Elles semblent d'autant plus proches que nous dormons la fenêtre ouverte. Douces sont les nuits dont cette fin d'été nous fait la faveur. Quand ce ne sont pas les incessantes rythmiques des *rave party* qui nous empêchent de dormir certains soirs d'été, ce sont les détonations des « *crève party* » ou parties de chasse, qui nous arrachent de notre sommeil ce dimanche matin. Ouverture de la chasse oblige. Pas de doute, je vis bien en France. Le pays chantre des libertés individuelles. Un pays où chacun compte bien faire ce qu'il entend, comme il l'entend, au mépris des règles élémentaires de sécurité, de la morale et du respect des libertés d'autrui et des lois de la République.

D'un côté nous voilà donc confrontés à une certaine jeunesse, marginale et non viable à long terme, qui fustige les archaïsmes de toutes sortes en se prévalant d'une liberté d'esprit et de pensée en avance sur son temps. De l'autre, une espèce heureusement en voie d'extinction – les chasseurs de tous poils – le plus souvent véhémement à l'égard d'une jeunesse un brin idéaliste mais résolument tournée vers l'avenir, dans le sens de la vie. Entre les deux, les gens dits « normaux » et « ordinaires » qui travaillent la semaine, aspirent à la sécurité et à une certaine paix le week-end. Des gens qui paient leurs impôts, respectent les lois et en tout premier lieu leur proche voisinage.

Je n'ai jamais compris ce que ces prétendus amoureux de la nature pouvaient bien retirer de plaisir et de satisfaction à réduire ainsi des vies à néant, parfois dans de grandes souffrances. Mis à part un sentiment primaire (et non pas primitif) de puissance sur la nature et sur des êtres démunis ; je ne vois pas d'autre source de plaisir plus noble qui viendrait justifier aujourd'hui des comportements aussi peu évolués et dignes de ce siècle. Je crois surtout que les chasseurs comme toute personne porteuse d'une arme à feu qui n'a pas à défendre sa propre vie, celle de ses proches ou sa patrie, est une personne qui cherche à compenser une faiblesse malade. Il est de ces individus qui, par lâcheté, se veulent forts avec les faibles quand ils sont le plus souvent faibles avec les forts. Voilà des individus qui, à tout point de vue, semblent faire preuve d'une haine farouche, le plus souvent rentrée ou dissimulée, à l'égard de toutes les marques de liberté. Celle des animaux est sans doute pour eux la plus provocante. Le plus souvent, ces soudards sont adeptes d'un autoritarisme exacerbé vis-à-vis des autres – surtout vis-à-vis des autres – afin qu'eux-mêmes puissent jouir d'une liberté, sinon d'une licence quasi-totale.

L'argument imparable le plus souvent mis en avant par ces adeptes de la tuerie dominicale est bien entendu la TRADITION. Le saint mot est lâché qui se veut le rempart contre toutes les formes de morale, de respect, d'humanisme, de progrès, d'évolution, de changement, de nouveauté, de mouvement, de liberté... toutes les formes empruntées par la vie en somme. De cette même tradition qui plaide pour une France traditionnellement et historiquement chrétienne et de race blanche. De cette même tradition qui a interdit le droit de vote aux femmes jusqu'en 1944, le droit à l'avortement jusqu'en 1975. De même que le droit à disposer librement de leurs biens propres (1965) comme de leur corps. De cette même tradition qui montrait du doigt le juif, qui réduisait en esclavage le noir et colonisait le jaune ou le maghrébin. De cette même tradition qui considère encore aujourd'hui l'animal comme le dernier être vivant né pour servir l'homme. La liste serait longue de ces traditions qui

sont autant de plaies purulentes sur le dos d'une humanité encore esclave de ses certitudes.

L'autre argument consiste à avancer la nécessité de contrôler les populations animales tout en protégeant l'environnement. De quelle forme de contrôle parle-t-on ? De quelle population et de quel environnement ? La seule population qui mériterait d'être contrôlée et régulée de façon drastique est bien celle de ces gens qu'on laisse divaguer dans la nature une arme à feu à la main. L'époque que l'on vit n'a pas besoin de ça en plus. Ce danger supplémentaire pour le promeneur, pas davantage à l'abri sur les chemins de campagne quand la chasse est ouverte que dans une salle de spectacle parisienne ou sur la *Promenade des Anglais*. Les derniers accidents de chasse en témoignent encore. Isère, deux adolescents blessés dans un accident de chasse ce dimanche 11 septembre justement¹. Ça n'a pas traîné. 10 octobre 2015, un promeneur tué à Revel en Isère². Jeudi 17 décembre 2015, un septuagénaire victime d'un grave accident de chasse à Saint-Michel-les-Portes, en Isère encore une fois³.

Je ne comprends pas comment, à notre époque, on peut encore laisser des gens « normaux » armés dans la nature sinon à proximité des habitations. C'est un non-sens supplémentaire de la part de la République. Car le danger n'est pas tant dans l'arme que dans le fait que des gens « normaux » en soient munis. C'est oublier un peu vite ce que la dite « normalité » implique de médiocrité, d'approximation, de défaut de jugement, de manque de civisme et de réflexion, d'absence de maîtrise de soi et d'humilité. C'est aussi oublier tout ce que cela suppose de maladresse liée à la fatigue, à l'âge, à la maladie, à l'alcool à l'excitation et à l'émulation.

On met donc en avant le soi disant contrôle des populations. Vaste hypocrisie encore relayée ce dimanche 11 septembre dans le journal de 13 H 00 de TF1. Non-sens supplémentaire qui consiste à lâcher

1 20minutes.fr

2 France3-regions.francetvinfo.fr

3 France3-regions.francetvinfo.fr

dans la nature quantités de bêtes d'élevage comme autant de « chair à fusils ». Animaux accoutumés à la présence de l'homme qu'on va ensuite massacrer sous prétexte officiel de réguler une population artificiellement gonflée pour le seul plaisir de venir la « réguler ». Je renvoie ici le lecteur au livre de Matthieu Ricard *Plaidoyer pour les animaux*. Il y rapporte entre autres que « selon des études réalisées entre 1998 et 2001 [...] sur les 30 millions d'animaux tués par les chasseurs chaque année, 20 millions proviennent des élevages destinés à la chasse¹. » Et lorsqu'on nous parle d'environnement, il ne s'agit en fait que de la protection des récoltes de ces mêmes chasseurs qui ont tout fait pour grossir le flot de ces prédateurs dont l'environnement naturel se réduit comme peau de chagrin du fait d'une agriculture de plus en plus extensive.

D'ailleurs un chasseur ne tue jamais. Il *prélève*, il *contrôle*, il *régule*, il *maîtrise*. On presse simplement la détente comme le technicien presse un bouton pour contrôler le rendement de sa machine. Ici la nature, envisagée comme une machine à viande et à jouer. Encore une fois, le vocabulaire vient au secours de la barbarie. Rien d'étonnant puisque l'histoire a largement fait la macabre démonstration que les mots faisaient plus facilement couler le sang qu'ils ne le lavaient.

Une personne de mon entourage est le portrait type, pour ne pas dire la caricature, pourtant bien réelle, de ce genre d'énergumène. La cinquantaine, fervent adepte de l'autoritarisme pour ne pas dire d'une forme ouverte de brutalité aussi bien dans la parole que dans le geste. Voilà un ostrogot qui se revendique ouvertement, sinon fièrement d'extrême droite, islamophobe – cela tombe sous le sens – homophobe, xénophobe, sexiste et phallocrate ; sans doute un peu antisémite par tradition ; et chasseur invétéré. Voilà qui parfait le portrait de ce fervent adepte d'une nature parfaitement domptée, maîtrisée, brutalisée, exploitée, rentabilisée à l'envi et au service d'une humanité toute puissante et bien pensante.

1 Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour les animaux*, Allary Éditions, 2014, p. 268.

Voilà donc un échantillon d' « humanité » pour qui la beauté ne peut qu'être possédée. Sans conteste, il leur manque cette aptitude à admirer le monde, la nature, la vie et les êtres. Immanquablement leur instinct de possession, de contrôle et de maîtrise prend le dessus et les porte, comme de petits enfants, à détruire ce qu'ils admireraient dans un premier élan. Ils traduisent à l'évidence un manque, une incomplétude, un dysfonctionnement quelconque... Ce que l'on trouve normal et naturel chez le petit d'homme qui se jette systématiquement sur tout ce qui trouve grâce à ses yeux et à son cœur (objet, nourriture, fleur, animal...) devient chez cette partie de la population que sont les chasseurs, la marque certaine d'une pathologie, d'un handicap. Tout ce qu'ils aiment – et c'est peut-être sur le fait d'aimer qu'il y aurait un travail à effectuer de leur part – tout ce qu'ils aiment donc, ils veulent le posséder, le maîtriser et pouvoir en disposer comme bon leur semble, à volonté.

Pour eux, il n'y a pas d'entre-deux. Ils aiment ou ils détestent. Ils possèdent ou ils détruisent. Il y a eux et il y a le monde. Mais à aucun moment il n'y a cette zone de partage, de dialogue, de communication où les choses et les êtres se mélangent et se confondent un tant soit peu. Cet entre-deux où l'homme se sent un peu faire partie du monde et où il sent bien aussi, en retour, que le reste du monde fait aussi un peu partie de lui. Non ! Pour ces gens-là la frontière est bien nette. Il y a eux et il y a le monde, comme il y a les torchons et les serviettes.

Ces êtres, le plus souvent grossiers, ne semblent pas avoir compris que ce qu'ils trouvent de prime abord beau dans la nature n'est pas nécessairement la forme qu'ils perçoivent à travers leurs sens à peine dégrossis. Ce qui fait la beauté d'un être vivant, c'est surtout, pour qui sait le voir, le « vivant » dans l'être. Autrement dit ce soupçon, cette fragile part de vie, cet éclat de lumière dans le regard, dans le frissonnement, dans le battement d'aile, dans la puissance de la charge ou la légèreté de la course à travers les bosquets. Ils croient, comme de petits enfants, qu'en pressant la détente, ces trésors ils les auront pour eux seuls. Mais déjà la vie s'enfuit avec toute sa magie.

Alors ils se consolent du fait que quelque chose, une fois de plus, n'a pas fonctionné. On réessaiera une prochaine fois.

En attendant, on compte ces petites victimes comme autant de trophées. On les aligne là, devant les « collègues » hilares comme enfant on alignait ses billes dans la cour de l'école. On se rabat sur la performance en oubliant qu'une fois de plus on est passé à côté de l'essentiel.

La somme de tous les mondes possibles

Le 17 septembre 2016

« La méditation sur le hasard qui a fait rencontrer mon père et ma mère est plus salutaire encore que celle de la mort. »

Simone Weil,
La pesanteur et la grâce.

Nous regardons nos existences individuelles comme nous considérons les objets les plus simples et l'univers dans son incommensurable complexité. Nous les voyons et les pensons comme les fruits du hasard. Les résultats de constructions et d'assemblages plus improbables les uns que les autres ; tous néanmoins plus précis les uns que les autres. Autant dire que vu sous cet angle, nos vies comme celle de l'univers, semblent toutes relever du miracle ontologique, cosmologique et métaphysique.

Changer de regard

C'est à mon sens toute l'erreur commise depuis des siècles par tous les chercheurs, physiciens, généticiens, chimistes, cosmologistes, mathématiciens ou philosophes. Or, il faut considérer les faits sous un autre angle : celui de l'UNITÉ. Il ne faut plus considérer les vies et les faits de manière générale comme des assemblages complexes obéissant à des lois physiques, chimiques ou

mathématiques d'une précision et d'une rigueur infinies que seul un dieu ou une intelligence absolue pourrait mener jusqu'à leur terme. Il faut au contraire les considérer comme des unités parfaites, elles-mêmes intégrées à une Unité plus parfaitement achevée.

Ce n'est pas l'assemblage des atomes qui fait la pierre. C'est l'unité « pierre » qui sous-entend une structure atomique non pas fondatrice, mais résultante. Dans la plupart de nos analyses scientifiques autant que philosophiques, nous considérons la pierre comme « construite » sur le même modèle que nos cathédrales. Nous soutenons l'idée que c'est la juxtaposition précise des atomes qui fait la pierre, de même que la juxtaposition des pierres fait l'édifice. Or, c'est là superposer ou comparer deux mondes et deux modes de réalisation intrinsèquement différents. Si nous considérons la pierre du point de vue de ses atomes, il n'y a plus ni pierre, ni terre, ni air, ni quoi que ce soit d'autre. Il n'y a plus que des atomes et donc une vision liée à *une pensée exclusivement atomique du monde*. C'est ce que nous dit la mécanique quantique. Les deux logiques de la pierre et de l'atome sont différentes parce que les deux mondes sont différents. L'un n'est pas déductible de l'autre. Si nous considérons la pierre, nous ne considérons plus les atomes. En changeant de dimension, nous devons changer de vision et non pas transposer l'une à l'autre ou déduire l'une de l'autre. En changeant de vision, nous changeons de dimension et par là même, de logique. Notre problématique humaine est de vouloir continuellement et de façon malade mélanger des visions et des dimensions qui ne sont naturellement pas compatibles parce qu'elles appartiennent à des mondes différents.

Nous pensons que la création du monde – qu'elle soit physique pour les uns, ou métaphysique pour les autres – suit ou a suivi le même processus que celui que nous appliquons nous-mêmes lorsque nous créons artistiquement, artisanalement ou industriellement. Or, la création s'est faite ou est en train de se faire en une seule fois et d'un seul bloc. Mais nous ne pouvons la voir comme telle puisque non seulement, pour nous humains, elle se fait toujours *dans l'espace* et

dans le temps. Et pour la simple et bonne raison que, d'autre part, nous sommes parties intégrantes de cette création et que nous ne pouvons l'appréhender que de *l'intérieur*. Seules, la fin du monde eschatologique ou cosmologique et la mort individuelle peuvent nous libérer de cette vision erronée de la causalité.

Dans l'instant présent, il n'y a plus de causalité parce qu'il n'y a ni passé, ni futur. Il n'est qu'un monde présent ; éternellement présent et donné dans sa totalité. Mais cela ne veut pas pour autant dire que ce monde soit absolument achevé. C'est une version du monde qui nous est donnée. Si nous continuons de creuser à l'infini la « matière » du monde ; le « corps » du monde ; nous trouverons à l'infini des rapports de causalité entre des composants chaque fois plus complexes et improbables. Il faut oublier cette voie ; cette méthode d'investigation qui ne mène nulle part. Du moins pour ce qui est de la connaissance, même si cette méthode s'est toujours avérée fructueuse mais aussi souvent dangereuse d'un point de vue pratique.

Ce n'est pas le point qui est l'essence du cercle. Pas davantage que la touche de couleur n'est l'essence du tableau. Il faut prendre du recul par rapport aux faits. Il faut s'en tenir au mouvement d'ensemble ; à la dynamique ; à l'« intention » globale. Au même titre que l'embryogenèse opère par subdivisions quasi infinies d'un noyau ou d'une information primordiale ; de même, la cosmogénèse n'opère pas différemment. À la seule différence que l'enfant, le corps en devenir, prend forme par un apport continu de matière extérieure quand le cosmos contenait déjà toute la matière de son « corps » au premier instant.

Diviniser notre regard

Pour la plupart des physiciens, les constantes fondamentales de la nature et les conditions initiales qui ont permis l'apparition de la vie paraissent donc réglées avec une précision vertigineuse. Or, ces considérations sont toutes *a posteriori*. CE NE SONT PAS LES LOIS

PHYSIQUES QUI FONT L'UNIVERS ; C'EST L'UNIVERS QUI SE FAIT, ET LES LOIS VIENNENT ENSUITE. Nous reconstituons une à une les parties d'un édifice qui s'est fait lui-même, d'un seul jet et naturellement. Comme le dit Bergson, nous prêtons à la nature les mêmes méthodes de constructions que celles que nous appliquons au sein de nos industries.

Il faut donc s'attacher à développer un regard global, unitaire. Ne pas détacher les choses, les êtres, les vies les unes des autres mais au contraire les *intégrer* comme le ferait un dieu digne de ce nom. Il faut *diviniser notre regard* en nous éloignant le plus possible du monde par *l'imagination* qui est ce que nous partageons avec les dieux.

Aucun grain de sable n'a conscience qu'il est une plage. Aucune feuille n'a conscience qu'elle est un arbre. Nous sommes davantage et plus encore que ce que nous pensons être. Parce que nous sommes parties intégrantes d'un processus, d'un mouvement d'ores et déjà achevé, mais dont nous ne pouvons appréhender la fin pas plus que le commencement à cause d'une simple différence d'échelle, de regard ou de vision. Parce que nous sommes parties prenantes, nous ne pouvons pas *participer* et *regarder*. Seul « Dieu » le peut parce qu'il est la synthèse de *l'acteur* et du *spectateur*. Parce que lui seul peut tour à tour ou simultanément passer de l'un à l'autre ; être l'un et l'autre. Plus justement, c'est parce qu'il est ce Principe qui peut être à la fois l'un et l'autre qu'il est ce que d'aucuns appellent Dieu.

Les implications de l'intrication

Or, l'idée d'un univers qui se comporterait comme un tout originel et indivisible fait petit à petit son chemin. Les expériences menées par Alain Aspect au début des années 80 dans le laboratoire d'optique de l'université d'Orsay vont dans ce sens. Ces expériences ont confirmé les calculs de la mécanique quantique. Lesquels postulaient que deux particules (photons ou électrons) ayant été en interaction conservaient un « lien » sous la forme d'une sorte de « communication » instantanée. Ce, quelle que soit la distance susceptible de les séparer. Ce phénomène porte le nom d'*intrication*

quantique ou de *non séparabilité*. D'autres expériences menées par la suite par d'autres équipes ont confirmé les premiers résultats.

À partir de là, il n'est pas déraisonnable de supposer la présence d'une information rudimentaire de type binaire attachée à chaque particule de matière au moment du Big Bang (intrication originelle par définition). À partir de cet instant « t », chaque particule reste en lien pour toujours avec ses « sœurs siamoises » créant ainsi naturellement un premier *Réseau Cosmologique d'Intrication Quantique*. Nous avons donc, entre les forces en action (forces électromagnétiques, forces nucléaires fortes et faibles, gravitation...) et les quanta corrélés, une sorte d'univers composite fait d'une *matrice* (forces) et d'un *renfort* (le réseau d'informations quantique).

À l'instar d'une cellule embryonnaire durant la mitose (image forcément imparfaite), cet univers primordial va se subdiviser (sorte de *mitose cosmologique*), augmentant à chaque interaction son niveau de réification ; de condensation ; autrement dit de *réalité*. Il n'y a pas, bien sûr, d'observateur extérieur au processus. C'est l'interaction des particules entre elles qui *valide* et *accrédite* les processus enclenchés. Leur corrélation ou « mémoire commune » fera de l'univers son propre observateur. Par cette mitose de nature entropique, l'univers devient localement de plus en plus hétérogène. Il gagne en consistance ; en réalité, mais toujours par rapport à lui-même. Jamais par rapport à un hypothétique observateur extérieur. Dans sa structure quantique, il est inchangé ; toujours en potentialités. Ce sont les « choix » opérés par les interactions des particules qui vont créer des combinaisons. Lesquelles feront émerger des fluctuations quantiques un univers parmi tant d'autres possibles.

La notion de corrélation quantique n'est pas contradictoire avec les lois de la mécanique classique et de la relativité générale. Il s'agit de niveaux de lecture différents du réel. Ces *interprétations* ; ces *représentations* sont complémentaires les unes des autres et non pas antinomiques. Elles seraient contradictoires si nous continuions à

envisager le réel comme un assemblage improbable de parties infinitésimales susceptibles, au hasard de leurs rencontres, de créer un « objet univers » tel que celui que nous connaissons. Or, cet objet, je l'ai déjà dit en début d'article, n'est pas une construction. Il est une unité qui, comme l'embryon, gagne en consistance et en réalité au fur et à mesure des multiples interactions entre ses constituants.

L'univers apprenant

Résumons-nous ! Nous aurions donc à l'origine un univers unifié, de nature ondulatoire représentant une somme d'informations et de potentialités susceptibles d'être actualisées. Une singularité au sein de ce premier *substrat cosmologique homogène* va initier la cosmogénèse. Les fluctuations quantiques vont intrinsèquement rester inchangées. Pour autant, les interactions successives – les échanges intenses et continus d'informations – entre les particules, vont initier des complexités qui ne sont que des complexités de « surface » ou apparentes. C'est-à-dire des expressions ou représentations d'une Information globale qui, sur le fond, reste inchangée. Chaque interaction entre particule ; chaque création à un niveau supérieur ; chaque complexité intégrée sont autant de tentatives renouvelées de réalisation. Après 13,7 milliards d'années d'évolution cosmique, les organismes biologiques et les sociétés perpétuent ce mouvement ascendant vers l'expression parfaite d'une Information sous-jacente. Erwin Schrödinger d'ailleurs, n'a pas été sans essayer de démontrer l'influence quantique au sein même du vivant par le biais de fluctuations fortuites de l'énergie vibratoire au cœur de certains « atomes directeurs » comme il les nomme, de la cellule germinative [Le chromosome]¹.

Matière, espace et temps ne sont que les modalités d'expression et de représentation de cette Information. Ces dimensions sont donc inhérentes à la formulation du « message » ; pas à sa nature. Matière, espace et temps sont à la représentation cosmologique ce que les

1 Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la vie ?* Christian Bourgeois Éditeur, [1967] 1986, p 136.

pixels, la gamme chromatique et la qualité du support sont à la photographie. L'information qui en émane n'a rien à voir avec la manière dont elle est exprimée. Pour autant, là où la comparaison ne tient plus, c'est que chaque « photographie » cosmologique ; chaque tentative de réalisation conserve la mémoire des réalisations précédentes. D'une certaine manière, l'univers apprend.

Ne prenons qu'un seul exemple, celui de nos existences individuelles. D'après le principe de non séparabilité et de corrélation des particules corroboré par les *expériences dites d'Aspect* ; les 10^{26} atomes constituant en moyenne chacun de nos corps seront susceptibles de rester en « contact » au-delà ou plutôt en deçà de l'espace et du temps. L'expérience que j'aurais incarnée à un instant « t » sera d'une certaine manière conservée au sein des « archives cosmologiques » ou quantiques. Une expérience – ici humaine et affective – viendra donc s'inscrire à la suite ou plutôt se superposer à l'ensemble de toutes les autres expériences déjà « vécues » et mémorisées en réseau par toutes les particules de mon corps avant qu'elles ne me donnent forme. Imaginons, si cela nous est possible, la quantité d'expériences susceptibles d'être stockées par les 10^{80} atomes constitutifs de l'univers. De même, si notre conscience est la résultante de la mise en réseau des cent milliards de neurones (10^{11} neurones) de notre cerveau, quelle pourrait être la nature d'une conscience consécutive à la mise en réseau de 10^{80} atomes ?

Tous les matins du monde

Comme une pièce de théâtre rejouée chaque soir différemment, l'univers lui-même ne semble pas opérer autrement. Chaque soir du monde, le rideau tombe sur la scène cosmologique. Les lumières s'éteignent une à une. Les bruits cessent, lentement étouffés par la nuit. Le silence et la froideur reprennent possession des lieux. Le théâtre se replie sur lui-même comme une fleur à la tombée du jour. Gardant pour toujours en son sein l'écho des rires, des pleurs, des émotions de toutes sortes partagées par un public jouant sa propre vie.

Chaque matin du monde les trois coups retentissent. Le rideau se lève à nouveau. Les acteurs regagnent un à un leur place sur la scène, prêts à rejouer leur rôle mais d'une manière chaque fois différente. Riches aussi de toutes les représentations précédentes et de ce qu'elles ont fait naître de vie, de sensations et d'émotions.

L'univers n'est pas autre chose. À chaque instant qui passe, il se succède à lui-même. Toujours plus complexe ; toujours plus réel ; toujours plus vivant. À la fin, le monde sera devenu pleinement conscient de lui-même. Un océan tranquilisé dont chaque goutte aura conscience de demeurer elle-même, selon l'expression de Pierre Teilhard de Chardin. Ce matin-là est encore à venir. À moins qu'il n'ait été le premier et le seul. Dans un cas comme dans l'autre, il est celui qui verra l'univers parfaitement achevé. Un univers ayant enfin atteint le *summum* de sa réalité. C'est-à-dire ayant réalisé la somme de tous les mondes possibles.